

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



Laissez venir à moi les petits enfants,
et ne les en empêchez point; car le
royaume de Dieu est pour ceux qui leur
ressemblent. Lue XVIII, 16.



TROISIÈME ANNÉE

1863

VEVEY
RECORDON FILS
Editeurs

LYON
F.- A. SCHUTTEL
montée de la Boucle, 52.

IMPRIMERIE DE CH. - F. RECORDON A VEVEY.



MOISE SAUVÉ DES EAUX.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

TROISIÈME ANNÉE.

Moïse enfant.

Quoi de plus joli, chers amis, qu'un petit enfant qui dort? Que de fois ne vous êtes-vous pas arrêtés près du berceau où dormait votre petit frère ou votre petite sœur? et en voyant ces petits cheveux soyeux, ces paupières closes, ces joues douces et à fossettes, cette poitrine se soulevant doucement, ces beaux bras potelés, et cette main grasse et gracieuse, ne vous êtes-vous pas pris d'envie de réveiller la chère petite créature afin d'avoir le plaisir de la caresser! Auriez-vous l'idée de faire du mal à un tel enfant? Tout en vous ne reculerait-il pas à l'idée de maltraiter cet être inoffensif qui dort? Que penseriez-vous d'un berceau avec un petit enfant dedans, placé au bord de la rivière, quand l'eau est basse, de sorte que lorsque la marée monte il flotte à la surface et soit porté personne ne sait où. Et cependant c'est ce qu'il en fut de Moïse quand il était petit enfant. Ce fut sa mère qui le fit, soit pour l'amour de son enfant, soit par la foi au Dieu vivant. Mais c'était pour le sauver d'un roi cruel qu'elle s'était vue réduite à cette extrémité. Combien terrible est le

péché qui conduisit ce monarque endurci à détruire des petits enfants du peuple de Dieu autant qu'il pouvait, et qui plus tard conduisit Hérode à exterminer tous les enfants d'un certain âge, dans le pays de Bethléem, afin d'être sûr de se défaire de l'enfant Jésus.

Nous voici maintenant à une nouvelle page de l'histoire des voies de Dieu. La période des patriarches est terminée, et leurs descendants en Egypte se sont augmentés au point de devenir une nation et une multitude. Des nations entières ont passé depuis que Joseph était la seconde personne du pays. « Joseph mourut ainsi que tous ses frères et toutes ces générations-là. » Un autre roi est sur le trône, « un nouveau roi » qui n'avait pas connu Joseph. » Dans l'accroissement des enfants d'Israël il ne voit qu'un sujet de crainte, et avec le cœur d'un homme méchant et cruel la crainte engendre l'aversion, et l'aversion, si elle domine, se montre bientôt par l'injustice et l'oppression. Les Egyptiens établirent sur les enfants d'Israël des commissaires d'impôt, pour l'affliger en le surchargeant. Deux villes fortes furent bâties à Pharaon, Pithom et Rahmésès. L'histoire sainte est remarquablement illustrée par des découvertes modernes. « Rekshare est connu pour avoir été l'architecte des temples et des palais de Thèbes, sous Pharaon Moeris. Une tablette sur sa tombe représente la servitudes des Israélites. Il est impossible de se méprendre sur le type des Juifs : et les écla-boussures d'argile dont leurs corps sont couverts donnent une idée du travail qui leur était échu, — le maître égyptien est assis à côté d'eux avec son lourd bâton prêt à battre tout esclave fatigué, se reposant un moment de la pénible occupation de faire des bri-

ques, et de les sécher au soleil brûlant de l'Égypte, — tout cela correspond fort exactement avec le récit que donne la Bible : « Et ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, en les employant à faire du mortier, des briques, et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs ; tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur. »

Mais ils ne pouvaient, malgré toute cette oppression, arrêter l'accroissement de la race israélite. Ce fut alors que le roi imagina l'édit cruel de tuer tous les enfants mâles des Hébreux aussitôt après leur naissance. « Alors Pharaon commanda à tout son peuple, disant : Jetez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, mais laissez vivre toutes les filles. » Pendant que cette loi inhumaine sévissait dans toute sa force, un homme de la tribu de Lévi nommé Amram, et sa femme Jokébed, eurent un enfant mâle. Quels durent être leurs sentiments quand ils découvrirent que leur enfant était un garçon, et que par conséquent la loi réclamait sa vie ? Comme leurs cœurs durent être émus de compassion pour leur pauvre petit innocent ! De tout ceci, la Bible ne nous en parle pas, mais elle nous dit que la mère, « voyant qu'il était beau, le cacha pendant trois mois. » Hébr. XI nous apprend que ce fut par la foi qu'elle agit ainsi. Ce ne fut pas tant son amour maternel, que la confiance qu'elle avait en Dieu au sujet de son enfant, qui lui fit braver la colère du roi, lequel, s'il avait découvert la chose, aurait sans doute mis à mort les parents eux-mêmes, pour avoir désobéi à son ordre. Où l'enfant fut caché pendant trois mois, nous ne savons ; quand il devint impossible de le cacher plus longtemps, sa mère lui fit un petit bateau en forme de

coffret, l'enduisit de bitume et de poix, y mit l'enfant, et le posa parmi des roseaux sur le bord du fleuve. Ainsi exposé le petit enfant semblait ne plus pouvoir vivre. Cependant il ne fut pas livré aux meurtriers Egyptiens : Dieu pouvait prendre soin de lui, si telle était sa volonté ; et la mère le lui confia, ayant la certitude qu'il veillerait sur cet enfant et préserverait sa vie. Et c'est ce qu'il fit. La sœur du petit enfant resta quelque temps au rivage pour voir ce qu'il allait devenir. Sans doute son cœur battait bien fort quand elle vit venir au bord du fleuve la fille de Pharaon et ses servantes ; celle-ci aperçut le coffret et le fit prendre par une de ses esclaves. « Et l'ayant ouvert elle vit l'enfant ; et voici, l'enfant pleurait, et elle en fut touchée de compassion et dit : C'est un des enfants de ces Hébreux. » Combien les voies de Dieu sont merveilleuses !

Pendant que la fille de Pharaon contemple l'enfant désolé, la sœur vient et dit : « Irai-je appeler une femme d'entre les Hébreues, qui allaite ? et elle t'allaitera cet enfant. » « Va, » fut la réponse, « et la jeune fille s'en alla, et appela la mère de l'enfant. « Jokébed, amenée devant la princesse s'entendit dire : « Emporte cet enfant, et me l'allaita, et je te donnerai ton salaire. Et la femme prit l'enfant, et l'allaita. » Quoi de plus merveilleux ? Pensez aux trois premiers mois pendant lesquels on devait empêcher le bébé de pleurer ou de crier un seul instant, de peur d'être découvert. Pensez à son exposition sur le fleuve, sa sœur le suivant du regard pendant que la mère prie à la maison. Puis se le voir rendre, vivant et bien portant, adopté par la fille du roi, qui le lui donne à allaiter ! Pensez au salaire

qu'elle doit recevoir pour avoir nourri son propre enfant ! N'était-ce pas une enfance miraculeuse ? Le nom de l'enfant dérive de ces circonstances. *Moïse*, signifie *tiré dehors* ; c'est la fille de Pharaon qui lui donna ce nom, « parce que, dit-elle, je l'ai tiré des eaux. » Heureuse mère ! de s'être confiée en Dieu, même au milieu de la mort qui menaçait son enfant. Trois fois heureuse d'avoir son enfant sauvé de la mort, et qui lui était rendu, non par la princesse — elle n'était que l'instrument, — mais par Celui en qui elle s'était confiée, savoir Dieu, qui le délivra d'une si grande mort, afin que plus tard le même enfant pût être le libérateur de son peuple. Mais c'est de « l'enfant Moïse » que nous nous occupons ici ; et l'ayant vu sain et sauf dans les bras de sa mère, et reconduit par elle dans l'humble chaumière où sa vie avait commencé, nous le laissons sous ses soins pour reprendre son histoire, s'il plaît au Seigneur, dans d'autres scènes de sa vie, signalée par tant de faits remarquables.

QUESTIONS SUR « MOÏSE ENFANT. »

1. Qu'est-ce qui serait cruel au delà de toute imagination ?
2. Qu'est-ce qui put engager la mère de Moïse à exposer son enfant ?
3. Qui l'avait réduite à cette extrémité ?
4. Était-ce le même Pharaon qui avait été si bon pour Joseph ?
5. Quelles villes les enfants d'Israël bâtirent-ils pour Pharaon ?
6. Quel édit barbare leur infligea-t-il ensuite ?
7. A quoi Hébr. XI, 25, attribue-t-il la conduite des parents de Moïse ?
8. A qui Jokébed confia-t-elle son enfant ?
9. Qui le découvrit dans son coffret ?
10. A qui le remit-elle pour le nourrir ?
11. Pourquoi Moïse reçut-il ce nom ?

La maison de la réunion.

Oh ! qu'elle est douce la pensée de se réunir à ceux que nous aimons, ceux dont nous avons pleuré l'absence et dont nous avons longtemps désiré voir la figure ! Comme nous comptons les moments, et désirons que le temps arrive où, dans les transports d'un amour divin, nous nous retrouverons auprès de ceux auxquels nous sommes tendrement attachés ! Combien l'écolier languit après les vacances, afin de pouvoir retourner vers ses parents et ses amis. Combien le petit mousse, sur les mers lointaines, languit de naviguer du côté de son pays, dans l'espoir de revoir un moment la maison, et de se mêler de nouveau à la foule de ses heureux compatriotes. Et comme le voyageur, quittant sa demeure et sa famille pour des pays étrangers, pense à sa femme et aux enfants qu'il laisse derrière lui, et s'impatiente de retourner dans leur douce compagnie. Et surtout, combien le chrétien, couché sur un lit de mort, attend ardemment d'être « absent du corps et présent avec le Seigneur ; » — de changer ce monde de séparation et de douleurs contre la délicieuse maison de la réunion en haut !

Vous savez, chers enfants, que ce monde est un monde de changements et de séparations. Il l'a toujours été. Au commencement, lorsque l'homme fut créé, il était, pour ainsi dire, lié à Dieu, et avait d'heureux et constants rapports avec lui. Mais, chose étrange à dire, l'homme fut séparé de son Créateur. Comme à l'ordinaire, Dieu vint dans le jardin à la fraîcheur du jour, mais l'homme n'était pas là pour aller à sa rencontre.

L'homme était séparé de Dieu. Il avait péché. Il se cachait. Et la séparation d'avec Dieu fut bientôt suivie du départ d'Eden; puis vint le départ d'un fils bien-aimé dans le meurtre d'Abel par la main de son frère Caïn. Et ainsi de suite. La mort et la violence ayant commencé leurs ravages ne s'arrêtèrent pas dans leur carrière, qu'elles poursuivent encore maintenant.

Dans les premiers chapitres de la Genèse, nous lisons : « Et les jours d'Adam furent neuf-cent trente ans, *puis il mourut*; » puis vient une longue liste d'hommes qui vécurent des siècles, mais toujours avec cette conclusion : « Puis il mourut. » Un exemple de départ de ce monde sans passer par la mort est mentionné dans le cas d'Énoch qui « ne parut plus, parce que Dieu le prit » (Gen. V, 24). Cependant c'était une séparation et plusieurs sans doute le pleurèrent. Il en est toujours de même, un ami prend congé de son ami; les parents de leurs enfants et les enfants de leurs parents. Maintenant même, tandis que vous lisez ces lignes, chers enfants, vous pouvez vous souvenir de quelque ami qui a déjà quitté ce monde ou qui est bien éloigné de vous! Ah! il peut bien en être ainsi pour plusieurs d'entre vous.

Et comme il est fréquent dans la parole de Dieu d'y rencontrer des expériences toutes semblables à celles dont nous parlons maintenant.

Quelles lamentations amères on fit en Israël à la mort de Moïse et de Samuel! Et aussi combien fut profonde la détresse de David sur le point d'être séparé de son petit garçon qu'il aimait si tendrement (2 Samuel XII, 16-23). Et où trouver des mots qui expriment son angoisse en apprenant la mort d'Absalom : « Mon fils

Absalom ! mon fils ! mon fils Absalom ! plutôt à Dieu que je fusse mort moi-même pour toi ! Absalom : mon fils ! mon fils ! » Ces paroles étaient l'expression de sentiments bien plus intimes que celles qui signalèrent sa douleur à la perte de son ami Jonathan, quoique celles-ci fussent aussi profondément tristes : « Jonathan, mon frère ! je suis dans l'angoisse pour l'amour de toi : tu faisais tout mon plaisir ; l'amour que j'avais pour toi était plus grand que celui qu'on a pour les femmes. Comment sont tombés les forts, et comment sont périés les instruments de guerre » (2 Sam. I, 26, 27) ?

Et maintenant voyons dans le Nouveau-Testament si nous y trouvons toujours les mêmes tristes scènes. Hélas ! oui. A peine avons-nous commencé cette précieuse portion de la parole de Dieu que nous lisons : « On a ouï à Rama un cri, une lamentation, des plaintes, et un grand gémissement : Rachel pleurant ses enfants, et n'ayant point voulu être consolée de ce qu'ils ne sont plus » (Matth. II, 18). Pauvres mères en détresse ! elles éprouvaient sans doute avec amertume que ce monde est vraiment un monde de séparation.

Puis vous connaissez bien aussi le chagrin profond des disciples de notre Seigneur à la pensée de perdre leur Maître. Il aurait voulu qu'ils s'en réjouissent. Mais après leur avoir parlé de son départ, il dit : « Parce que je vous ai dit ces choses la douleur a rempli votre cœur. » Cependant il était « avantageux » pour eux qu'il s'en allât, quoiqu'ils n'en pussent pas supporter la pensée.

Et comme il en fut avec le Seigneur, ainsi il en fut avec son serviteur Paul. Le récit de ses derniers adieux aux anciens d'Éphèse, dans le vingtième chapitre des

Actes des Apôtres, est des plus touchants : « Alors tous fondirent en larmes, » nous est-il dit, « et se jetant au cou de Paul, ils le baisaient ; étant tristes principalement à cause de cette parole qu'il leur avait dite, qu'ils ne le verraient plus. Et ils le conduisirent au navire » (37, 38).

On pourrait citer bien d'autres exemples pour démontrer la peine que causent les séparations. Mais à quoi bon multiplier ces exemples ? Vous savez tous que c'est ici un monde de séparation, et plusieurs petites éminences dans le cimetière rendent témoignage à ce fait que, l'un après l'autre, nos bien-aimés et chers parents et amis nous quittent et nous laissent.

Souvent, cher lecteur, vous vous êtes joint à ceux qui chantaient la petite hymne, commençant ainsi :

« Ici-bas on rencontre et l'angoisse et la peine :

On est ensemble un jour pour se quitter demain ; »

et sans doute vous avez éprouvé ce que vous avez chanté. Mais avez-vous jamais réfléchi sur le prix et la beauté du vers suivant :

« Là-haut, au Ciel, jamais plus de départ. »

Oh ! c'est en effet une précieuse parole pour tous ceux qui connaissent le Seigneur, et qui ont été appelés à pleurer sur de chers êtres partis : « Consolerez-vous l'un l'autre par ces paroles, » disait Paul, parlant par le Saint-Esprit. Et quelles sont ces paroles ? « Puis nous les vivants qui demeurons, serons enlevés ensemble avec eux dans les nuées, au-devant du Seigneur en l'air ; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. » Consolantes paroles, en effet ! Être tous ensemble, oui, et avec le Seigneur, dans la maison de la réunion en haut. Cette maison dont il est dit : « ils n'en sortiront

plus jamais. » Qui ne désirerait être un chrétien pour avoir devant lui une pareille espérance; car ce ne sont que les chrétiens qui la possèdent. La condition éternelle du croyant et de l'incrédule est signalée ainsi. L'un : « Pour toujours avec le Seigneur. » Les autres : « Punis d'une perdition éternelle, loin de la présence du Seigneur, et de la gloire de sa force » (2 Thess. I, 9), en d'autres termes, éternelle séparation d'avec le Seigneur.

Bien-aimés jeunes lecteurs, avez-vous la certitude de posséder cette maison? Si Jésus venait aujourd'hui, vous appartiendrait-elle? Ah! n'ayez pas de repos avant que, par grâce, vous puissiez dire : « elle est à moi. » Des multitudes de bienheureux y habiteront pour n'en jamais sortir, pour ne plus jamais se séparer de nouveau. Là, point de crainte de séparation. Là, point d'adieux. Point d'absence à déplorer. Enfants et parents y seront ensemble. Frère et sœur s'y réuniront. Oui, tous ceux qui ont aimé Jésus y seront heureux — et pour toujours. Oh! quelle maison de réunion que celle-là!

En Canaan, ce beau séjour,
 Pays de la promesse,
 Rassemblés enfin tous un jour
 Par le divin amour,
 Nous chanterons sans cesse
 L'hymne de l'allégresso,
 Qui retentira dans le ciel,
 Au matin éternel.

Oh! quel parfait bonheur! quel bonheur! quel bonheur!
 Oh! quel parfait bonheur!
 Après tant de labeur;
 Pour toujours réunie
 L'Eglise, en sa patrie,
 Entonnera :
 Alléluia!
 Gloire à Toi, Jehovah!



Viens et vois.

En parcourant un jour une rue, je rencontrai deux petites filles qui étaient en grande conversation. Comme je passais, j'entendis l'une d'elles dire : « Viens et vois ! » Je ne puis vous dire ce que l'une d'elles désirait montrer à sa compagne, ou si cela valait la peine d'être vu, mais j'emploierai les paroles mêmes que j'entendis là, pour vous faire cette invitation : « Viens et vois. » Ce que je désire vous faire voir est digne de votre attention.

Il y a environ 1800 ans, un ange descendit du ciel afin d'annoncer ce fait merveilleux. Dans les plaines de Bethléem, au milieu des ténèbres et du silence, des bergers gardaient leurs troupeaux, quand soudain l'obs-

curité fit place à une lumière resplendissante. « La clarté du Seigneur resplendit autour d'eux. » Le silence de la nuit fut interrompu par ces paroles de l'ange : « N'ayez point de peur ; car voici, je vous annonce un grand sujet de joie, qui sera tel pour tout le peuple : c'est qu'aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né le Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Et c'est ici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : c'est que vous trouverez le petit enfant emmaillotté, et couché dans une crèche. » Cela fut immédiatement suivi d'un concert de louanges à Dieu, preuve du vif intérêt que les armées célestes prenaient à ce grand fait ; les bergers ne restèrent pas non plus en arrière : après que les anges furent remontés au ciel et que l'écho de leurs voix se fut éteint, les bergers se dirent l'un à l'autre : « Allons voir cette chose qui est arrivée. »

Chers enfants, c'est là aussi que je vous invite à vous rendre en esprit. Ce n'est ni dans un palais — ni même dans une maison : il n'y avait pas même de chambre pour cet enfant dans l'hôtellerie. Non ! vous devez entrer dans une étable ; et là que voyez-vous ? un petit enfant couché dans une crèche. — « Quelle demeure pour un petit enfant ? » allez-vous dire. Oui, en effet, car pour un petit enfant on imagine toujours une chambre propre et chaude. Pensez aussi, chers jeunes lecteurs, à ce qu'était ce petit enfant : « le Seigneur, » comme avait dit l'ange. Et pourquoi s'abaissait-il de cette manière ? Ah ! cher lecteur, « c'est une chose certaine et digne d'être entièrement reçue, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver des pécheurs. » « Un Sauveur vous est né, » tel fut encore le message

des anges. Ce n'était pas seulement aux bergers qu'il apportait ces bonnes nouvelles, mais à tout le peuple. Siècle après siècle, année après année, ont passé, et pourtant ces paroles de grâce vous sont encore répétées : « Je vous annonce un grand sujet de joie. » « Un Sauveur vous est né. » Elles ont résonné à vos oreilles. Dieu soit béni ! plusieurs d'entre vous ont cru cette bonne nouvelle et s'en sont réjouis. Et je supplie ceux qui ne l'ont pas encore fait de ne pas renvoyer. Encore une fois, la bonne nouvelle d'un Sauveur vous est annoncée. Hâtez-vous, comme les bergers, de « venir et voir. » Alors, comme eux, vous vous en retourneriez en glorifiant Dieu. Et dans toute l'éternité vous rendrez gloire à Dieu pour ce que vous aurez ouï et vu.



Le chêne couvert de lierre et le rosier sauvage.

Parabole.

Au fond d'un vallon ombragé, près d'un torrent écumeux, s'élevait un vieux chêne qui, de ses racines noueuses jusqu'à l'extrémité de ses rameaux, était complètement couvert d'une abondante couche de lierre, provenant, sans doute, de la proximité du torrent qui arrosait ses racines.

De l'autre côté du vallon, fleurissait dans la haie un rosier sauvage, dont les fleurs exhalaient un délicieux parfum. Ses grandes feuilles vertes offraient un vif contraste avec le chêne que sa couverture rendait som-

bre, et, en général, il paraissait bien supérieur à son voisin, surtout lorsque les rayons brillants d'un soleil d'été venaient frapper sur ses fleurs entr'ouvertes. Mais parfois quand le soleil était bas à l'horizon, le rosier, au lieu de ses rayons bienfaisants, recevait l'ombre de l'arbre au manteau de lierre, et durant des heures il était comme enseveli dans l'obscurité, ce qui n'était rien moins qu'agréable pour cette plante si vive et si gaie. Le rosier aimait le soleil et le grand jour, et enfin tout ce qui est réjouissant et plaisant. Rien de triste et de sombre, même en apparence, n'allait à sa nature. « Ami, » s'écria-t-il un soir, alors que le vent secouait ses feuilles et que l'ombre du chêne couvrait ses jolies branches, « votre présence m'incommode fort. »

— Pourquoi donc ? murmura le vieil arbre, du fond de la profonde masse de lierre qui le recouvrait.

— Vous êtes justement placé sur le chemin de mes plaisirs, et vous avez un air si triste que votre seul aspect me rend tout mélancolique, répondit le rosier sauvage, et les gouttes de rosée scintillaient sur ses pétales, pendant qu'il parlait. « Je voudrais que vous missiez de côté votre air sombre, et que vous vous réjouissiez au soleil comme les autres arbres. »

— Je ne sens rien de sombre en moi, répondit l'arbre, et ce n'est pas moi qui encombre le chemin de vos jouissances. C'est mon vêtement que vous n'aimez pas, mais le temps viendra où vous désirerez être couvert comme moi.

Le temps se passa ; les roses se flétrirent et tombèrent, les jolies feuilles vertes jaunirent et périrent, et furent dispersées l'une après l'autre par le vent, jus-

qu'à ce qu'enfin le riant rosier restât dépouillé et nu, sans avoir rien à montrer que ses épines, exposé aux rigueurs du froid de décembre.

Il n'en était pas de même du vieux chêne. Il n'avait, il est vrai, rien dont il pût se glorifier, car ses feuilles étaient mortes et tombées depuis longtemps, et sans un autre il aurait été aussi nu que le pauvre rosier sauvage. Cependant il était là, toujours le même malgré les changements qui avaient eu lieu chez tout ce qui l'entourait; il était aussi vert qu'en été, et bien abrité contre les orages qui balayaient toutes les autres couvertures de feuillage. Et maintenant le pauvre rosier aurait bien désiré pouvoir abriter sa tige nue sous cette ombre qu'il méprisait autrefois, et il aurait bien voulu que le lierre l'eût aussi recouvert. Mais l'année était trop avancée. Le printemps n'était plus, l'été était passé, le temps où le lierre peut croître autour des arbres était écoulé, et le pauvre arbuste devait affronter la tempête, seul, sans abri, ni appui.

Être couvert de la justice de Dieu — être revêtu dans le Christ Jésus — est la seule sécurité du pécheur pour le jour de la colère : même les petits enfants sont pécheurs par nature.

Mais peut-être quelques-uns des lecteurs de la « Bonne-Nouvelle » ressemblent-ils au « rosier sauvage » de la fable, et sont-ils amateurs des choses qui sont gaies et agréables, et par conséquent disposés à considérer cette vérité bénie comme quelque chose de sombre et de triste. Mais y a-t-il rien de sombre dans l'amour de Jésus? Est-ce une chose triste que d'être acceptés dans le Bien-aimé? Il est vrai que ceux qui sont en Lui, — ceux qui croient en Jésus — sont mis

à part des plaisirs de ce monde; et cette séparation, pour ceux qui aiment le monde, peut paraître quelque chose de triste; et quand ils voient quelqu'un qui aime Jésus et qui par conséquent n'aime pas les choses dans lesquelles ils mettent leur plaisir, ils peuvent le regarder comme un homme bien sombre. Ils s'imaginent qu'il doit être triste, parce qu'il ne prend plus plaisir aux choses qui enchantent le monde; et ainsi ils évitent sa compagnie, sentant que sa présence est un reproche pour eux. Mais qu'est-ce que cela prouve? Triste à dire, cela prouve qu'ils n'aiment pas le Seigneur Jésus-Christ et qu'ils lui préfèrent le monde et ses plaisirs. Est-ce votre cas, cher lecteur? Il faut espérer que non; car pensez aux déplorables conséquences qui s'ensuivraient. Le printemps de la jeunesse est la saison la plus convenable pour recevoir Jésus-Christ — et il sera bientôt passé. L'été de la vie, l'automne de la vieillesse, auront bientôt disparu pour toujours (d'ailleurs le Seigneur peut venir avant), et alors ce sera l'hiver de la mort ou du jugement. Les plaisirs et les vanités de ce monde auront alors cessé; et ceux qui en auront fait leurs délices, — qui les auront préférés à Jésus — n'auront rien à montrer que leurs propres œuvres, qui sont comme des « épines et des chardons » (Hébr. VI, 7, 8). Tous ceux-là auront à subir la colère de Dieu, sans avoir un refuge où ils puissent l'éviter, sans avoir aucun abri contre ce terrible orage (Jean III, 36). Mais celui qui est enseigné par le Saint-Esprit et attiré à Jésus, quoiqu'il ne possède rien en propre qu'il puisse montrer, et qu'il ne soit pas meilleur, au fond, que les autres, étant revêtu de Christ, « il ne viendra point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. »

« Heureux est l'homme dont le péché est couvert. » Il trouvera dans cette couverture un asile parfait dans le grand jour.

« Maintenant est le temps favorable : MAINTENANT est le jour du salut. »



Les Etrennes.

Plusieurs petits garçons étaient réunis dans une salle d'école par une sombre matinée, et tout en attendant l'entrée de leur maîtresse ils babillaient gaîment, comme font généralement les petits garçons (peut-être les petites filles aussi).

Le sujet de leur conversation roulait sur la fin de l'année. Quelques-uns disaient qu'on était en novembre, d'autres un peu plus âgés les reprenaient (pas très-poliment), soutenant qu'on était en décembre. Cette dernière opinion devint bientôt générale et Thomas s'écria : « Alors cette année aura bientôt pris fin. » « Mais il y aura une nouvelle année, » dit François. « Oh ! et le jour de l'an sera bientôt là, dit Robert, et nous aurons des étrennes. » « — Bonjour, mes enfants, » dit la maîtresse en entrant dans la salle (elle sortait d'une chambre contiguë d'où elle avait tout entendu). « Qui parle d'étrennes ? Allons, continua-t-elle quand tous furent assis, je voudrais bien savoir ce que vous aimeriez pour votre nouvel-an ? » Une demi-douzaine de voix s'écrièrent : « un cerf-volant : » chose bien singulière surtout en hiver. Cependant Edouard expliqua que s'il désirait cet objet, c'était pour ses petits frères et sœurs. — Eh bien ! c'est très-charitable, dit la maîtresse, mais j'avais pensé qu'une petite voiture vaudrait mieux. Deux ou trois votèrent pour un

« cheval à bascule, et un ou deux pour un recueil de cantiques. — « Ce que j'aimerais le mieux, dit Alfred, c'est un joli livre d'histoires que je n'eusses jamais lu. » « Eh bien ! dit la maîtresse, supposez que quelqu'un vous donnât à chacun ce que vous désirez, pensez-vous que vous seriez tout à fait heureux durant la nouvelle année ? — Oui ! oui ! s'écrièrent plusieurs ; un ou deux seulement répondirent timidement : « Non ! » tandis que le petit garçon qui avait voulu « le livre d'histoires, » déclara avec beaucoup de sérieux que s'il avait *cela*, il ne souhaiterait *rien autre*. — J'aimerais que vous y pensassiez tous, dit la maîtresse, et me dissiez demain matin s'il n'y aurait pas quelque chose qui serait un meilleur présent de nouvel-an que tous les objets que vous avez nommés. Souvenez-vous que vous n'êtes pas *sûrs*, comme dit François, qu'il y aura pour vous un nouvel-an.

Ils commencèrent alors leurs leçons, et le lendemain matin, aussitôt que la maîtresse fut entrée, un des élèves, qui pensait probablement que c'était son affaire de parler pour les autres, s'écria : « Eh bien, Madame, faut-il vous dire quelle serait la meilleure étrenne ? » et sans attendre la permission, plusieurs voix s'écrièrent à la fois sur tous les tons imaginables : « Religion, Jésus, aller à Jésus, un cœur nouveau. » La maîtresse pensa que peut-être la plupart avaient consulté leurs parents sur la réponse qu'ils devaient faire.

— Eh bien, mes enfants, dit-elle, je suis heureuse que vous ayez découvert que quelque chose était plus nécessaire ; pour une nouvelle et heureuse année, que quoi que ce soit de tout ce que vous avez nommé hier. Aucune des choses que vous avez mentionnées, quelque jolies qu'elles puissent être, ne serait suffisante

pour vous rendre heureux, pas même le livre d'histoires d'Alfred ; cependant, quand j'étais petite fille, il n'y avait rien que j'aimasse autant. Supposez, Alfred, que votre chère maman (elle venait de déloger pour aller auprès du Seigneur) n'eût rien eu de mieux pour la soutenir et la réjouir dans ses souffrances, et au moment de quitter tous ceux qu'elle aimait tant, croyez-vous qu'un livre d'histoires eût été ce qu'il lui fallait ? Non, chers enfants, c'est quelque chose qu'elle avait trouvé dans le vieux livre d'histoires, le livre véritable, « le livre de Dieu, » qui la rendait heureuse. Dites-moi qui peut vous donner ce que quelques-uns ont appelé, « un nouveau cœur, » et d'autres « religion ? » — Dieu, rien que Dieu, répondirent plusieurs voix. — Oui, le don de Dieu, c'est la vie éternelle (Rom. VI, 23). La vie éternelle est le présent dont nous avons tous besoin, et il n'y a que Dieu qui le puisse donner. Quelques-uns d'entre vous disaient « Jésus, » comme étant le présent qu'ils désireraient ; eh bien, *ce présent a été donné* ; Dieu a donné son Fils unique, il l'a livré à la mort, « Lui, juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu » (1 Pier. III, 18), nous, qui étions si loin de Dieu, qui étions « morts dans nos fautes et dans nos péchés » (Eph. II, 1). Vous ne refusez pas souvent un cadeau, chers enfants, mais avez-vous accepté le don de Dieu ? Il ne peut envoyer Jésus *de nouveau comme don*. Il fut offert *une fois*, pour porter les péchés de plusieurs (Héb. IX, 28). Si vous l'acceptez par la foi, vous aurez ce que vous appelez « un nouveau cœur, » vous aurez une vie nouvelle : « Celui qui a le Fils a la vie. » En acceptant l'un, vous aurez l'autre. Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils » (1 Jean V,

11, 12). Dieu vous offre ces dons, chers enfants, pour le nouvel-an; venez et acceptez-les, ce sera vraiment une heureuse année. Si vous avez cru en « Celui que Dieu a envoyé, vous êtes passés de la mort à la vie » (Jean V, 24). Vous êtes « nés de nouveau » (Jean III, 7). Vous êtes une « nouvelle créature » (2 Cor. V, 17). Si c'est le cas, il y aura aussi en vous une nouvelle conduite; nous pouvons espérer que le garçon paresseux deviendra diligent, le menteur deviendra véridique, le malveillant essayera d'être bon avec tout le monde; bref, vous montrerez tous les fruits du changement que Dieu aura opéré en vous par son Esprit. Votre méchant cœur sera toujours là, mais la nouvelle vie qui est en vous se montrera de diverses *manières*; et il deviendra évident que vous *n'aimez* plus le péché, et que vous *désirez* de ne faire que ce qui plaira à Dieu, qui a tant fait pour vous. Y en aurait-il parmi vous quelqu'un qui ne voudrait pas recevoir ce don de Dieu maintenant? Il peut ne jamais vous être offert de nouveau. Avant qu'une autre année ne commence, la seule chose dont vous ayez besoin sur la terre sera peut-être, comme disait un petit garçon. « un cer- cueil. » Pensait-il qu'il y a *quelque chose* après la mort, savoir « le jugement » (Héb. IX, 27)? Quant à ceux qui sont *passés de la mort à la vie*, il est dit « qu'ils ne viendront point en jugement. » Puisse ce don infatigable, chers enfants, le don de la vie éternelle, vous être accordé dès le commencement de cette année.

Aux parents de nos chers lecteurs.

Nous avons reçu, il y a longtemps déjà, une lettre encourageante d'un cher frère, père de deux de nos jeunes lecteurs. Comme elle renferme quelques pensées propres à intéresser d'autres parents et à leur montrer comment, par leur concours, la lecture de notre petit journal devrait, autant que possible, être faite pour exciter plus d'intérêt et porter plus de fruits chez nos chers abonnés, nous nous faisons un plaisir et un devoir d'en citer un court fragment en commençant notre troisième année. Nous le faisons d'autant plus que nous comprenons très-bien l'observation toute fraternelle qui nous a été faite, que la « Bonne Nouvelle » était souvent au-dessus de la portée des enfants auxquels elle est spécialement adressée. Tout en reconnaissant la justesse de cette critique, nous dirons qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'éviter cet écueil ; puis que les âges et la portée d'intelligence de nos lecteurs sont très-variés ; enfin qu'un moyen d'obvier à cet inconvénient pourrait se trouver dans l'aide et la coopération de parents chrétiens : moyen plus ou moins à la portée de tous, comme le prouve le frère campagnard qui nous écrit et que nous allons laisser parler.

.....« Nos enfants paraissent satisfaits de leur petit journal et l'attendent avec impatience. Nous le lisons le soir en famille. Cela nous donne occasion de leur parler de plusieurs points importants de la Parole de Dieu, et de leur expliquer les termes ou les pensées qu'ils ne comprennent pas... Nous avons besoin d'être réveillés à l'égard de nos familles... Nous ne manquons pas de publications pour les enfants, mais il y en avait peu, s'il y en avait dans notre langue, qui leur présentassent la vérité, en cherchant à la mettre directement sur leur conscience, et en les occupant exclusivement, comme vous le faites, des choses qui concernent leur Sauveur, leur Dieu, leur salut et leurs

âmes. Il est, je le sais, difficile d'être clair sans être long; il faut pour cela un don particulier : cependant je crois qu'il convient d'être court, en général, avec les enfants; les longs articles les ennuiet et les fatiguent..... Que Dieu veuille bénir cette œuvre, et vous donner son secours pour la bien remplir. »



Un souhait de bonne année.

1. Bénissons le Seigneur pour la nouvelle année,
Qu'il vient de nous donner dans son immense amour,
Nous rapprochant ainsi de la sainte journée
Où nous serons en son séjour.
2. Pendant qu'il en est temps, pauvre pécheur, viens vite
Auprès du bon Sauveur; n'y mets point de retard;
De nouveau dans ce jour sa douce voix t'invite.
Demain pourrait être trop tard.
3. Demain, pas aujourd'hui, fais-tu souvent entendre :
Demain t'appartient-il, ô malheureux mortel?
Et si la mort venait aujourd'hui te surprendre,
Dieu te prendrait-il dans son ciel?
4. Non, Dieu ne pourrait pas dans sa sainte demeure
Recevoir un pécheur qui n'est pas pardonné,
Et quand, dans cet état, de la mort survient l'heure,
Ce pécheur est abandonné.
5. Mais, ami, si tu veux, tel n'est pas ton partage;
Afin de te sauver, Jésus mourut pour toi,
C'est pour te racheter qu'il connut ce passago
Que tu ne vois qu'avec effroi.
6. Oh! que ce nouvel an soit pour toi l'an de grâce;
Si maintenant tu crois, tes péchés ne sont plus,
Alors tu peux jouir de la sainte efficace
Du précieux sang de Jésus.
7. Seigneur; si tu permets que nous voyions le terme
De ce cycle du temps, dans lequel nous entrons,
Que ce soit pour aimer ce que ton ciel renferme,
Où par la foi nous pénétrons!





Le choix de Moïse.

Être le fils de la fille d'un roi, et du plus grand roi de la terre, est le partage de bien peu d'enfants. Ordinairement c'est un honneur dont on hérite par sa naissance; mais combien il y a de positions, bien inférieures à celle-là, qui cependant semblent si élevées qu'on ferait tout au monde pour les obtenir. Avoir quelque emploi dépendant de la couronne; être le serviteur d'un roi afin d'occuper quelque charge à sa cour ou dans sa maison, c'est ce que beaucoup de gens ambitionnent, et pour cela ils ne reculeraient devant aucun sacrifice; ils consentiraient à toutes sortes de désagréments pour arriver à ce but. Mais Moïse, quoique né esclave, de parents esclaves et d'une nation tout entière esclave, devint le fils de la fille de Pharaon. Exposé par la foi de sa mère, il fut trouvé par la fille de Pha-

raon, qui, émue de compassion, résolut de l'adopter et le donna à nourrir à sa propre mère. « Et quand l'enfant fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon qui l'adopta pour son fils. »

Quelle éducation Moïse dut avoir ! Nous lisons, dans Actes VII, que non-seulement la fille de Pharaon l'adopta, mais « le fit élever comme son fils. » Quelle affection, quelle tendresse, quels soins constants et vigilants expriment ces mots : « le fit élever comme son fils ! » Elle n'était pas sa mère, il n'y avait pas ce lien naturel qui lie l'enfant à la mère. Mais qui peut douter pour cela qu'il n'y eût chez elle indulgence et bonté pour suppléer à tous les besoins de cet enfant ? Quant à son éducation, Moïse eut toutes les écoles et tous les maîtres qu'on peut désirer. En voici la preuve : « Il fut instruit dans toutes les sciences des Egyptiens, et il était puissant en paroles et en œuvres. » Il ne pouvait être, comme quelques-uns l'ont supposé, héritier du trône d'Égypte ; mais ses relations avec la fille de celui qui occupait ce trône devaient lui attirer assez de richesses, d'honneurs et d'influence pour en faire un objet d'envie à toute la nation. Je m'étonne si beaucoup de mes jeunes lecteurs n'aimeraient pas avoir été à la place de Moïse. Où sont les pères et les mères qui ne souhaiteraient une telle place pour leurs enfants, s'ils n'en étaient pas détournés par l'impossibilité absolue de l'obtenir jamais ? Et cependant Moïse renonça à un tel privilège, non par dépit, ni dans un accès de colère provenant de quelque différend avec sa mère adoptive. Ce fut par une raison calmement délibérée, « quand il eut atteint l'âge de quarante ans. » « Par la foi, Moïse, devenu grand, renonça à la qualité

de fils de la fille de Pharaon. » Choix étrange ! Décision étonnante ! Arrêtons-nous, et voyons quelles pouvaient être ses raisons — ses motifs — pour refuser ce que tout autre aurait tant souhaité d'avoir. « Par la foi Moïse refusa. » La foi, tel était le secret de son choix. Il croyait Dieu ; et la parole de ce Dieu en qui il croyait lui montrait toutes choses sous un autre point de vue qu'il ne les aurait discernées lui-même. Par la foi, il savait que sa position actuelle lui donnait droit de prétendre à de meilleures choses que celles que pouvait lui prodiguer la fille de Pharaon. Son père et sa mère étaient des esclaves et toute la nation à laquelle ils appartenaient était dans la servitude, entre les mains de cruels oppresseurs. Mais ils étaient le peuple de Dieu ; et « être affligé avec le peuple de Dieu, » voilà ce que Moïse préféra à « jouir des délices du péché. »

C'était à Pharaon et aux Egyptiens que le peuple de Dieu était soumis. Ce que la fille de Pharaon donnait à son fils adoptif était en partie ce que procurait le travail non rémunéré de ceux qui étaient tout à la fois son propre peuple et le peuple de Dieu. Des plaisirs obtenus à pareil prix étaient des plaisirs coupables. Les richesses de l'Égypte étaient teintes du sang d'Israël. Moïse était un Israélite, il adorait le Dieu d'Israël. Comment pouvait-il faire autrement que de « renoncer à la qualité de fils de la fille de Pharaon ; choisissant plutôt d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un peu de temps des délices du péché ? »

« Pour un peu de temps ! » Ah ! voici un nouveau motif du choix de Moïse. C'était un motif qu'il n'aurait jamais reconnu s'il n'eût pas cru Dieu. Mais « par la

foi, » il savait que l'esclavage d'Israël ne devait pas durer toujours, et que la gloire d'Égypte était éphémère. De plus il savait que les 400 années prédites de l'affliction d'Israël, tiraient à leur fin, et que, conformément à la promesse de Dieu, ils retourneraient en Canaan « avec de grands biens. » Il savait aussi que Dieu a dit : « Je jugerai cette nation qu'ils servent. » Ainsi, croyant en Dieu, il préférait même pour son propre compte l'affliction présente avec le peuple de Dieu et une part à la délivrance et à la prospérité prochaines, à une part pour un peu de temps aux richesses et à la gloire de l'Égypte, suivies, comme elles devaient l'être, d'une participation au châtement de l'Égypte sous le juste jugement de Dieu.

Mais ce n'était pas seulement pour son propre intérêt que Moïse fit ce choix. Nous apprenons d'Étienne que « il croyait que ses frères comprendraient que Dieu les voulait délivrer par son moyen. » C'était pour délivrer Israël que Dieu avait inspiré à sa mère de le cacher pendant trois mois et de le mettre ensuite dans l'arche au bord de la rivière. C'était pour délivrer Israël que Dieu avait incliné le cœur de la fille de Pharaon à avoir pitié du petit enfant et à le secourir. Et maintenant qu'il était âgé de quarante ans, quoique « les trésors de l'Égypte fussent « d'une part, » et « l'opprobre de Christ » de l'autre, il estimait « l'opprobre de Christ comme des richesses plus grandes que les trésors de l'Égypte. » Il aimait mieux souffrir avec Christ, et devenir le libérateur d'Israël, que d'hériter de toutes les richesses de l'Égypte, « car il avait en vue la rémunération. »

Je ne crois pas que les paroles que je viens de citer

eussent précisément rapport à quelque chose que Moïse reçut pendant sa vie. Il regardait en avant à une autre grâce. Il attendait « la rémunération. » Mais quand Christ viendra, et que tous ceux qui ont souffert dans l'espoir de sa première apparition, de même que tous ceux qui auront dès lors sincèrement confessé son nom, apparaîtront avec lui en gloire, le monde même sera forcé de reconnaître que Moïse, ainsi que tous ceux qui lui ressemblent, étaient les seuls hommes sages, et que tous les autres n'étaient que des fous.

« Mais Moïse n'aurait-il pas pu profiter de l'influence qu'il avait auprès du roi pour améliorer l'état des enfants d'Israël, tout en gardant sa place à la cour de Pharaon? » Oui, il aurait pu peut-être obtenir pour eux quelque léger soulagement. Mais s'il l'avait pu, c'eût été Moïse et non pas Dieu lui-même qui en aurait eu la gloire; en outre Dieu n'avait pas en vue pour son peuple un soulagement *en* Egypte, mais une délivrance triomphante *hors de* l'Egypte. Et pour être l'instrument de Dieu dans cette délivrance, Moïse devait descendre du palais à la cabane, quitter la famille royale pour devenir le compagnon d'un peuple d'esclaves. C'était par le moyen de l'un d'eux que Dieu voulait opérer la délivrance de tous, afin que toute louange et toute gloire revinssent à lui seul. Et Moïse comprenant parfaitement cela, choisit « d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir pour un peu de temps des délices du péché, estimant l'opprobre de Christ comme des richesses plus grandes que les trésors de l'Egypte, car il avait en vue la rémunération. »

Chers enfants, vous n'aurez pas l'occasion de refuser d'être les habitants d'un palais et d'être appelés les

— fils ou les filles d'une princesse ou d'un roi, mais vous aurez tous, comme Moïse, à choisir entre ce monde-ci et celui qui est à venir. Vous ne pouvez avoir part aux deux. Moïse eut à choisir entre :

- | | |
|--|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Être appelé le fils de la fille de Pharaon, 2. Jouir pour un peu de temps des délices du péché, 3. Hériter des trésors de l'Égypte, 4. Être englouti avec Pharaon et ses chariots dans la mer Rouge et être perdu pour toujours : il avait à choisir entre ceci d'une part et de l'autre : | <ol style="list-style-type: none"> 1. Être reconnu comme le fils d'Amram et de Jokébed,¹ 2. Être affligé avec le peuple de Dieu, 3. Porter l'opprobre de Christ, 4. Chanter des hymnes de victoire sur les rives de la mer Rouge, et recevoir la rémunération à la venue de Christ. |
|--|--|

Chers enfants, les mêmes choses vous sont présentées. Dieu amène maintenant beaucoup d'enfants à la gloire par un Capitaine de salut infiniment plus grand et plus puissant que le patriarche Moïse. Moïse abandonna la gloire de ce monde; mais le Seigneur Jésus quitta la gloire qu'il avait avec le Père avant tous les siècles. Moïse fut affligé *avec* le peuple de Dieu; mais le Seigneur Jésus, outre cela, prit tous nos péchés et les porta en son corps sur le bois. Dieu justifia la foi de Moïse quand Pharaon et ses chariots furent engloutis, et Israël délivré et sortant en triomphe. Mais il justifia le Seigneur Jésus-Christ en le ressuscitant d'entre les morts, et en le plaçant à sa droite dans le ciel. Tous ceux qui croient en lui et confessent son nom, doivent habiter avec lui dans la maison du Père, et être assis avec lui sur le trône de gloire : mais tant qu'ils sont sur la terre ils portent volontiers son opprobre et sont disposés à être affligés avec son peuple. Qu'aimez-vous mieux — être à Christ maintenant, coûte que coûte, et participer à sa gloire lorsqu'il viendra, — ou jouir maintenant des délices et des joies

de l'approbation de ce monde et périr à jamais avec le monde ?

Que Dieu vous accorde la grâce de choisir, avec Moïse, l'opprobre de Christ et l'affliction avec son peuple. La rémunération justifiera ce choix à la vue de tout le monde assemblé.

QUESTIONS SUR « LE CHOIX DE MOÏSE. »

1. Comment les hommes acquièrent-ils ordinairement la position de Moïse à la maison de Pharaon ?
2. Pourquoi était-il invraisemblable que Moïse dût occuper cette place ?
3. Que fit la fille de Pharaon après l'avoir sauvé ?
4. Qu'expriment ces paroles ?
5. Quel fut le résultat de l'éducation de Moïse ?
6. Quel usage fit Moïse de tous ces avantages ?
7. A quel âge et dans quels sentiments les abandonna-t-il ?
8. Quel était le secret de son choix ?
9. A quoi Moïse avait-il droit par sa naissance ?
10. De quoi les richesses de l'Égypte étaient-elles tachées ?
11. Qu'est-ce que Moïse savait quant à la durée de la servitude d'Israël ?
12. Qu'allait devenir l'Égypte ?
13. A quoi Dieu destinait-il Moïse ?
14. Quand aura lieu la rémunération ?
15. Pourquoi Moïse ne pouvait-il pas garder sa place à la cour et employer son influence pour le soulagement de ses frères ?
16. Que fait Dieu maintenant ?
17. Qui est le grand Capitaine de leur salut ?
18. Quelle est la portion future de tous ceux qui croient en lui et confessent son nom ?
19. A quoi sont-ils disposés à se soumettre volontiers ?
20. Qu'est-ce qui justifiera leur choix de la manière la plus publique ?



La maison de la gloire.

Quel attrait, chers enfants, dans le mot *gloire* ! Comme il captive l'esprit. C'est son charme qui conduit et anime le soldat sur le champ de bataille, le ministre d'Etat à la salle du Conseil et le philosophe à l'étude. Pour l'acquérir, on brave souvent le péril, la mort même ; car plus le péril est grand, plus grande est la gloire qui en résulte. Oui, l'homme aime la gloire, son cœur palpite pour un grand renom, et il adore presque son semblable dont le front est couronné, quelque faible qu'il soit. Il peut avoir été victorieux en répandant des flots de sang, en affrontant de nombreux dangers, ou bien par ruse et par finesse, et cela simplement pour se faire valoir. Cependant les hommes l'honorent et le placent haut sur l'échelle du respect et de l'estime. « Les hommes te loueront, parce que tu te seras fait du bien » (Ps. XLIX, 18). Telle est la gloire de l'homme. Et qui ne la cherche pas naturellement ? Qui se contente d'une position modeste ou qui est satisfait de rester ignoré et inconnu ?

Eh bien, Dieu aime aussi à voir ses enfants rechercher la gloire. Oui, il place devant eux la gloire et l'honneur, mais non la gloire du monde qui à ses yeux n'est rien du tout. Jésus, le Fils du Père, ne la rechercha pas dans ce monde, non plus que la compagnie de ceux qui la possédaient. Ce n'était ni un homme riche, ni un homme puissant, quand il vint dans notre chair habiter parmi nous. Non, « les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids, » mais lui n'avait pas un lieu où reposer sa tête. Il n'aurait pas voulu accepter la gloire de l'homme, quand celui-

ci la lui aurait prodiguée. Il ne cherchait que la gloire de son Père et la gloire qui vient d'en haut. Quand les hommes avaient voulu le faire roi, il leur avait échappé. Et quand Satan lui montrait tous les royaumes de ce monde et leurs gloires, et offrait de lui donner tout cela, il refusa sans hésiter. Non, il ne vint pas dans ce monde pour être servi, mais pour servir et pour donner « sa vie en rançon pour plusieurs. »

L'homme, par conséquent, ne pouvait le comprendre. « Le monde ne le connaissait pas » (1 Jean III, 1). Ses actes étaient si contraires à toutes leurs pensées et à leurs voies qu'ils étaient constamment en désaccord avec Lui et interprétaient mal ce qu'il disait et faisait, tandis que ceux qui le connaissaient — « le petit troupeau » dont il parlait, pouvait voir dans cet Être méconnu, méprisé et désintéressé, l'Oint de Dieu — « l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. »

Et comme il en fut de Lui, il en sera de même de ses disciples. Le monde ne les connaît pas comme il ne l'a pas connu. « Il savait que tout ce qui est au monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Et le monde passe avec sa convoitise; mais celui qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement » (1 Jean II, 16, 17), et le sachant et le croyant, ils mettent leurs affections aux choses qui sont en haut; en d'autres termes ils sont occupés des gloires de la maison de la gloire, où Jésus, le « Roi de Gloire, » est maintenant couronné de gloire et d'honneur; Jésus, le capitaine du salut, amène plusieurs enfants à la gloire, afin de les placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie.

Il y a deux sortes de gloire, chers enfants, la gloire *morale*, c'est-à-dire celle qui est en rapport avec l'esprit, et la gloire *visible*, c'est-à-dire celle qu'on peut voir. La première ne peut être appréciée qu'autant que l'on recherche et que l'on connaît vraiment la valeur de ce que l'on possède; mais la seconde aurait frappé l'œil de l'observateur le moins attentif. J'espère que vous tâcherez de comprendre cela, cher lecteur. Eh bien, la gloire du Fils de Dieu *sur la terre* était une gloire *morale*, reconnue seulement par la foi. Aux yeux de ceux qui n'avaient pas la foi, Jésus n'avait « ni beauté ni éclat; Il n'avait rien qui fit qu'on le désirât. » Cependant c'était la gloire. Et si Jean disait : « nous avons vu sa gloire, » c'était seulement parce qu'il avait la foi pour la discerner. Mais la gloire du Fils de Dieu *dans le ciel* n'est pas seulement morale, elle est aussi *visible*. Là, il siège sur le trône de sa gloire; il a sur la tête des couronnes de gloire, et reçoit des adorations dans le ciel comme « Roi de gloire, » comme l'Agneau qui a été immolé.

L'Évangile aussi est appelé « glorieux, » parce qu'il ouvre les gloires de la grâce de Dieu. Cependant personne que celui qui reçoit l'Évangile ne peut connaître sa gloire, parce que c'est une gloire morale qui ne peut être vue; et le pauvre monde incrédule ne peut croire que ce qu'il voit. Le chrétien même le plus chétif est entouré de gloire, parce qu'un croyant en Jésus est un enfant de la gloire, un héritier du ciel. Pensez à cela. Un enfant de Dieu, même un mendiant, est entouré de plus de gloire que le plus grand monarque sur son trône; car Jésus, parlant à son Père, dans le dix-septième chap. de l'évangile de Jean, dit : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée » (verset 22).

O chers enfants, le glorieux évangile a-t-il resplendi dans vos cœurs, pour vous donner la lumière de la connaissance de la gloire de Dieu, en la face de Jésus-Christ? S'il n'en est pas ainsi, cela vient de ce que Satan, le dieu de ce monde, aveugle encore vos entendements, et à moins que vous ne vous hâtiez d'aller à Jésus, vous serez perdus pour toujours.

Mais plusieurs d'entre vous sont déjà allés à Jésus. Vous connaissez la gloire de l'évangile, et l'excellence de la connaissance de Christ. Vous êtes héritiers du ciel, et convives de la maison de la gloire. Les paroles ne peuvent exprimer la grandeur de votre position — l'éternité seule pourra la décrire. Votre gloire est une gloire morale maintenant, et elle sera plus tard une gloire visible. Salomon, dans toute sa gloire, n'était qu'un faible spécimen de ce que vous serez. Et pourquoi toute cette gloire? Parce que vous êtes un croyant en Jésus, un enfant de Dieu; et si, enfant, héritier de Dieu et co-héritier de Jésus-Christ. Ah! quelle destinée que la vôtre! Briller plus que les anges et vivre plus près du trône qu'eux; et tout cela grâce au sang précieux du Sauveur. C'est à Lui que vous devez votre position actuelle et vos espérances futures. Venez donc, et unissons-nous pour dire : « Grâce soit à Dieu pour son don ineffable. »

Mais un mot pour terminer. Comprenez bien, cher jeune chrétien, que possédant tout ce dont nous avons parlé, vous devez marcher d'une manière digne de la haute vocation à laquelle vous êtes appelé; et digne de la gloire à laquelle vous êtes prédestiné. Que le Seigneur vous bénisse abondamment, et vous rende capable de penser avec bonheur à la maison de la gloire que le Seigneur Jésus vous prépare!



Bonnes nouvelles.

« Les bonnes nouvelles, apportées d'un pays éloigné, sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse. »

Prov. XXV, 25.

N'avons-nous pas tous, hommes, femmes et enfants, éprouvé, une fois ou une autre, le prix d'une gorgée d'eau fraîche et limpide? Oh! combien nous l'avons trouvée rafraîchissante, après une longue marche par une chaude journée d'été, alors que la route sur laquelle nous cheminions était sèche et poussiéreuse, qu'il n'y avait point d'ombrages, point de grande maison pour nous mettre à l'abri des rayons brûlants du soleil. Une goutte d'eau fraîche, prise à la source, à la fontaine ou au puits, est, dans telle circonstance, ce

qu'il y a de plus délicieux et de vivifiant, et nous fait comprendre le bien que procure « l'eau fraîche à une personne altérée, » comme il est dit dans le proverbe mentionné plus haut. Et telles sont des eaux rafraichissantes au palais desséché, lorsque nous sommes altérés ou que nous avons la fièvre, telles sont « de bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, » aux sentiments intimes de quelqu'un qui a de l'affection pour ses amis et ses connaissances.

Dans ces temps d'activité et de mouvement, il en est peut-être quelques-uns d'entre nous qui ont des amis qui sont allés au delà du vaste Océan, se fixer dans un pays éloigné.

Les uns sont en Amérique, d'autres en Australie ou dans la Nouvelle-Zélande, ainsi que dans d'autres parties du monde. Oh ! qu'il est agréable pour ceux d'entre nous qui sont restés à la maison dans le pays natal de recevoir une lettre de nos amis absents, nous racontant qu'ils ont surmonté tous les périls du voyage, et sont arrivés en bonne santé, qu'ils sont établis dans leur nouvelle demeure et font bien leurs affaires.

Ce sont « de bonnes nouvelles d'un pays éloigné, » et nous avons à cœur d'entendre parler des succès de ceux que nous aimons.

Mais la meilleure nouvelle qui soit jamais parvenue à nos oreilles est celle que Dieu nous a envoyée des cieux, ce « pays éloigné, » où il habite dans la gloire et la lumière éternelles. Et quoique un verre d'eau soit rafraichissant pour une personne altérée, et qu'une lettre réjouissante, de la part d'un ami, soit douce pour le cœur, cependant la « Bonne Nouvelle » de la grâce de Dieu est infiniment plus rafraichissante et plus douce

pour l'âme d'un pécheur qui, comme la femme de Samarie, a soif de l'eau de la vie qui vient de Dieu par son cher Fils, par le moyen de son Esprit, et qu'il donne gratuitement à quiconque a soif et veut en prendre (Apoc. XXII, 17). Et ne sont-ce pas de glorieuses nouvelles pour l'âme croyante, « que Christ mourut pour nos péchés, selon les Ecritures, qu'il fut enseveli et qu'il ressuscita le troisième jour, selon les Ecritures » (1 Cor. XV)? N'est-ce pas aussi précieux de savoir qu'il a achevé l'œuvre que Dieu lui a donnée à faire; et que, comme il le dit lui-même, avant « de baisser la tête et de rendre l'esprit » « tout est accompli? » (Jean XVII, 4; Jean XIX, 30.)

Et quelle vérité bénie que celle-ci, savoir : que celui qui est « égal à Dieu » se soit abaissé jusqu'à participer à la « chair et au sang, » afin que « par sa mort il détruisit celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable; » et que maintenant qu'il est ressuscité, il peut faire passer les pauvres pécheurs du « pouvoir de Satan à Dieu, afin qu'ils reçoivent le pardon de leurs péchés; qu'ils possèdent la vie et la gloire éternelles, et habitent à jamais dans la présence de Dieu ! » (Héb. II, 14-15; Actes XXVI, 18.) Ah! c'est en effet une « Bonne Nouvelle, » qui réjouit le cœur de tous ceux qui la croient, et qui viennent à Dieu par Jésus-Christ : « car il n'y a aucun autre nom sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés » (Actes IV, 12).

Quiconque a cru à l'évangile de Jésus-Christ, et est venu à Dieu par lui, peut comprendre de cœur cette vérité : « Les bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse, » et louer le Seigneur en chantant :

O grand Prophète du Seigneur !
 Je te bénis du fond du cœur,
 Toi par qui la Bonne Nouvelle
 Du grand salut est prêchée en tout lieu,
 Annonçant le pardon et la vie éternelle,
 L'enfer soumis et la paix avec Dieu !

Mais il en est beaucoup, hélas ! qui n'ont pas cru la Bonne Nouvelle que Dieu a envoyée des cieux dans ce monde par son Fils, qui nous apprend qu'il y a : « rédemption par son sang, savoir la rémission des offenses, selon les richesses de sa grâce » (Eph. I, 7). Nous vous sollicitons donc d'être **MAINTENANT** réconciliés avec Dieu et de ne pas renvoyer d'aller à lui, car il a dit : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Héb. IV, 7). En outre, « nous ne savons pas ce que le lendemain nous apportera. »

Bien des jeunes enfants ont commencé l'année qui vient de finir pleins de santé et de vie, qui maintenant sont du nombre des morts, ou plutôt « ont délogé pour être avec Christ, » parce qu'ils crurent en lui ; d'autres sont morts dans leurs péchés parce qu'ils ne voulurent pas aller à lui pour avoir la vie (Jean V, 40). Et quel est l'enfant, quelque jeune et bien portant qu'il soit à présent, qui puisse dire avec certitude qu'il vivra pour voir la fin de l'année qui vient de commencer ?

Oui, peut-être l'an qui commence
 Verra le dernier de nos jours,
 Le temps de grâce et de clémence
 Alors passera pour toujours.

Dieu en effet est « patient envers nous, ne voulant point qu'aucun périsse, mais que tous se repentent. Or, le jour du Seigneur viendra comme le larron dans

la nuit, et, en ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête, et les éléments seront dissous par l'ardeur du feu, et la terre, et toutes les œuvres qui sont en elle brûleront entièrement » (2 Pier. III, 9, 10). Et alors nul ne sera sauvé, si ce n'est ceux qui ont cherché leur refuge en Jésus, la véritable et seule arche de sûreté contre « la colère à venir. » Ah ! courez donc à Celui qui est le Sauveur des pécheurs, et qui surtout a soin des petits qui croient en lui, afin que vous ayez et le salut actuel et la vie éternelle, que vous soyez heureux dans ce monde et dans celui qui est à venir. Dieu veuille qu'il en soit ainsi de vous, cher jeune lecteur, pour l'amour de son cher Fils !



Correspondance.

Bien chers frères en Christ,

Mes enfants ayant éprouvé du bien par les différents faits insérés dans votre petit journal, je viens, par ces quelques lignes, vous faire part de l'amour que notre bon Dieu a fait éclater envers l'ainé d'entre eux, âgé de huit ans, en se manifestant à lui comme Dieu-Sauveur, afin que vous le donniez à connaître à tous vos chers petits lecteurs, et que cela puisse, avec la bénédiction du Seigneur, contribuer à l'édification de ces jeunes âmes, auxquelles la vérité est annoncée par le moyen de « *La Bonne Nouvelle.* »

Réjouissez-vous avec moi, chers frères, pour cette grâce excellente, pour ce don parfait de notre Dieu et Père. Que tous ceux qui le connaissent se réjouissent

avec nous, et que tous ensemble nous élevions nos voix pour le remercier, pour le bénir, pour exalter son saint Nom !.....

S'il y a du bonheur, de la joie dans le ciel pour un pécheur qui vient à la repentance, n'y en a-t-il pas aussi sur la terre au milieu de ceux qui servent Dieu en esprit et en vérité ? Oui, chers frères, il y en a. Nous l'avons éprouvé et l'éprouvons encore toutes les fois qu'un pécheur vient à la connaissance de Dieu.

Louis n'avait encore que quatre ans lorsqu'il perdit sa mère ; mais le Seigneur, qui n'abandonne pas les jeunes orphelins, lui en trouva une autre. Il fut confié aux soins de notre chère sœur A***, avec son frère Jean et sa petite sœur Marie. Et là, auprès de cette sœur, il trouva tout ce que demandait son état déjà maladif.

Vers la même époque, étant chez un épicier, il eut la faiblesse de prendre une poignée d'allumettes chimiques. Lorsque j'appris ce qu'il avait fait, je le menai avec moi pour lui faire rendre les objets volés. Étant arrivés, je dis à la maîtresse de l'établissement : « Madame, je vous amène cet enfant qui vous rapporte des allumettes qu'il vous a prises. Je vous prie de le mettre dehors toutes les fois qu'il entrera chez vous sans motif, et de faire attention à lui lorsqu'il viendra pour quelque commission, car c'est un petit voleur duquel vous avez à vous méfier. » Puis, devant cette dame, il fut fortement flagellé. Quand les pleurs eurent cessé, je le pris à part et lui dis : « Mon ami, ce que tu viens de faire m'a obligé à te corriger ; ce n'est pas un plaisir pour moi de te donner la correction, mais je l'ai fait afin que tu ne grandisses pas dans des vices qui pour-

raient plus tard te conduire en prison. Outre cela, comme tu es sous ma dépendance, je suis, devant Dieu, responsable de tes actions, et si je ne t'eusse pas corrigé, je l'aurais été moi-même par le Seigneur. »

« Maintenant, mon ami, ce n'est pas tout. La Parole de Dieu dit que les larrons n'hériteront pas du royaume des cieux. Ne voudrais-tu donc pas avoir part à ce royaume de gloire, à ce bonheur éternel dont je te parle souvent? — Si, papa. — Eh bien, réfléchis maintenant. Quelque jeune que tu sois, te voilà par la faute que tu as commise, du nombre de tous ceux auxquels la Parole de Dieu s'adresse. Que faire à présent pour y entrer? Tu vois comme nous sommes de méchants êtres. Nous-naissons dans le péché, nous commettons l'iniquité, nous désobéissons à Dieu dès que nous avons la moindre connaissance. Nous sommes tous de pauvres pécheurs. Ah! il nous est impossible d'entrer dans le ciel par nous-mêmes! Mais Dieu a eu pitié des pécheurs, et il nous a donné son Bien-Aimé Fils, afin qu'il mourût sur la croix pour payer notre dette. Et quiconque croit à cette œuvre expiatoire qu'a accomplie notre Seigneur Jésus-Christ, celui-là est sauvé, tous ses péchés sont pardonnés, il est un enfant de Dieu. »

Ces paroles parurent donner de la crainte à l'enfant, mais cette crainte ne fut que momentanée; l'ennemi réussit bientôt à la faire disparaître, et peu de temps après il retomba dans une faute semblable à la première. Se trouvant chez un cloutier il déroba quelques petits morceaux de fer. Cette fois je le contraignis à les reporter lui-même; ce fut un peu pénible pour lui, mais néanmoins il y alla et à son retour il reçut une correction non moins forte que la précédente. Elle fut

suivie d'une exhortation et d'avertissements à peu près semblables aux premiers. Mais les jeunes enfants ont bien vite oublié la répréhension et la correction ; et lorsque Satan voit un cœur incliné au mal, il l'y pousse constamment. Aussi une année s'étant à peine écoulée il retomba une troisième fois dans le vol. Ayant reçu de l'argent pour faire une commission, il garda dix centimes ; s'étant aperçu de son détournement, on les lui fit rendre, mais il fallut nécessairement le corriger encore et lui représenter toutes les tristes conséquences de ses actes.

Ce dernier fait m'affligea beaucoup ; ce fut pour moi un sujet d'humiliation et de prières. J'eus lieu de reconnaître en cela, comme en beaucoup d'autres cas, l'action puissante de l'ennemi par les ravages qu'il fait, même au milieu des enfants de Dieu. Je priai le Seigneur d'arrêter cette action sur ce jeune cœur, afin qu'il ne devînt pas la capture du Diable : il a exaucé mes prières, quelque faibles qu'elles aient été ; je l'en bénis de toute mon âme.

Louis était atteint d'une toux qui, depuis quatre ans, lui rendait la vie très-pénible ; devenant de plus en plus sérieux, il ne prenait aucun plaisir aux amusements des enfants de son âge, et paraissait toujours triste. Il reprenait souvent son frère à l'égard de plaisanteries auxquelles celui-ci se livrait, lui disant : Jean, ne parle pas ainsi, ne sais-tu pas que Dieu l'entend et voit tout ce que tu fais?.. Peu à peu sa toux devint plus intense, et, à partir du mois d'octobre dernier, il ne se leva plus, pour ainsi dire. Voyant que la maladie faisait de rapides progrès, je priais le Seigneur avec d'autant plus d'instances, pour qu'il le manifestât comme membre

de Christ, que j'avais perdu tout espoir de le conserver ici bas : il était poitrinaire.

Il aimait beaucoup à entendre parler des choses de Dieu, et faisait même souvent des questions y ayant trait. Cela nous réjouissait. Aussi, la sœur A^{***} profitait-elle de toutes les occasions pour lui représenter le don ineffable de l'amour de Dieu dans la personne du Seigneur Jésus-Christ, lui demandant s'il ne croyait pas que le sang du Sauveur eût été versé pour lui. De semblables questions restaient souvent sans réponse, ou lorsqu'on en exigeait une il répondait : « Je ne sais que vous dire. » Un jour que je causais avec lui en particulier, je lui dis : Mon Louis, si tu venais à déloger, penses-tu que tu irais au ciel ? — Non, papa, me répondit-il en pleurant. — Où irais-tu donc, mon ami ? — Dans l'enfer, car je suis un enfant du Diable. — Il est vrai que les différentes fautes que tu as faites ne peuvent en aucune manière te donner accès auprès de Dieu. Tu vois que tu es un pécheur, n'est-ce pas ? — Oui, papa, répondit-il en pleurant de nouveau. — Mais, mon ami, ne t'ai-je pas déjà dit que Dieu a aimé les pauvres pécheurs, car il est plein de compassion et de miséricorde, — qu'il a donné son Fils Jésus-Christ, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Ne pleure pas ainsi, mon cher enfant, mais demande à Dieu qu'il te convertisse, qu'il change ton cœur, en un mot, qu'il te donne la foi. Et lorsque tu croiras, tu seras heureux de penser au bonheur réservé à tous ceux que Dieu aime. Le Seigneur Jésus aime les petits enfants ; lorsqu'il était sur la terre, il voulait qu'un les laissât venir près de lui et il les bénissait. Prie Dieu, mon ami, et il t'exaucera, ap-

proche toi de lui et il s'approchera de toi, car il dit, dans sa bonne parole, qu'il ne mettra dehors aucun de ceux qui viendront à lui. De mon côté, je le prie sans cesse pour toi, et j'espère aussi qu'il exaucera mes faibles prières.

Telle était la conversation que nous eûmes ensemble ce jour-là. Un peu plus tard, la sœur A^{***}, parlant avec lui, lui demanda s'il avait peur de la mort, il répondit : Non. — Et n'as-tu point peur de l'enfer? A cette parole il se mit encore à pleurer. — Ne pleure pas, mon cher petit Louis. C'est Satan qui cherche à t'effrayer, mais le Seigneur est assez puissant pour te délivrer de lui et t'ouvrir son ciel. Veux-tu que nous le priions pour cela? — Oui, répondit-il avec un air de satisfaction. Et après une prière de quelques instants il parut plus calme. A mesure que les journées se succédaient, il nous semblait que la vérité se faisait jour dans son cœur. En effet, peu de temps après, cette sœur le questionnait de nouveau, il répondit d'une manière affirmative : « Ah! je n'ai plus peur de l'enfer maintenant, je sais que le Seigneur Jésus a versé son sang pour moi; je suis un enfant de Dieu. »

Notre chère sœur me communiqua ces consolantes paroles, indiquant un état d'âme pour lequel je priais journellement le Seigneur qui, dans sa bonté infinie, voulut que je les entendisse sortant de la propre bouche de mon cher enfant.

Quelques jours après, m'entretenant familièrement au coin du feu avec la petite fille de cette sœur et le second de mes enfants, je leur demandai s'ils savaient par quel moyen on peut être sauvé. Pendant qu'ils cherchaient la réponse, mon cher petit malade, auquel

je ne faisais pas attention, le croyant endormi, répondit : Je le sais, moi, papa, par quel moyen on peut être sauvé. — Vraiment, mon ami, dis-le-nous, je te prie. — Par le sang du Seigneur Jésus-Christ versé pour nous. — Et penses-tu bien que ce sang ait été versé pour toi, mon Louis? — Oui, papa, puisque je suis un pécheur. — Eh bien, cher enfant, c'est tout ce que je désirais entendre de toi. Maintenant je bénis le Seigneur pour cette nouvelle grâce qu'il nous a accordée!.... Il a exaucé nos prières; il t'a ouvert son ciel, où, selon notre faible jugement, tu entreras bientôt pour l'éternité. Là, mon ami, plus de péché, plus de maladie, plus de peines, plus de larmes; mais tout sera paix et joie par le Saint-Esprit. Tu vas nous devancer dans le repos de Dieu, mais nous irons te rejoindre et partager avec toi les joies célestes dont jouissent déjà les âmes des frères et sœurs qui nous ont précédés, en attendant la bienheureuse résurrection qui nous y introduira tous en corps et en âme. Avant de croire, tu étais mon fils, mais à présent tu es plus encore, tu es notre frère en Christ!.... Ce soir-là, ce cher enfant fut tellement réjoui, qu'il demanda à notre sœur de le prendre sur ses genoux afin d'être plus près de nous. Il était si fatigué qu'il pouvait à peine répondre aux questions que je lui faisais, et il me dit : Papa, la toux m'empêche de parler, mais lors même que je ne te réponds pas, parle-moi toujours.

Ce fut le premier jour de l'année que le Seigneur nous accorda cette douce satisfaction. Cette soirée fut pour nous une soirée de bénédiction que nous n'oublierons jamais. Depuis ce moment, qui a été suivi de près par celui de son délogement, cet enfant a toujours

été dans une parfaite sécurité. Il appelait souvent notre sœur pour lui lire la Parole, lui parler des choses de Dieu et prier avec lui. Le six janvier au soir, il tendit la main à sa petite compagne, la fille de notre sœur, et celle-ci lui dit : Louis, vas-tu donc bientôt nous quitter? — Oui, bientôt, répondit-il. — N'as-tu plus peur de la mort? — Non, car je vais au ciel où est déjà maman et ma petite sœur. Ce furent ses dernières paroles; et le 9 janvier 1863, à 3 heures et demie du matin, après une agonie de huit heures, cette chère âme disparut de ce triste monde de péché, de corruption et de misère, et s'envola auprès de son Dieu-Sauveur.

Vous, chers enfants, qui lisez ces lignes, si vous ne jouissez pas encore du bonheur qui consiste à connaître Dieu et à le servir, qu'il veuille, dans sa bonté, vous attirer à Lui, comme il l'a fait pour mon cher petit Louis, dont nous venons de vous entretenir pendant quelques instants, afin que, durant le temps qu'il vous laissera sur cette terre, vous soyez des témoins vivants de sa miséricorde et de son amour; et que, en sortant de ce monde, vous ayez une place auprès de Jésus dans ce ciel radieux, où il n'y a que joie et bonheur.

V.... [Isère] le 25 janvier 1863.

E. B.



La bonne Nouvelle.

1. Une bonne nouvelle

A retenti;

Pécheur, Jésus t'appelle :

Ah ! viens à lui !

Reconnais ta misère,
De tes péchés confus,
Viens à Jésus, mon frère,
Viens à Jésus !

2. Ce bon Jésus lui-même
Te racheta ;
Il montra comme il t'aime
A Golgotha.
Au sang qui purifie
Les cœurs souillés, perdus,
Que ton cœur se confie.
Viens à Jésus !

3. Celui que Jésus lave
De son péché,
Aux chaînes de l'esclave
Est arraché.
Christ est ta délivrance,
Il dit : Ne pêche plus !
Viens avec confiance,
Viens à Jésus !

4. De sa miséricorde
Jésus fait don ;
A qui croit, il accorde
Un plein pardon.
Hâte-toi, le temps passe,
Et ne reviendra plus !
Aujourd'hui, jour de grâce,
Viens à Jésus !

5. Viens, que rien ne t'arrête,
Viens à l'instant ;
Ta délivrance est prête :
Jésus t'attend.
En lui si tu veux croire,
Tes péchés ne sont plus.
Et tu peux chanter : Gloire,
Gloire à Jésus !



Le buisson ardent.

Vous vous rappelez peut-être, cher lecteur, que le mois dernier, en développant notre sujet, « le choix de Moïse, » nous avons cité un passage, dans lequel Etienne dit : « Or il croyait que ses frères comprendraient que Dieu les délivrerait par son moyen. » Et vous l'auriez cru aussi comme Moïse, n'est-ce pas ? Mais ils ne comprirent pas que Moïse devait être leur libérateur. Ils pensèrent qu'il voulait se faire leur prince ou leur juge ; et c'est pourquoi il dut s'enfuir au pays de Madian. Moïse avait, sans doute, encore beaucoup à apprendre ; et Dieu, dont les pensées ne sont pas nos pensées, le tint à l'écart pendant les quarante meilleures années de sa vie, comme l'homme les aurait appelées, dans un pays étranger, afin de l'instruire lui-même.

Nous n'avons pas beaucoup de détails sur ces quarante années ; mais le peu qui nous en est dit est fort intéressant. La bonté de Moïse pour les sept filles de Réhuël ou Jéthro , en les protégeant contre la rudesse des bergers, lui gagne l'estime et l'amitié de leur père et il devient un membre de la maison de Jéthro. Par la suite il épouse Séphora, fille de Jéthro, et ils ont un fils qu'ils appellent Guerson. Le sens de ce nom montre combien Moïse sentait profondément son exil, loin de son pays natal et loin du peuple, pour l'amour duquel, le considérant comme le peuple de Dieu, il avait refusé d'être appelé le fils de la fille de Pharaon : « Il le nomma Guerson ; parce que, dit-il, j'ai séjourné dans un pays étranger. » Mais tout en sentant vivement son exil, il ne perdait pas son temps en regrets inutiles. Tant qu'il séjournait en Madian chez son beau-père Jéthro, il exerça l'utile quoique humble profession de berger et « fut berger du troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian. » Ainsi utilement occupé, il mena un jour le troupeau derrière le désert, et là il fut témoin du prodige qui a donné le titre de l'article que vous avez maintenant sous les yeux.

Combien devait-ce être merveilleux de voir une flamme de feu sortir du milieu d'un buisson, sans que pourtant le buisson se consumât ! La curiosité semble avoir été le premier sentiment qui fut réveillé dans l'esprit de Moïse. Il dit : « Je me détournerai maintenant, et je regarderai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume point. » Mais ce n'était ni pour exciter l'étonnement, ni pour satisfaire la curiosité que Dieu, par sa main invisible, avait conduit Moïse à ce lieu. Au moment où Moïse se détournait pour regarder, une

voix s'éleva du milieu du buisson : « Moïse ! Moïse ! » tels furent les mots qui résonnèrent à son oreille étonnée. « Me voici, » fut sa réponse immédiate. La même voix mystérieuse reprend : « N'approche point d'ici ; déchausse tes souliers de tes pieds ; car le lieu où tu es arrêté est une terre sainte. » Ainsi Moïse se trouva soudainement en la présence de Dieu. Il voit le feu, signe de cette présence ; et il entend la voix de Dieu, lui parlant du milieu du buisson ardent. Combien Moïse dut être effrayé, et comme il dut se hâter de se découvrir devant la Majesté du ciel et de la terre ! En Orient, se déchausser les pieds est la marque du plus profond respect, comme il en est chez nous de se découvrir la tête. C'est ainsi que nous devons comprendre l'ordre qui fut donné à Moïse d'ôter ses souliers. Au lieu de courir, de se précipiter avec une hâte inconvenante, afin de satisfaire sa curiosité en examinant ce qu'il ne comprend pas, il reste là debout, déchaussé, comme sur une terre sainte, en respectueux adorateur de ce Dieu en la sainte présence duquel il se trouve.

Cher enfant, vous êtes-vous jamais, de quelque manière, trouvé en la présence de Dieu ? Je ne demande pas si vous avez vu un buisson tout en flammes, et cependant non consumé ; Moïse seul vit cela. Mais Adam entendit la voix de l'Eternel Dieu, qui l'appelait : « Adam, où es-tu ? » Abram entendit l'appel de Dieu ; c'est de lui qu'il est écrit : « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham. » Même Agar, quand elle vit, d'une manière si évidente, les soins de Dieu à son égard put dire : « Tu es le Dieu de ma vision. » Jacob, après s'être couché sur la terre, avec une pierre pour oreiller, se réveille de son sommeil et dit : « Certes, l'Eternel

est en ce lieu-ci, et je n'en savais rien : » Il se peut que vous n'ayez eu conscience de la présence de Dieu en aucune de ces manières. La parole de Dieu est maintenant complète ; et son Esprit habite sur la terre dans des hommes vivants qui rendent témoignage à Jésus et le proclament comme le seul Sauveur. Mais que ce soit par la Bible même ou par l'Évangile prêché, ou par un traité, ou par un livre ou par un entretien avec un ami, ou dans la retraite de votre chambre, ou de quelque autre lieu solitaire en méditant sur ce que vous avez entendu ou lu, Dieu sait faire sentir et éprouver sa présence. Et si, en aucune manière, vous n'avez jamais été conduit à le sentir et à penser : « Dieu est ici et il connaît mon cœur, » il est clair que vous n'avez jamais été convaincu de péché, ou que vous n'avez jamais senti le besoin d'un Sauveur. Oh ! que par la « bienveillance de Celui qui demeurait dans le buisson, » Celui qui se manifesta ainsi à Moïse, vous donne de contempler sa gloire en la face de Jésus-Christ, et qu'ainsi il vous fasse comprendre que vous êtes en sa présence et que vous avez affaire avec lui ! Il ne pouvait y avoir une image plus frappante de la condition d'Israël dans ce moment et souvent plus tard. Dans une fournaise d'affliction chauffée sept fois, comment se fait-il qu'ils ne fussent pas consumés ? C'est la présence de Celui qui était dans le buisson qui préserva et le buisson et la nation qu'il représentait. Combien « cette grande vision » était propre à fortifier la foi de Moïse ! Quand plus tard les enfants d'Israël furent encore plus durement maltraités qu'ils ne l'avaient jamais été, et qu'il semblait n'y avoir pour eux point de délivrance, comme Moïse, en se rappelant la « grande vision » qu'il avait vue en Horeb,

devait reprendre courage et espérer encore, jusqu'au moment choisi de Dieu pour la délivrance. Ce ne fut pas un encouragement pour Moïse seul. Il vit le buisson ardent, et nous ne faisons que lire ce qui en est écrit ; mais la leçon qui y est enseignée est aussi bien pour nous que pour lui. L'Écriture nous parle d'hommes qui furent jetés dans des flammes dévorantes et qui en sortirent, non-seulement sans aucun mal, mais sans que même l'odeur du feu eût passé sur leurs vêtements. Dieu fait aussi cette promesse, pour l'avenir, à son peuple terrestre. « Quand tu passeras par les eaux, JE SERAI AVEC TOI : et quand tu passeras par les fleuves, ils ne te noieront point : *quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé : et la flamme ne t'embrasera point.* » Et quoique ce soit à Israël qu'es faite cette promesse, le croyant en Christ, enfant ou adulte, a droit à s'appliquer ces paroles : « Toutes les promesses de Dieu sont oui en lui, et amen en lui, à la gloire de Dieu par nous. » Chers enfants, au milieu de ce monde de ténèbres et de péché, quel bonheur que de savoir que nous sommes les enfants de Dieu, et que Dieu est avec nous ! Les peines et les tentations peuvent survenir, et nous pouvons avoir à souffrir pour l'amour de Christ ; mais si nous connaissons Dieu comme notre Père, et Jésus comme notre seul et parfait Sauveur, pensons au buisson ardent et soyons sûrs que rien ne peut consumer ou détruire ce que la présence de Dieu conserve. Mais si vous n'êtes pas encore devenus les enfants de Dieu — si vous refusez encore sa miséricorde — pensez, oh ! pensez ce que ce sera que d'avoir à subir sa colère ! « Notre Dieu est un feu consumant. » « Qui m'opposera des ronces et des épines

pour les combattre ? Je marcherai sur elles, je les brûlerai toutes ensemble » (Es. XLIII, 2; XXVII, 4).

Ce n'est pas ainsi que Dieu agit maintenant envers les hommes. C'est le temps de son long support — le temps favorable — le jour du salut. « Aujourd'hui, » donc « pendant que c'est encore aujourd'hui; n'endurcissez pas vos cœurs. » Le jour du jugement et de la perdition des hommes impies sera bientôt là. Ne perdez point de temps. Volez à Christ. Croyez en lui. Acceptez-le tout de suite comme votre Sauveur : et alors vous pourrez chanter pour vous-même l'hymne triomphante que je ne puis m'empêcher de vous transcrire ici. Puisse-t-elle être, pendant toute votre vie, le langage vrai de tous vos cœurs.

Bien-aimés du Seigneur, une bonne espérance
 Dans la sainte Parole est donnée aux élus :
 Dieu le dit, oui, Dieu met une ferme assurance
 En vous tous qui cherchez un refuge en Jésus.

Ainsi dans l'opulence, ou bien dans la misère,
 Sur un lit de douleurs, comme dans la santé ;
 A la maison, au loin, sur la mer, sur la terre,
 Vos forces répondront à la nécessité.

S'il vous fait traverser un jour les eaux profondes,
 Les fleuves du malheur ne vous détruiront pas :
 Il sera près de vous, au milieu de ces ondes,
 Afin de vous bénir et d'affermir vos pas.

S'il vous faisait entrer dans l'ardente fournaise,
 La grâce — qui suffit — vous soutiendrait encor.
 Le feu ne peut vous nuire — Il est là, Christ l'apaise,
 En consumant l'écume, en purifiant l'or.

Oh ! ne craignez donc point, ce Dieu de toute grâce,
 Notre Dieu, notre Père est notre aide à toujours :
 Il nous affermira par sa force efficace,
 Sa main nous soutiendra tout le long de nos jours.

L'âme, qui sur Jésus s'appuie et se repose,
 Dans le fond, n'a plus rien à craindre désormais ;
 Contre elle et son salut que tout l'enfer s'oppose,
 « Dieu ne la laissera jamais — jamais — jamais. »

QUESTIONS SUR « LE BUISSON ARDENT. »

1. Quelle fut l'erreur des frères de Moïse qui fit qu'il fut forcé de s'enfuir à Madian ?
2. Dans quel but Dieu mit-il Moïse à part ?
3. Que pouvons-nous conclure du sens du nom donné par Moïse à son fils ?
4. Comment Moïse s'occupait-il à Madian ?
5. Quel fut le premier sentiment de Moïse en voyant le buisson ardent ?
6. Comment Moïse fut-il prévenu en s'approchant pour regarder le buisson ?
7. Où Moïse se trouva-t-il ?
8. Par quel acte montra-t-il qu'il sentait cela ?
9. Pouvez-vous donner le nom de plusieurs hommes, outre Moïse, auxquels de diverses manières Dieu manifesta sa présence ?
10. Où se déploie maintenant sa gloire ?
11. Que représente le buisson ardent ?
12. Quel était le secret de sa conservation ?
13. Pouvez-vous nommer les *hommes* qui furent préservés dans le feu et répéter ce que l'Écriture nous en dit ?
14. Dans quel passage Dieu promet-il à son peuple que le feu ne les consumera point ?
15. Quel passage du Nouveau-Testament garantit le croyant qui s'applique à lui-même la consolation d'une telle promesse ?

L'heureuse délivrance.

Il arriva, un jour, que six enfants, dont l'ainé n'avait que neuf ans et les autres, de 4 à 6, s'éloignèrent de la maison paternelle et allèrent jouer sur le rivage de la mer. Ils montèrent dans un bateau de pêcheur vide, et un des garçons, plus hardi que les autres, se mit à le pousser loin du bord. Ni leurs parents, ni d'autres amis n'étaient dans le voisinage, à ce moment-là. En quelques minutes, ils se trouvèrent en pleine mer; le village devint toujours moins visible et enfin ils ne virent plus que le ciel et les vagues verdâtres. Les cœurs de ces petits enfants abandonnés commencèrent à battre, et ils crièrent aussi fort qu'ils purent : « Papa, maman ! au secours ! au secours ! » Mais ce fut en vain; aucune main secourable ne se trouvait là pour les sauver et leurs faibles voix se perdaient dans le bruit des vagues. Leur angoisse augmenta encore davantage, lorsque le soir survint et que l'obscurité qui les entourait devint toujours plus épaisse. Tremblant de froid et de peur, ils se jetèrent dans les bras les uns des autres et se couchèrent au fond du bateau; puis, fatigués par leurs cris réitérés, ils s'endormirent enfin. Leurs amis terrestres étaient bien éloignés d'eux, mais dans les sombres heures de la nuit, le Seigneur, « qui est le père des orphelins, » veillait sur eux.

Le matin parut enfin et les rayons du soleil levant saluèrent nos petits marins. Mais, hélas ! quoiqu'ils eussent échappé heureusement jusqu'alors au danger, cependant le plus terrible de tous était, peut-être, encore devant eux. N'étaient-ils pas exposés à mourir

d'une mort lente, et à périr de faim et de soif, tandis qu'aucune main maternelle ne se trouvait là pour leur fermer les yeux?

Toutefois il n'en devait pas être ainsi; le Seigneur avait soin d'eux et leur envoyait un libérateur. Le jeudi matin, un marin d'un port voisin, qui s'occupait aussi de la pêche, aperçut, de son embarcation, le petit bateau qui était poussé vers la haute mer. Il fit force de rames, l'atteignit bientôt et y trouva ces pauvres petits enfants, toujours dans les bras les uns des autres et couchés au fond du bateau. Sans perdre un moment, il les prit à bord de sa propre barque, leur parla avec bonté, réchauffa dans les siennes leurs mains refroidies, leur donna quelque chose à manger et les réjouit par la promesse de les ramener promptement à la maison.

Peut-être me demanderez-vous maintenant: « Mais que se passait-il sur le rivage durant l'absence des enfants? » Si vous aviez été là, chers enfants, vous auriez pu voir la profonde douleur des pauvres parents. Les mères, au désespoir, parcouraient la rive d'un bout à l'autre, en gémissant. En vain, elles regardaient les vagues sombres; en vain, elles couraient de maison en maison; en vain, elles criaient dans la rue: « Mon enfant, mon enfant! Où sont mes pauvres enfants? Ils auront péri dans la mer. Ils sont perdus, perdus, perdus! » Des bateaux furent envoyés de tous côtés, qui cherchèrent, jusque bien avant dans la nuit, ceux qui s'étaient perdus; mais aucun des bateaux revenus n'en apporta des nouvelles; et vous pouvez facilement penser qu'après cette terrible nuit, passée dans une anxieuse attente, le matin paraissant sans qu'on eût trouvé au-

cune trace des enfants, les parents affligés avaient presque perdu toute espérance de les revoir.

Enfin, le jeudi après-midi, entre trois et quatre heures, on aperçut une embarcation qui s'approchait, ayant un petit bateau derrière elle. On dirigea sur elle la meilleure lunette d'approche du village. Ce fut un moment de vive anxiété. Chaque cœur battait de crainte et d'espérance. Le bateau perdu fut reconnu. Néanmoins, l'incertitude sur ce qui était arrivé était affreuse; et comme on ne voyait point d'enfants dans le bateau, on s'imaginait qu'ils avaient tous péri. Lorsque la barque se fut rapprochée, les mères affligées se mêlèrent à la foule, tremblantes d'anxiété et de crainte au sujet de la nouvelle qu'elles allaient entendre; mais l'instant d'après, elles éclatèrent toutes en sanglots; toutefois, c'étaient des larmes de joie. Cette bonne nouvelle alla de bouche en bouche: « Ils sont tous sauvés! Ils sont tous là! » Quelle joie ce fut alors! Tous étaient profondément émus; et les mères, pleines de reconnaissance, s'écrièrent: « Mon enfant, que voici, était mort, mais il est revenu à la vie; il était perdu, mais il est retrouvé! »

Lorsque je lus cette touchante histoire, je pensai: « Oh! si cela était vrai, mais dans un autre sens, pour mes petits lecteurs! »

Vous tous, bien chers enfants, semblables, par nature, à ces pauvres petits abandonnés, vous êtes éloignés de la maison du Père céleste. Le diable vous a induits à monter dans le bateau du péché et après vous avoir éloignés du rivage de la vie, il vous laisse parcourir l'Océan de la mort.

Ne pensez-vous jamais au danger dans lequel vous

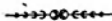
vous trouvez ? Lorsque l'homme abandonne Dieu, il abandonne sa maison, son bonheur, son meilleur ami; et vous vous trouvez aussi hors de cette maison, sans paix, sans repos, sans ami. Les orages du péché fondent sur vous, les vagues de la tentation vous entourent et la mer de la mort est au-dessous de vous. Et, peut-être, il n'y a plus *qu'un* pas entre vous et la mort. A un certain moment, où vous n'y pensez pas, elle peut mettre un terme à votre vie et, hélas ! alors, ce sera trop tard pour toujours. Oui, vous vous trouvez tous dans un grand danger qui augmente à chaque instant. Et combien n'y en a-t-il pas parmi vous qui s'endorment tranquillement, comme s'ils se trouvaient abrités dans le port le plus sûr ? Oh ! quelle bénédiction ce serait déjà pour vous si vous reconnaissiez le danger dans lequel vous vous trouvez et que vous vous écriassiez : « Sauve-nous, sauve-nous, nous périssons. »

Et le Seigneur peut vous sauver; mais aussi le Seigneur, seul. Aucun homme sur la terre n'est en état de vous pardonner vos péchés, et de remplir votre cœur de paix. Il n'y a que le Seigneur Jésus qui puisse le faire. Et c'est parce qu'il aime les pécheurs, qu'il est venu sur cette terre, afin de les chercher et de les sauver. Il vous voit dans votre misère, et semblable au pêcheur, qui se dirigeait vers ces petits enfants pour les sauver, ainsi Jésus est venu pour vous racheter de la perte. Il a tout quitté, même sa propre gloire, et il a été jusqu'à donner sa vie, afin que vous puissiez être heureux. Auprès de lui il y a du repos pour ceux qui sont fatigués, du secours pour ceux qui sont abandonnés, de la consolation pour les affligés, de la force pour les faibles et le salut pour les perdus. Celui qui

se confie en lui, qui lui ouvre son cœur, qui croit son doux message et qui monte dans son bateau de sauvetage, il le prend dans ses bras, sèche ses pleurs, lui donne du pain de la vie et le conduit dans le port sûr du repos éternel, dans la maison de son bien-aimé Père. Oh ! quelle joie auront dû éprouver ces pauvres petits enfants abandonnés, lorsqu'ils auront vu leur libérateur s'approcher et que celui-ci se mit à leur parler avec bonté. Vous réjouissez-vous aussi, chers enfants, de ce que le bien-aimé Sauveur soit venu, afin de vous sauver de la mort éternelle ? Ou bien, êtes-vous assez indifférents pour ne pas écouter ses bienveillants appels et pour vous détourner de lui ? Oh ! comme cela serait ingrat et affreux ! Comme ces petits enfants étaient tranquilles et heureux, lorsqu'ils se trouvèrent dans le bateau du pêcheur, qui les ramenait vers le rivage. Et cependant celui qui s'est confié au Seigneur Jésus est encore bien plus tranquille et bien plus heureux, car personne ne peut le ravir de sa main. Son cœur n'a plus rien à craindre. Jésus a payé toutes nos dettes au moyen de son propre sang et il a été jugé pour nous.

Quelle joie il y a dans le ciel pour *un seul* pécheur sauvé. Tous les anges s'en réjouissent et louent Dieu. La bonne nouvelle se répète de bouche en bouche : « Il vit ! Il est sauvé ! » Et comme le cœur du Père s'en réjouit aussi ; il le manifeste par ces paroles : « Réjouissez-vous avec moi, car mon fils, que voici, était mort, mais il est ressuscité ; il était perdu, mais il est retrouvé. »

Oh ! bien chers enfants, puisse chacun de vous devenir un objet de cette joie !





Le grand incendie.

Au commencement de l'été de l'année 1861, un grand incendie éclata à Londres, et fut si violent qu'il n'y en avait pas eu un pareil depuis l'an 1666. Chaque fois, pendant bien des jours, que les pères et des frères revenaient de leurs affaires, leur première question était : Avez-vous vu l'incendie aujourd'hui ? brûle-t-il encore ? ou y a-t-il eu encore des morts ? Il faudra bien des millions pour réparer le dommage ; mais l'argent ne peut rendre la vie à ceux qui ont été brûlés, étouffés ou tués de diverses manières, durant cette affreuse catastrophe.

Eh bien, chers enfants, le soir même du jour où l'incendie éclata, je revenais à Londres avec un ami,

par le chemin de fer, après avoir passé quelques heures tranquilles et délicieuses dans les champs, à quelque distance. Il y avait dans notre wagon, vis-à-vis de nous, un homme et sa femme qui, ayant quitté Londres après nous, avaient en traversant le pont été témoins de l'incendie que jusqu'alors nous ignorions tout à fait. La femme dit à une jeune fille qui était assise à côté d'elle, mais qui lui était étrangère : « Je suis extrêmement effrayée, et même toute tremblante, car cela me fait penser à ce qui est écrit dans les Écritures sur le Jour du Jugement, quand toutes choses seront consumées. Tout en avouant ses craintes, elle décrivit les détails de l'incendie, et nous répéta l'impression que lui avait faite cette scène qui ressemblait à ce qui aurait lieu quand ce monde serait détruit par le feu. Désirant connaître ses pensées à ce sujet, je lui dis : « Et croyez-vous réellement que ce monde et tout ce qu'il contient sera consumé ? » — « Oui, répondit-elle, il est positivement dit dans les Écritures que le monde sera détruit par le feu, comme il le fut une fois par l'eau. » — « Mais croyez-vous toutes ces choses ? » dit mon ami. — Le mari, qui jusque-là avait écouté en silence, pensant probablement que nous étions deux incrédules, répliqua alors : « *Certainement*, puisque ces choses sont écrites dans la Bible. » — « Eh bien, donc, dit mon ami, si tel est le cas, comment échapperons-nous à cet épouvantable incendie ? » — « Oh ! pour cela, regardez dans la Bible, répondit l'homme, dès que vous serez à la maison. » — « Mais ne pouvez-vous pas me le dire *maintenant*, s'écria mon ami ; vous me dites d'attendre que je sois à la maison ; qui sait si j'y rentrerai jamais ? Quelque accident peut arriver à ce train, et nous serions

tous jetés dans l'éternité ; dans ce cas ou dans la destruction du monde nos corps seraient détruits, mais qu'est-ce que nos âmes deviendraient ? et vous dites que vous ne pouvez pas me dire, *maintenant*, le moyen d'échapper à un si terrible sort ! » La jeune fille dit alors très-tranquillement : « Il n'y a qu'un moyen, le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché ; si vous croyez en Lui, tous vos péchés seront pardonnés. » — « Oui, répondis-je, par la grâce de Dieu j'ai cru cela, il y a environ vingt ans, » puis me tournant vers l'homme je lui dis : « Vous m'avez parlé de l'autorité des Ecritures, qui annoncent une destruction prochaine ; et cependant vous ne pouvez me dire le moyen d'y échapper. Je suis reconnaissant de ce que je *connais* ce moyen, et je veux tâcher de vous le faire connaître, car si vous *attendiez d'être à la maison*, comme je le disais, ce pourrait être trop tard. Maintenant dans ce wagon l'Évangile vient de vous être annoncé, et sur l'autorité de rien moins que la parole de Dieu, qui déclare que « Celui qui a le Fils a la vie » (1 Jean V, 12) ; « Celui qui croit au Fils a la vie éternelle » (Jean III, 36). Si, pendant que vous êtes assis ici, vous sentez le besoin de lui, et croyez en lui, pour être éternellement sauvé ; c'est sa parole qui doit être crue qui vous est annoncée. « *Mais celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui* » (Jean III, 36). Si, comme nous le disions, un accident survient et nous prive l'un et l'autre de la vie, moi, croyant en Jésus, je serai sauvé, tandis que vous, si vous n'avez pas regardé à lui, pour être pardonné, vous aurez votre portion dans la Géhenne. » L'homme parut frappé de ce qui venait de lui être dit, il sembla

reconnaître la folie de se contenter de la connaissance de certains faits de l'Écriture, tout en ayant négligé la chose la plus importante, la connaissance de son propre état comme pécheur devant Dieu et le merveilleux moyen préparé par Dieu pour sauver son âme, dans la terrible catastrophe qu'il faisait profession d'attendre. La conversation continua jusqu'à notre arrivée à la station, et je fis cette remarque : « Eh bien ! mes amis, supposé que nous nous soyons réfugiés dans la seule place de sûreté, supposé que nous ayons reçu le pardon de tous nos péchés, que deviendrons-nous quand le monde brûlera ? » La femme répondit : « Ah ! nous serons comme Sadrac, Mésac et Abednégo ; quand ils sortirent de la fournaise ardente ; pas un cheveu de leur tête n'était brûlé ; leurs caleçons n'étaient en rien changés, et l'odeur du feu n'avait point passé sur eux » (Daniel III, 27). C'était là une comparaison frappante, quoique la femme ignorât que ceux qui se confient en Jésus ne passeront point par le feu du jugement, car leurs péchés ont tous été jugés en lui, sur la croix, et « ils ne viendront point en jugement, mais ils sont passés de la mort à la vie » (Jean V, 24). Quand nous descendîmes du train, le terrible spectacle éclata à nos regards, et nous vîmes des milliers de gens regardant tranquillement les horribles flammes, tandis que d'autres en grand nombre s'efforçaient, mais en vain, d'en arrêter les progrès.

Dans ce grand jour, chers enfants, quand « le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec des flammes de feu, exerçant la vengeance sur ceux qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, » où serez-vous ? Vous ne pour-

rez pas être de tranquilles spectateurs de la scène d'alors, car si vous n'êtes pas parmi ceux qui auront été «enlevés» à la rencontre du Seigneur Jésus, avant ce terrible jugement, vous *devez être* parmi ceux qui seront punis d'une perdition éternelle. Venez donc *maintenant*, chers enfants, venez à «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean I, 29). Alors vous ne serez jamais parmi les malheureux qui crieront aux montagnes et aux côteaux de tomber sur eux et de les cacher de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau (Apoc. VI, 16). Dans ce jour-là il ne vous servirait de rien d'avoir, comme l'homme du chemin de fer, été capable de prouver par l'Écriture qu'un tel jour devait arriver; à moins [que vous ne connaissiez aussi le moyen d'échapper au jugement à venir, et que vous n'ayez, pour vous-même, *saisi* l'espérance qui vous est proposée dans l'Évangile.

Les bras et le cœur de Jésus sont ouverts pour vous recevoir *maintenant*; fuyez à lui, et là vous serez en sûreté, même dans le grand jour de sa colère, qui viendra bientôt sur la terre.



Une réunion de prières à Dublin.

Je veux vous parler, chers enfants, d'une réunion de prières, tenue dernièrement à Dublin en Irlande, et à laquelle j'eus le bonheur d'assister. Elle eut lieu dans l'un des plus grands bâtiments de la ville. Cet

édifice appelé : « le Palais Métropolitain » peut renfermer environ 4,000 personnes, et les deux mardis que j'y assistai, il était comble. Des gens de toutes classes y étaient et plusieurs y ont trouvé Jésus et se sont réjouis dans son amour. Quoique cette assemblée soit une réunion de prières, elle est cependant beaucoup plus que cela. D'abord il y a toujours la prédication de l'Évangile; et il est peu de spectacles plus émouvants que celui de cette nombreuse foule, pour ainsi dire suspendue aux lèvres du prédicateur, comme si elle allait recevoir de sa bouche la sentence d'une vie éternelle ou d'une mort sans fin. Ensuite vient la lecture de quelques lettres, les unes racontant comment leurs auteurs ont trouvé Jésus, ou ont été trouvés par lui, et demandant un chant de louanges en leur faveur, d'autres demandant qu'on prie Dieu pour leur conversion ou celle de leurs amis : — c'est vraiment une bénédiction d'être là. Les actions de grâces sont offertes par tous les chrétiens et bien des assistants peuvent s'unir sincèrement à eux pour chanter :

Louange, pouvoir, gloire, honneur

Soient à jamais au bon Sauveur !

Jésus est notre Rédempteur,

Alléluia ! gloire au Seigneur !

Mais outre cette assemblée de prières du mardi soir, il y en a encore une à midi dans le même bâtiment, le même jour, où l'on compte deux à trois mille personnes; elle dure jusqu'à quatre ou cinq heures. Une partie du service de cette réunion de prières m'intéressa et me toucha beaucoup. Après les chants, les prières et la prédication comme le soir, la réunion des enfants commença. Environ mille personnes restèrent dans la

salle, tandis qu'une centaine d'enfants s'approchèrent et environnèrent le serviteur de Christ, qui avait déjà tant travaillé pour son Maître de cette manière; il s'entretint familièrement avec eux, leur raconta de petites histoires, leur parla surtout de l'amour de Jésus, leur fit des questions, chanta des cantiques et pria avec eux. On ne pouvait que répéter avec adoration les paroles du psalmiste : « Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des petits enfants et de ceux qui tettent. » La plupart de ces petits enfants ont été convertis, soit à ces réunions, soit à d'autres de même nature à Kingston. Je ne vous répéterai pas tout ce qui fut dit ce jour-là, en voici pourtant une petite partie :

« Mais peut-être que quelques-uns d'entre vous ne connaissent pas Jésus — ne croient pas en Jésus; et si vous deviez mourir sans croire en lui vous ne pourriez avoir cette couronne de vie, qui jamais ne se fane. J'ai à vous faire le même message, à vous petits enfants, qu'aux grandes personnes. Quelqu'un peut-il me dire quel était le texte? Réponse : — « Comme Moïse éleva le serpent au désert, de même il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle! » — Que fit Moïse? — Il planta une perche, sur laquelle il plaça l'image d'un serpent. — Pourquoi l'éleva-t-il? — Afin que *chacun* pût le voir. — Et qu'est-ce que Dieu dit à son peuple de faire quand les serpents brûlants les mordraient? — De regarder. — Et avaient-ils autre chose à FAIRE? — Non. — Et quand ils regardaient, que leur arrivait-il? — Ils étaient guéris. — Quel est le serpent qui nous a mordus? — Le péché. — Et comment pouvons-nous être guéris? — En regardant à Jé-

sus — en croyant en Jésus. — Comment savez-vous que *cela* vous sauvera? — Parce que Dieu l'a dit. — Où? — Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé.

Après avoir chanté : « l'Évangile est un Vaisseau, » les enfants se dispersèrent en priant, pendant que plusieurs à l'âme angoissée restaient encore ; çà et là autour du grand Palais s'élevait le doux chant de « Heureux jour, » qui exprime comment les uns et les autres, en recevant la vérité, avaient trouvé un Sauveur. « Ainsi se termina, dit l'auteur dont je cite les paroles, une journée céleste sur la terre. »

Ce furent vraiment des jours bienheureux. J'espère vous en parler encore et vous donner quelques-uns des jolis cantiques que l'on chantait à ces réunions. Puisse ce qui vient de vous être raconté, être en bénédiction à plusieurs de ceux qui le liront. Amen.



Le Seigneur et les petits enfants.

« Il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera en son sein » (Es. XL, 11). Ces douces paroles prophétiques ont rapport au Seigneur Jésus ; et en lui elles furent accomplies. Ses actes de douceur et d'amour attirèrent les cœurs des « petits enfants, » et un grand nombre d'entre eux crurent en lui, tandis que les hommes raisonnateurs et à propre justice méprisaient sa grâce et ne se souciaient point de ses appels charitables.

Je désire faire connaître à mes jeunes lecteurs le

fait suivant, raconté par le père de l'enfant dont il rapporte la conversion et qui est un nouvel exemple de la grâce de Dieu.

« Mon enfant avait environ trois ans, et un jour, en lui parlant d'un Sauveur divin, je lui dis : « Jean, le Seigneur Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, — de petits pécheurs comme toi, aussi bien que les pécheurs âgés. » — Il me regarda et dit : — Qu'est-ce que c'est qu'un pécheur, papa? — Tu es un pécheur, Jean. — Non, je ne le suis pas, papa; je ne sais pas ce que c'est qu'un pécheur. — Je décrivis quelques-unes de ses petites fautes, mais sans lui en faire l'application, et je lui dis : Tout petit garçon qui agit ainsi est un pécheur, — ce ne sont pas ces choses qui le rendent pécheur, mais elles montrent qu'il est un pécheur, car si le péché n'était pas en lui, il ne se produirait pas ainsi ou de quelque autre manière.

» La figure pourpre et inondée de larmes, mon petit garçon s'approcha de moi et cachant son visage sur mes genoux, il se mit à sanglotter comme si son cœur voulait se rompre. Posant doucement ma main sur sa tête, je lui demandai avec tendresse quelle était la cause de son chagrin; mais il n'en pleura que plus fort et s'appuya encore plus sur moi. Je lui demandai alors : — As-tu découvert qui est pécheur? — Oui, papa! — Qui est pécheur? — Moi, papa! — Alors l'Évangile est une bonne nouvelle pour toi, Jean, car il t'annonce Jésus comme l'ami du pécheur. — C'était mon habitude de diriger son esprit vers *Jésus-Christ uniquement*.

» Quand mon enfant eut atteint l'âge de sept ans, je fus appelé à passer quelques mois dans un grand vil-

lage, pour y prêcher l'évangile de la grâce de Dieu. Beaucoup de pauvres pécheurs ignorants furent portés à venir entendre, et environ quarante d'entre eux furent amenés par la grâce de Dieu à goûter et à recevoir la bonne nouvelle du salut. Des infidèles, des personnes ouvertement immorales, et des pécheurs à cheveux blancs furent du nombre des sauvés; et au milieu d'eux était mon propre petit garçon, confessant Jésus-Christ comme son *tout en tous*.

» Quelques détails sur sa conversion peuvent servir à montrer la simplicité de la foi en Christ.

» Un soir, après une réunion où Christ seul avait été exalté, et les voies de Dieu pour sauver les pécheurs par lui, proclamées, mon petit garçon, conduit par sa mère, vint à moi et dit : — Papa, Jean désire te dire quelque chose. — Eh bien, mon cher, que veux-tu me dire? — Il répondit tranquillement : — Je crois maintenant, papa. — Qu'est-ce que tu crois? lui demandai-je, en prenant bien soin de ne pas prévenir ou suggérer sa réponse. — Je crois de cœur que Jésus est le Fils de Dieu, et qu'il mourut sur la croix pour les pécheurs, et que Dieu le Père l'a ressuscité d'entre les morts et qu'il est maintenant Seigneur de tout, à la droite de Dieu dans les cieux. — Telles furent précisément ses paroles, puis il ajouta : — *Je crois cela, papa, de tout mon cœur*. — Rendant grâces à Dieu, je fis à mon petit garçon cette question : — Tes péchés sont-ils pardonnés, Jean? — *Je ne sais pas*. — Il dit ces mots justement comme les dirait tout petit enfant.

» Environ une semaine après, il vint à moi l'air se-
rein, et me dit : — Maintenant, papa, je crois quelque chose de plus. — Que crois-tu maintenant, mon cher?

— Je crois de tout mon cœur, comme je te le disais la semaine dernière, que Jésus est le Fils de Dieu, qu'il est mort sur la croix pour les pécheurs, et que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et qu'il est à la droite de Dieu comme Seigneur de tout. Et je crois que Dieu m'a pardonné mes péchés pour l'amour de Jésus. Toute crainte est ôtée, papa, et maintenant je puis attendre Jésus venant du ciel. — Bon Jésus! Tu as tiré une parfaite louange de la bouche des petits et de ceux qui tettent! C'était vraiment touchant de voir, au milieu de ce groupe de pécheurs sauvés, ce petit enfant debout confessant sa foi en *Jésus*, le *Divin* et *unique* Sauveur de son âme. Là étaient des incrédules et des pécheurs à cheveux gris et au milieu d'eux ce *petit garçon* de sept ans, confessant la grâce par laquelle ils étaient *tous* et *également* sauvés du péché et de la mort; et la valeur de ce précieux sang dans lequel leurs péchés de divers genres étaient tous et pour toujours lavés. Ce fut vraiment un «*heureux jour.*» Il y avait de la joie et des actions de grâces sur la terre, et, plus que cela, de la «*joie dans le ciel,*» joie en la présence «*des anges de Dieu*» — la joie du «*Bon Berger,*» qui avait *cherché et trouvé* un grand nombre de brebis perdues et négligées; et qui, avec elles, avait aussi recueilli entre ses bras et sur son cœur un *agneau égaré*, que *lui seul* pouvait secourir, sauver et garder. C'était là et c'est encore une occasion de rendre grâces à Dieu, de ce que mon petit garçon avait été amené à Jésus dans une telle société, converti au milieu de tous ces monuments de miséricorde, au milieu de tels miracles de grâce, d'aussi merveilleux exemples de la vertu du

précieux sang de Jésus — de son efficace pour purifier de tout péché.

» Toutes ces circonstances ne pouvaient manquer de lui rappeler, dans la suite, que la grâce qui le sauvait peut sauver les plus grands pécheurs du monde; que le précieux sang qui le lavait de ses péchés peut purifier l'homme le plus vil, et lui donner une douce paix, du repos et une sainte joie en la présence du Seigneur. »

Tel est le témoignage rendu par ce père à la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ; et l'écrivain de ce petit récit sait que son témoignage est véritable. Jean, maintenant un homme, est dans un pays lointain, où il annonce fidèlement à ses semblables la grâce par laquelle il fut amené à *Jésus*, quand il était un « petit enfant. »



La naissance de Jésus.

Jésus naquit jadis dans une pauvre étable;
La crèche fut son lit ! Quel berceau misérable
Pour le Fils du Très-Haut, le saint Emmanuel,
Qui, pour nous racheter, avait quitté le ciel.

Un saint ange, porteur de ce joyeux message,
L'annonce à des bergers, couchant au pâturage,
En leur parlant ainsi : N'ayez point de frayeur,
Car aujourd'hui pour vous est né le Rédempteur.

Bien loin de Bethléhem, une étoile révèle
Aux mages d'Orient cette heureuse nouvelle.
Ils partent aussitôt, l'étoile les guidant,
Pour venir adorer ce saint petit enfant.





Abnégation de Jean.

Le petit Jean avait une longue leçon à apprendre pour l'école du Dimanche. Mais il s'y prit avec tant de courage qu'il la récita sans une seule faute ; aussi son père lui donna-t-il une pièce de dix sous. Tout heureux il descendit à la rue et se dirigea vers un magasin de joujoux pour acheter une jolie toupie, qu'il désirait depuis longtemps d'avoir. Il n'était pas loin de son but lorsqu'il vit, à la porte d'une petite maison, un garçon portant au bras une grande corbeille d'oranges. Jean s'arrêta pour le regarder, il n'avait pas l'intention d'acheter une orange, car il pensait qu'une toupie rouge valait infiniment mieux que quelle orange que ce fût. Un petit impotent était assis sur le seuil

de la porte de la maison, regardant avec envie les beaux fruits dorés. « Oh ! si seulement j'avais deux sous pour en acheter un, » dit-il, « ils sont si beaux à voir. » Mais le pauvre impotent n'avait point d'argent, et le marchand d'oranges continuait sa route. Jean le suivit lentement. « Je veux acheter une orange pour ce pauvre petit boiteux, » se disait-il à lui-même. « Non, pourtant, car si je le fais, je ne pourrai pas acheter cette toupie. Oh ! que n'ai-je douze sous au lieu de dix, je lui en donnerais une, car il ne peut pas jouer comme moi. » Il cheminait, tout en faisant ses réflexions, mais tout à coup il s'élança d'un bond après le garçon aux oranges. « Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il, je veux acheter trois oranges, » puis il tendit sa pièce d'argent. Le garçon lui donna les fruits, prit six sous et s'en alla. Jean revint en courant à l'endroit où le petit boiteux était assis, il avait la tête dans ses mains. Il mit les oranges sur les genoux de l'impotent, en disant : « En voici, ne pleure pas ; » puis il courut à la maison sans attendre les remerciements du pauvre garçon.

« Où est ta toupie, Jean ? » demanda sa maman. Alors il raconta comment il avait employé son argent. « Dieu te bénisse, mon cher enfant, » dit sa mère en posant sa main sur sa tête bouclée, « et puisse-t-il t'enseigner de plus en plus la douce leçon du renoncement à soi-même, et t'aider à secourir les nécessiteux. » Jean fut infiniment plus content d'avoir rendu heureux le pauvre et solitaire impotent que s'il eût acheté la plus jolie toupie que l'on puisse imaginer. En agissant ainsi, il avait renoncé à lui-même pour le bien d'autrui.



Le nom éternel.

Le mois dernier nous vous avons parlé du « buisson ardent » et de l'ordre qui fut donné à Moïse, quand il le vit, d'ôter ses souliers de ses pieds, parce que le lieu où il était était une terre sainte. Moïse, sans doute, obéit à ce commandement : et pendant qu'il se tenait là, dans l'étonnement et dans l'adoration, il entendit la voix de Celui qui était dans le buisson, disant : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. » Moïse comprit aussi combien ces paroles étaient solennelles ; car il nous est dit qu'il « cacha son visage, parce qu'il craignait de regarder vers Dieu. »

Mais si ces paroles étaient solennelles, celles qui suivirent durent bien faire sentir à Moïse combien Dieu est bon et miséricordieux. Il dit : « J'ai très-bien vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte ; et j'ai entendu le cri qu'ils ont jeté à cause de leurs exacteurs, et j'ai connu leurs douleurs. Aussi suis-je descendu pour le délivrer de la main des Egyptiens. » Chers enfants, quand vous avez du chagrin, n'y a-t-il pas une consolation pour vous dans la pensée que votre père connaît tout cela ou que votre mère peut vous dire combien il est triste d'avoir à souffrir ? Quelques-uns d'entre vous peuvent même penser à leur Père céleste et se souvenir qu'il a compté les cheveux de leur tête. Ah ! si seulement vous pouviez tous, en toute sincérité, l'appeler votre Père ! Mais comme Moïse devait être ému en apprenant que Dieu avait « vu l'afflic-

tion » de son peuple, et qu'il connaissait leurs douleurs ; qu'il était réellement descendu pour les délivrer ; mais l'acte de les délivrer par sa puissance ne touche pas le cœur plus profondément que la pensée que son œil veille sur eux avec amour, et qu'il sympathise à leurs plus grandes afflictions. Vous savez, chers enfants, que c'est relativement à cette période de l'histoire d'Israël qu'il est dit du Seigneur : « Dans toutes leurs angoisses, il a été en angoisse. »

Mais *c'était* pour délivrer Israël que Dieu était descendu et avait parlé à Moïse du milieu du buisson ardent ; or Moïse devait être l'instrument de la délivrance d'Israël. « Maintenant donc, viens, et je t'enverrai vers Pharaon, et tu retireras mon peuple, savoir les enfants d'Israël hors d'Égypte. » Moïse n'était pas disposé à cette tâche et il allègue toute espèce d'excuses pour ne pas aller. Il dit que quand il sera allé vers ses frères et qu'il leur aura dit que le Dieu de leurs pères l'a envoyé vers eux, ils lui diront sûrement : « Quel est son nom ? » et il demande à Dieu ce qu'il devra leur répondre. « Alors Dieu dit à Moïse : JE SUIS CELUI QUI SUIS. Il dit aussi : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui s'appelle JE SUIS m'a envoyé vers vous. » Quelles paroles pourraient rendre la solennité de ce Nom ? Mais ce n'est pas tout. « Dieu dit encore à Moïse : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : L'Éternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob m'a envoyé vers vous ; et c'est ici mon nom éternellement, et c'est ici le mémorial que vous aurez de moi dans tous les âges. » Considérons un peu maintenant ces divers noms sous lesquels Dieu trouve à propos de se révéler à Moïse.

Le nom : « JE SUIS CELUI QUI SUIS » se trouve en contraste non-seulement avec le nom, mais avec la nature et la condition de toutes les créatures de Dieu. Vous et moi, chers enfants, et toutes les créatures de Dieu sommes précisément ce qu'il a plu à Dieu de nous faire, ou ce qu'il a permis que nous devinssions. Nous ne nous créâmes pas nous-mêmes, et nous ne pouvons non plus nous conserver vivants par nous-mêmes, non pas même un seul instant. Nous sommes redevables à Dieu de tout. « En lui nous vivons, nous nous mouvons et existons. » Il fut un temps où nous n'existions pas du tout; et nous pouvons, par la pensée, remonter au temps où nos parents n'avaient pas commencé d'être, où aucun être n'existait, où le soleil n'avait pas encore lui et où le monde lui-même n'était pas. Nous pouvons penser à la création des anges, mais avant cela et avant toutes choses, DIEU ÉTAIT. Il ne commença jamais d'être. « Avant que les montagnes fussent nées, et que tu eusses formé la terre et le monde, même d'éternité en éternité tu es Dieu. » Et comme Dieu ne commença jamais d'être, il ne peut non plus jamais cesser d'exister. « JE SUIS CELUI QUI SUIS » est son nom; ou comme il nous est dit dans le dernier livre des Ecritures : « Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu Tout-Puisant qui était, qui est et qui est à venir. » Vous avez eu des camarades, des frères, des sœurs qui sont morts et furent enterrés, et vous ne les avez jamais revus depuis. Peut-être que vos parents ont déjà fini leur carrière, sinon vous prévoyez peut-être avec angoisse et crainte le moment où vous devrez leur faire un long et dernier adieu. De tous ceux qui étaient vivants sur la terre il y a 150 ans, il n'en reste pas un maintenant.

Même de ceux qui étaient avant le déluge et qui vécurent pendant 950 ou 960 ans, il nous a été dit de chacun pour refrain : « puis il mourut. » Le monde tout autour de nous s'en va, et un jour il cessera d'exister. Le soleil ne se lèvera et ne se couchera pas toujours; la lune et les étoiles ne luiront pas toujours; les solides montagnes ne resteront pas toujours debout, mais Dieu sera toujours ce qu'il a toujours été et ce qu'il est dans ce moment même. Jean vit dans une vision un Être « de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel. » Mais Celui de devant la face duquel ils s'enfuient ne change pas. « Jadis tu fondas la terre, et les cieux sont l'ouvrage de tes mains. Eux, ils périront; mais toi, tu demeures; ils vieilliront tous comme un vêtement, tu les changeras comme un habit, et ils seront changés; mais toi, tu es le même et tes années ne finiront point » (Ps. CII, 25-27). Qui ne voudrait adorer et servir ce puissant et éternel Seigneur Dieu ?

Ce n'est pas seulement comme le grand « JE SUIS » que Dieu se révèle à Moïse, mais comme « l'Éternel, le Dieu » de ses pères. Quant au nom « Éternel, » il est employé en français pour rendre celui de Jéhovah; et voici ce que nous lisons à ce sujet dans Exode VI, 2 : « Dieu parla encore à Moïse, et lui dit : Je suis l'Éternel. Je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Fort Tout-Puissant; mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de Jéhovah. » Dès lors, il devait être connu sous ce nom, qui dans tout l'Ancien Testament est le plus ordinairement employé. Quant à la gloire et à la solennité de ce Nom, il y a plusieurs passages que vous ferez bien de considérer soigneusement. Dans Deuté. XXVIII, 58, nous avons

ces mots : « En craignant le nom glorieux et terrible de l'ÉTERNEL (ou JÉHOVAH) ton Dieu. » Le Psalmiste demande « qu'on connaisse que toi seul, qui as nom JÉHOVAH, es souverain sur toute la terre » (Psaume LXXXIII, 18). Dans Jér. XVI, 21, Dieu lui-même dit : « C'est pourquoi, voici, je vais leur faire connaître à cette fois ; je vais leur faire connaître ma main et ma force ; et ils sauront que mon nom est l'ÉTERNEL (JÉHOVAH). » Un fait touchant mérite d'être ici mentionné. Vous vous souvenez que le prophète Esaïe vit « le Seigneur séant sur un trône haut et élevé, et ses pans remplissaient le temple. » Il vit aussi les séraphins et les entendit crier l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est l'Éternel (Jéhovah) des armées ! tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire. » Tel fut l'effet de cette vision sur le prophète, qu'il s'écria : « Hélas ! moi, car c'est fait de moi, — mes yeux ont vu le Roi, l'Éternel des armées » (Es. VI, 1-5). Jean, dans son évangile (ch. XII, 41), en parlant de Jésus, dit : « Esaïe vit ces choses, quand il vit sa gloire, et qu'il parla de lui. » C'était la gloire de Jésus que le prophète contemplait, quand il voyait « le Roi, Jéhovah des armées. » Jésus est Jéhovah. « Jéhovah notre justice, » est un de ses noms les plus précieux : à lui soit louange et gloire à jamais !

Un mot encore. Lors même que Dieu ne peut jamais cesser de porter les noms de « Jéhovah, » et de « JE SUIS, » le nom par lequel il se révèle maintenant le plus souvent à nous est celui de « Père. » C'est pour révéler le Père que Jésus vint dans le monde. Afin que nous pussions avoir accès auprès du Père, il mourut sur la croix et remonta au ciel. Si nous connaissons Dieu maintenant, c'est comme notre Père, et le Père

du Seigneur Jésus-Christ. Chers enfants, le connaissez-vous ainsi? Oh! ne vous donnez point de repos jusqu'à ce que l'Esprit d'adoption, criant au dedans de vous, vous rende capable de dire : « Abba, Père ! » C'est par la foi en Christ que nous recevons l'Esprit. « Vous êtes tous les enfants de Dieu par la foi en Jésus-Christ. A tous ceux qui l'ont reçu il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom. »

QUESTIONS SUR « LE NOM ÉTERNEL. »

1. Quelle preuve Moïse donna-t-il du grand effet produit sur lui par la vision et les paroles dont il fut favorisé?
2. Quelle communication, d'un genre très-touchant, Moïse reçut-il encore?
3. Pouvez-vous citer un passage qui se trouve dans un des prophètes, et qui décrit les sentiments du Seigneur à l'égard d'Israël à cette même époque?
4. Dans quel but Dieu était-il descendu?
5. Quelle part Moïse devait-il avoir dans ce dessein de Dieu?
6. Qu'est-ce que Moïse pensait que ses frères lui demanderaient?
7. Quelle fut la première réponse à cette question que Dieu lui donna?
8. Quelle fut la seconde?
9. Avec quoi le nom de « JE SUIS » est-il en contraste?
10. Où sont pris les deux longs passages, que nous avons cités sur l'éternité de Dieu?
11. Sous quel nom Dieu était-il apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob?
12. Sous quel nom devait-il être connu de Moïse et depuis lors?

13. A qui appartient la gloire qu'Esaië contempla et décrit dans son VI^me chapitre ?
14. Quelle preuve en avons-nous ?
15. Sous quel nom Dieu s'est-il particulièrement révélé par notre Seigneur Jésus-Christ ?



Précieux souvenirs.

Ces deux mots m'ont été suggérés par une lettre d'une mère chrétienne, qui me raconte que ses trois enfants, depuis que « la Bonne Nouvelle annoncée aux enfants » a commencé à paraître, sont allés auprès du Seigneur. Si vous aviez lu ce que dit cette mère au cœur désolé pour se consoler de l'absence de ses bien-aimés, vous comprendriez pourquoi ce petit article est intitulé : « Précieux souvenirs. »

La plus jeune des trois fut enlevée la première, son nom était Fanny. Elle désirait d'être avec son cher Sauveur, qui la retira à lui le 18 Avril 18 . . Sa sœur Marie s'endormit en Jésus le 4 Avril de l'année suivante et le 7 du même mois, après quelques jours de maladie, Joseph, son frère, la suivait dans les saintes demeures du repos et du bonheur. De tous les trois la mère dit : « Ils ont été dès leur naissance des enfants affectueux et obéissants. Ils ne me donnèrent jamais un sentiment d'inquiétude depuis qu'ils connurent le Seigneur. Marie, je crois, répondit souvent aux questions de la Bonne Nouvelle; elle était d'un caractère

réservé et timide. Après la mort de sa chère sœur Fanny, elle commença à s'inquiéter beaucoup au sujet des âmes de quelques-uns de ses parents dont plusieurs étaient étrangers à Christ. Un trait remarquable chez Marie, c'était le bonheur avec lequel elle pensait à la venue du Seigneur. Elle semblait la réaliser pour la consolation et la force de son âme, et souvent elle me la rappelait quand je faisais allusion à ma mort, comme si c'eût été sûr ou vraisemblable que Jésus dût venir auparavant. Elle me disait gaîment : « Voilà que tu parles de nouveau de la mort ! Tu oublies que le Seigneur peut venir à l'instant. » Ses dernières paroles furent : « Ne te chagrine pas pour moi, ma bonne maman : le Seigneur vient bientôt. » Elle me demanda de lui lire encore une fois son hymne favorite.

« Oh ! viens, Seigneur Jésus !
Viens bientôt, ne nous laisse plus
Loin de toi, loin de cette place,
Où nous te verrons face à face.
Oh ! viens, Seigneur Jésus !

Oh ! Seigneur Jésus, viens !
Ton absence est pour tous les tiens
Sujet de deuil et de souffrance ;
Point de douleur en ta présence.
Oh ! Seigneur Jésus, viens !

Oh ! viens, Seigneur Jésus !
Rappelle à toi tous les élus,
Las de leur course vagabonde
Dans ce triste et coupable monde.
Oh ! viens, Seigneur Jésus !

Oh ! viens , Chef de la foi
 Nous réunir autour de Toi ,
 Nous , dispersés sur cette terre ,
 Introduis-nous dans ta lumière ;
 Oh ! viens , Chef de la foi ! »

Les mots qu'elle prononça pour demander cette lecture, furent ses dernières paroles ; mais dans sa dernière heure de connaissance, alors qu'elle n'était plus capable d'ouvrir ses lèvres, elle murmura pendant dix minutes l'air de ce cantique, qu'elle aimait aussi beaucoup à chanter :

O Jésus ! que ton Nom pour une âme fidèle,
 Est grand et précieux !

Tels furent les derniers moments de Marie sur la terre. Mais la lumière, qui était si resplendissante au terme de son sentier, était une lumière dans laquelle elle avait cheminé pendant quelque temps. Après le délogement de Fanny, l'année précédente, elle avait écrit dans son carnet de poche : « Oui, ma chère sœur, tu es un de ces petits agneaux, rassemblés dans les parcs de Christ. Puissé-je bientôt te rejoindre. Amen ! » Le 31 Décembre, elle écrivait : « Encore une autre année écoulée, et que de changements ! Peut-être avant qu'une nouvelle année soit terminée, je serai partie ; ou peut-être que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ viendra pour tous ceux qui l'attendent. Pour *l'un et l'autre*, je suis prête. Ma sœur chérie nous a devancés ; mais la séparation sera très-courte ; et alors, oh ! quel bonheur ! nous verrons tous notre bien-aimé Sauveur face à face. Viens, Seigneur Jésus, viens promptement. »

Un fidèle ouvrier du Seigneur écrivit ce qui suit à la pauvre mère. « Je ne puis vous dire combien je sens

le départ de la chère Marie. Il a été si subit, si inattendu. Il n'y a qu'une quinzaine de jours, la chère enfant était à la salle d'école, où je prêchais. Cela me fait du bien de penser que je lui ai encore parlé et souhaité la bonne nuit, dans ce coin où nous nous séparâmes pour ne plus jamais nous rencontrer dans ce monde. La pensée qu'elle est maintenant avec le Seigneur occupe et absorbe mon esprit, quoi que je fasse. Parmi mes chers jeunes amis, il en est peu qui aient eu autant de part à ma sympathie que Marie. Son cœur affectueux et confiant lui donnait bientôt une place dans celui des autres. Je me sentais toujours fort attiré vers elle, et maintenant qu'elle est allée vers son cher Sauveur et que nous ne pouvons plus la voir sur la terre, je sens d'autant plus que le lien était fort et doux. Oh ! la pensée qu'elle est, aujourd'hui même, là-haut parmi les esprits bienheureux et près, tout près de Jésus, est vraiment propre à mêler la plus profonde joie à la plus profonde tristesse. Un peu de temps ! Très-peu de temps et nous nous rencontrerons pour ne plus jamais nous séparer. Heureuse pensée ! Douce espérance ! Grande et divine consolation dans nos chagrins les plus cuisants, nos douleurs les plus vives, nos épreuves les plus amères, nos fardeaux les plus pesants et nos heures les plus sombres. Marie est avec Jésus — chez elle, auprès de Jésus, heureuse, ineffablement heureuse dans le sein de Jésus. »

Ah ! chers enfants, vivez de telle manière que, si vous êtes appelés à déloger, vos parents et vos amis puissent avoir de vous des souvenirs, tels que la mère de Marie en avait d'elle et de ses frère et sœur. « La mémoire du juste est bénie. »



« Je voyais qu'il sentait ce qu'il disait. »

C'était un dimanche après-midi, dans l'automne de l'année 1855, et dans la tranquille ville de E * *, sur les côtes méridionales de l'Angleterre. Le service de l'église était terminé; et les miliciens en quartier dans le voisinage, qui y avaient assisté, retournaient en rangs à leurs casernes; parmi quelques personnes qui avaient été attirées là, pour voir passer les soldats, on remarquait un jeune homme avec ses parents. Il revenait aussi avec eux de l'église, lorsqu'il arriva à un endroit où un monsieur. avait pris place pour prêcher l'évangile à ceux qui passaient par là.

Pensant que sa sœur, qui était à la maison, serait bien aise d'entendre le prédicateur, il courut l'infor-

mer de la chose ; et bientôt le frère et la sœur étaient du nombre des auditeurs de cette prédication en plein air.

L'orateur choisit pour texte de son discours Apoc. I, 5, 6 : « A lui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits rois et sacrificeurs à Dieu son Père, à lui soit la gloire et la force, aux siècles des siècles ! Amen ! »

Il parla avec sérieux et avec une profonde conviction sur ce beau sujet, l'amour du Sauveur mourant.

Il avait été aux Indes, et raconta comment les Indous étaient souvent attentifs et émerveillés en écoutant parler de l'amour ineffable de Dieu qui n'épargna pas son propre Fils.

Dès lors cette prédication est devenue un sujet fréquent de conversations entre la sœur (qui à cette époque fut rendue capable de dire du Sauveur qui avait été annoncé : « Il est à moi »), et son frère, qui fut aussi peu de temps après rendu capable, par la riche miséricorde de Dieu, de dire la même chose.

Dans une de ces occasions (environ trois ou quatre ans plus tard) où la sœur faisait de nouveau allusion à ces circonstances, elle en appela à son frère en lui disant : « N'en avez-vous pas bien joui, T. ? » A quoi il répondit : « Je pouvais voir que *lui* [le prédicateur] en jouissait. »

Or, chers enfants, quand peut-être vous avez fait quelque chose qui déplaisait beaucoup à votre papa, avant même qu'il vous eût exprimé son mécontentement, ne pouviez-vous pas le voir sur sa figure ? Ou, si quelque chose l'a rendu très-heureux, ne pouvez-vous pas voir qu'il est très-heureux ? Si vous entendez

un pauvre demandant l'aumône à un homme riche, et que l'homme riche dise au mendiant qu'il le plaint beaucoup, vous entendriez ce qu'il dit; mais si vous regardiez sa figure, qui exprime bien qu'il sent tout ce qu'il dit, et que vous le vissiez sortir sa bourse et la donner avec tout son contenu à ce pauvre homme, ne *verriez*-vous pas qu'en effet il avait pitié de lui?

C'est ainsi que Dieu nous présente l'Évangile. Nous sommes tous pécheurs, et si nos péchés ne sont pas pardonnés par Dieu, nous sommes perdus pour toujours. Dieu sachant cela « a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

Ne nous a-t-il pas aimés? Ne pouvons-nous pas *voir* (dans le don de son Fils) qu'il nous aimait? Et, depuis que Jésus mourut sur la croix pour ôter le péché par le sacrifice de lui-même, Dieu a toujours été disposé à faire grâce et à pardonner à tout pauvre pécheur qui croit en Jésus.

Ne nous aime-t-il pas? Ne pouvez-vous pas *voir* qu'il nous aime?

Oh! chers enfants, ne fermez pas plus longtemps les yeux à cet amour merveilleux de Dieu. C'est un affreux aveuglement de cœur qui empêche à notre âme de le voir. Mais souvenez-vous que dès le moment que vous croyez au Seigneur Jésus-Christ, l'aveuglement disparaît. Son amour étonnant deviendra tellement évident à votre cœur, que vous direz comme le jeune homme auquel Jésus ouvrit les yeux : « Maintenant je vois » (Jean IX, 25).

La montagne de Morijah.

Nous voudrions, chers enfants, avec le secours de Dieu, vous parler dans une série de courts articles, des diverses montagnes dont il est parlé dans la Bible, ou plutôt de celles d'entre elles, auxquelles se rattache quelque fait ou quelque histoire, propre à vous instruire et à vous édifier.

Il est probable que tous mes jeunes lecteurs ont vu des montagnes, ont admiré leurs masses énormes et leurs sommets aigus, parfois couverts de neiges permanentes : elles ont pu, elles peuvent vous donner une idée de la puissance de Dieu, dont la main créatrice les a formées. Leur vue nous rappelle fréquemment ces strophes d'un cantique, composé jadis par un poète chrétien, qui, lui aussi, a beaucoup aimé les enfants et a écrit pour eux des « Chants et des chansons pieuses » et un recueil intitulé : « Le véritable Ami des enfants, » qui ont, sans doute, été chantés ou lus avec un vif intérêt par plusieurs d'entre vous :

« Inaccessibles monts, qui portez dans les nues
 Vos fronts majestueux !

Gigantesques rochers, dont les flèches aiguës
 S'enfoncent dans les cieux !

Plus haut que vos sommets, et par-dessus vos cimes,
 Est l'amour du Seigneur,

Et ses saints jugements par-dessous vos abîmes
 Cachent leur profondeur.

.

» Cependant, oh ! combien, montagnes verdoyantes !
 Vous plaisez à mes yeux !
 Que j'aime à contempler de vos croupes riantes
 Les contours sinueux !
 Qu'ils sont beaux les tapis de ces frais pâturages
 Mêlés à vos forêts !
 Et des rauques torrents, qui forcent vos passages,
 Que la voix a d'attraits ! »

La terre de Canaan et les pays qui l'entouraient sont des contrées fort montagneuses*. Au nord est la chaîne du Liban, qui porte les sommets les plus élevés ; au sud, près de la mer Rouge, s'élève la chaîne du Soristan, dont fait partie le mont Sinaï ou Horeb : c'est dans ces limites que se trouvent les montagnes dont nous espérons vous entretenir. Commençons aujourd'hui par le mont de Morijah.

Il n'en est parlé que deux fois, ou du moins ce nom ne se rencontre que deux fois dans toute la Bible, savoir dans Genèse XXII, 2 et dans 2 Chron. III, 1. C'est donc sur ces deux passages, que nous baserons tout ce que nous voulons vous en dire.

Voici le premier : Lorsque Dieu voulut éprouver Abraham, il lui dit : « Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et t'en va au pays de Morijah, et l'offre là en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai. » On en a conclu, j'é pense avec raison, que le pays de Morijah était ainsi appelé à cause de la montagne de ce nom, et que c'est proba-

* C'est ainsi que Moïse disait aux Israélites, dans le désert : « Le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de campagnes ; il est arrosé d'eaux selon qu'il pleut des cieux » (Deut. XI, 11).

blement sur cette colline que le père des croyants leva le couteau sur son fils et donna ainsi un admirable témoignage de sa foi en Dieu qui ressuscite les morts. — Arrivés au pied du Morijah, Abraham prit le bois de l'holocauste, et le mit sur Isaac son fils . . . « et ils s'en allèrent tous deux ensemble. » — Quelle pénible ascension, surtout pour le cœur du père, car Isaac ne savait pas encore que le bois dont il était chargé devait servir à l'autel sur lequel il devait être égorgé. Eh bien ! dix-neuf siècles plus tard, le Saint et le Juste, après avoir été jugé et condamné par un tribunal de méchants, après avoir été injurié, frappé, battu de verges, montait aussi bien péniblement une colline voisine de Morijah, chargé du bois sur lequel il devait mourir. « Et Jésus, portant sa croix, vint au lieu appelé le Calvaire, et en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent » (Jean XIX, 17, 18). Il y a pourtant cette différence importante entre les deux cas, c'est que Jésus, qui portait nos péchés en son corps sur le bois, mourut réellement pour les expier ; tandis qu'Isaac, au dernier moment, fut épargné. En gravissant les pentes de la montagne, il avait adressé à son père cette question bien naturelle : « Mon père, voici le feu et le bois ; mais où est la bête pour l'holocauste ? » — A quoi le patriarche avait répondu : « Mon fils, Dieu se pourvoira lui-même de bête pour l'holocauste. » Cette parole, inspirée par l'Esprit de Dieu, s'accomplit littéralement. Abraham a levé le couteau pour égorger son fils : le sacrifice est consommé dans son cœur, l'obéissance a été parfaite — l'Éternel l'arrête. Isaac est épargné. « Et Abraham levant ses yeux regarda ; et voilà derrière lui un bélier qui était retenu à un buisson par ses cornes ; et Abraham alla

prendre le bélier, et l'offrit en holocauste *au lieu de son fils*. Et Abraham appela le nom de ce lieu-là : « l'Éternel y pourvoira. » — C'est de là que vient le nom de Morijah.

Après ces paroles du patriarche, l'écrivain sacré ajoute : « C'est pourquoi on dit aujourd'hui : En la montagne de l'Éternel il y sera pourvu. » Si Dieu nous accorde de pouvoir continuer ces études, nous verrons que diverses hauteurs sont appelées dans les Écritures : « montagnes de l'Éternel. » Ici, dans le sens le plus littéral, c'est à Morijah qu'il faut appliquer cette expression et le proverbe qui avait encore cours en Israël, alors que, quatre siècles après le sacrifice d'Abraham, Moïse écrivait le livre de la Genèse. Comment donc et à quoi a-t-il été pourvu en cette montagne de l'Éternel ? La réponse à cette question se trouve, je pense, dans le second passage où se rencontre le nom de Morijah.

Ce passage, le voici : « Et Salomon commença de bâtir la maison de l'Éternel à Jérusalem, sur la montagne de Morijah, qui avait été montrée à David, son père, dans le lieu que David, son père, avait préparé en l'aire d'Ornan, Jébusien. » Or, voici ce qu'était ce lieu choisi par David. Ce roi d'Israël, vainqueur de tous ses ennemis, ayant du repos tout à l'entour, jouissant d'un règne prospère, s'éleva, hélas ! par orgueil, et Satan en profita pour l'inciter à faire le dénombrement du peuple d'Israël (lisez-en les détails dans 2 Chr. XXI et dans 2 Sam. XXIV). Et cela déplut à l'Éternel ; c'est pourquoi il frappa Israël. Alors David dit à Dieu : « J'ai commis un très-grand péché d'avoir fait une telle chose ; je te prie, pardonne maintenant l'iniquité de

ton serviteur, car j'ai agi très-follement. » Dieu est toujours disposé à pardonner à son enfant qui confesse ses fautes; cependant il faut que le mal soit jugé et puni. Dieu fait donc proposer à David : ou la famine durant trois ans, — ou une guerre désastreuse pour lui durant trois mois, ou l'épée de l'Éternel, c'est-à-dire la mortalité sur le pays durant trois jours. David répond à Gad, le messenger du Seigneur : « Que je tombe, je te prie, entre les mains de l'Éternel, parce que ses compassions sont en grand nombre; mais que je ne tombe point entre les mains des hommes. » L'Éternel envoya donc la mortalité sur Israël; et il tomba 70,000 hommes d'Israël. — C'était un ange de l'Éternel qui exerçait ainsi le jugement, et Dieu l'envoya aussi à Jérusalem; et comme il faisait le dégât, l'Éternel regarda, et se repentit de cette plaie dont il frappait son peuple; et il dit à l'ange qui faisait le dégât : C'est assez; retire à présent ta main. Et l'ange de l'Éternel était auprès de l'aire d'Ornan, Jébusien, placée sur la montagne de Morijah. Or David, élevant ses yeux, vit l'ange de l'Éternel qui était entre la terre et le ciel, ayant dans sa main son épée nue, tournée contre Jérusalem. . . . « Et David dit à Dieu : N'est-ce pas moi qui ai commandé qu'on fit le dénombrement du peuple? C'est donc moi qui ai péché et qui ai très-mal agi; mais ces brebis, qu'ont-elles fait? Éternel, mon Dieu! je te prie, que ta main soit contre moi et contre la maison de mon père, mais qu'elle ne soit pas contre ton peuple, pour le détruire. »

Alors David reçoit de l'ange l'ordre de monter sur le mont Morijah, pour ériger un autel à l'Éternel dans l'aire d'Ornan, Jébusien. Ornan, appelé aussi Arauna,

occupé à fouler (nous dirions : battre) du blé, s'était caché avec ses quatre fils, parce qu'il avait vu l'ange. Le roi d'Israël lui acheta son aire, ses bœufs, etc.; puis il bâtit un autel à l'Éternel, et il offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérité, et il invoqua l'Éternel qui lui montra qu'il l'exauçait en envoyant des cieus le feu qui alluma le bois sur l'autel pour consumer l'holocauste. Alors, au commandement de l'Éternel, l'ange remit son épée dans son fourreau. La plaie fut arrêtée, et ainsi « la miséricorde se glorifia vis-à-vis du jugement » (Jacq. II, 13). « Et David dit : C'est ici la maison de l'Éternel Dieu; et c'est ici l'autel pour les holocaustes d'Israël, » et dès ce moment il fit préparer les matériaux pour la construction du temple, qu'il était réservé à Salomon, son fils, de bâtir. — Ce temple était réellement *la maison de Dieu*. Après avoir demeuré longtemps sous des pavillons, dans le tabernacle, qui n'était qu'une tente portative, dans laquelle Dieu voulait habiter au milieu des tentes des Israélites au désert; — maintenant que le peuple est bien établi dans les villes et les bourgades de Canaan, l'Éternel veut aussi avoir, au milieu d'eux, sa maison de pierre et de bois, où il veut fixer sa demeure, d'une manière spéciale et bénie, entre les chérubins qui étaient sur l'arche. Eh bien, c'est dans ce temple qu'il était pourvu, selon la loi, à tous les besoins spirituels et moraux des enfants d'Israël; c'est là et là seulement qu'ils pouvaient rendre leur culte à Jéhovah, par l'intermédiaire des sacrificateurs; c'est là que les sacrifices étaient offerts, que les fêtes solennelles se célébraient, que les fils d'Aaron, au nom du peuple, s'approchaient de l'Éternel.

Ainsi s'accomplit le proverbe que nous avons rappelé :
 « En la montagne de l'Éternel il y sera pourvu. »

Je n'ai plus qu'à ajouter que c'est, sur une colline voisine, le Calvaire, qu'il a été pourvu pleinement, parfaitement, par le seul sacrifice du Fils de Dieu, à tous les besoins de pardon, de paix, de bonheur et de vie, des pauvres pécheurs, qui, par la foi au Sauveur, sont mis en possession de tous ces privilèges, participent dès à présent à la grâce et auront bientôt part à la gloire de Dieu, avec Jésus !

Oh ! bienheureux celui qui, vivant par la foi,
 Te possède, Jésus ! te consacre sa vie,
 Marche sous ton regard, souffre et meurt avec Toi !
 Qu'un tel bonheur, enfants ! excite votre envie !



La puissance de la Bible.

Une petite fille fut un jour soudainement atteinte de douleurs dans la tête, telles qu'elle finit par en perdre la vue. Elle fut conduite chez un habile oculiste qui la déclara incurable. Comme elle désirait savoir ce que le docteur avait dit sur son état, sa mère le lui apprit. « Quoi ! maman, » s'écria l'enfant, je ne verrai plus le soleil, ni les belles prairies, ni toi, ma chère maman, ni papa ? Ah ! comment le supporterai-je ? » Elle se tordit les mains et pleura amèrement. Rien ne pouvait lui donner la moindre consolation ; jusqu'à ce que sa mère, prenant une petite Bible qui était sur la table, la glissa entre ses mains. — « Qu'est-ce, maman ? » demanda l'in-

consolable petite fille. — « C'est la Bible, mon enfant. » Aussitôt une série de passages consolants se présentèrent à son esprit ; tels que celui-ci : « Ma grâce te suffit, » et encore : « dépose ton fardeau sur l'Éternel. » Elle s'arrêta, et tournant ses pauvres prunelles atteintes de la nuit vers le plafond, une expression angélique illumina tout son être ; et alors, comme remplie du Saint-Esprit, elle soupira et murmura de manière à être entendue : « Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » et dès lors elle fut heureuse. Tant était grande l'œuvre merveilleuse de ce livre béni.

« Ma grâce te suffit, » dit Jésus au fidèle ;
 De ce mot, chers enfants, faites votre profit.
 Jouissez, en croyant, de la vie éternelle,
 Et dites au Seigneur : « Oui, ta grâce suffit. »



Avertissement.

Ne renvoie pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui. Si tu as une leçon à apprendre, — un message à faire, — un devoir à remplir, ne dis pas : « Je le ferai demain, » mais fais le tout de suite. Demain peut ne jamais venir ; ou s'il vient, tu renverras probablement ton devoir de nouveau et finiras par ne pas le remplir du tout. Aucune habitude ne tendra davantage à te rendre heureux et paisible que de faire aujourd'hui la tâche d'aujourd'hui.



La foi.

1. Qu'elle est simple, la foi, quand l'âme en est remplie ;
Pour l'homme naturel, elle n'est que folie.
Par elle, nous savons que le sang de l'Agneau
Nous délivre à jamais des terreurs du tombeau.
2. Par la foi, le chrétien, mis à part de ce monde,
Découvre de son cœur la misère profonde ;
Et cependant il peut s'approcher du saint lieu
Où Jésus est assis à la droite de Dieu.
3. Par la foi, nous savons que Dieu nous est propice,
Jésus s'étant offert pour nous en sacrifice.
Par elle, notre cœur se voit purifié,
Par elle, devant Dieu, l'homme est justifié.
4. La foi n'a pas pour but ce qu'on voit, ce qu'on touche,
Elle croit simplement ce qui sort de la bouche
De Jésus, qui pour nous sur la croix a souffert,
Afin que le chemin des cieux nous fût ouvert.
5. Quand il eut accompli sa terrestre carrière,
Jésus-Christ s'est assis sur le trône du Père ;
Et, pour nous maintenant grand sacrificeur,
Il est auprès de Dieu comme un intercesseur.
6. Sur Jésus seul, la foi fonde son espérance ;
C'est là qu'elle a trouvé le don par excellence.
Qu'il est heureux celui qui l'a pris pour soutien,
Puisqu'il sait qu'en sa chair, il n'habite aucun bien.
7. Par la foi, je suis mort à ce monde, à moi-même,
Mais je sais que bientôt, une gloire suprême
Deviendra mon partage auprès de mon Sauveur,
Dans la paix, la lumière et l'éternel bonheur.



Le petit Georges ; ou, « Dans le feu avec Jésus. »

Je suis sûr, chers enfants, que la plupart d'entre vous ont lu l'histoire des trois Juifs que Nébucadnézar jeta dans la fournaise ardente. Sinon, vous devriez la lire à présent même ; vous la trouverez dans le troisième chapitre de Daniel ; vous y apprendrez *pourquoi* ils furent traités si cruellement, et aussi que, quand le méchant roi regarda la fournaise, il vit un *quatrième* personnage marchant avec eux dans les flammes ; lequel, dit-il, était « semblable au Fils de Dieu ; » sans doute c'était lui, Jésus-Christ, qui était avec eux. Je lisais un jour cette belle histoire à quelques petits garçons, et quand j'en vins à cet endroit, le cher petit Georges s'écria les larmes aux yeux : « Oh ! que j'aurais

voulu être là ! je voudrais être dans le feu avec Jésus. » Cher enfant, il ne s'imaginait guère ce que l'on souffre en étant dans le feu ; mais son petit cœur était si plein d'amour pour Jésus qu'il croyait pouvoir tout supporter, pourvu que Jésus fût avec lui. Et n'avons-nous pas lu l'histoire de plusieurs fidèles martyrs qui pouvaient chanter des cantiques même au milieu des flammes ? D'où venait cela, si ce n'est de ce que Jésus était avec eux ? Ils le sentaient là quoiqu'ils ne *vissent* pas sa face.

Probablement, chers enfants, qu'aucun de vous n'aura littéralement à passer par le feu, mais si vous vivez longtemps, et que le Seigneur ne vienne pas, vous *pouvez* avoir à passer par de grandes épreuves, excessivement pénibles, soit pour le corps, soit pour l'esprit ; oui ! peut-être aurez-vous des épreuves aussi pénibles à endurer que de « passer par le feu. » Eh bien, je ne vous demande pas si vous aimeriez cela, comme disait le petit Georges, mais pourriez-vous compter que Jésus serait avec vous ? Votre réponse dépend de celle que vous pouvez faire à ces questions : *Êtes-vous avec lui maintenant ? lui appartenez-vous ?* S'il en est ainsi, il vous appartient. Si par la foi vous l'avez accepté pour votre unique Sauveur, il *est* à vous, et tout ce que sa puissance et son amour peuvent donner vous appartient. Alors, quelque épreuve qui vous soit réservée, grande ou petite, peu importe, *Jésus est toujours avec vous*. Il disait à ses disciples : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle » (Matt. XXVIII, 20). Et il dit à tout croyant : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point » (Héb. XIII, 5). Il y a aussi cette douce promesse, dont je désire que vous connaissiez

la vérité dans toutes vos épreuves : « Quaud tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera point, » (Esaïe XLIII, 2). Mais, chers enfants, il est un feu, dont je demande à Dieu que vous ne connaissiez jamais la terrible ardeur : car là, Jésus ne pourrait être avec vous, c'est « le feu qui ne s'éteint point » (Marc IX, 43), dans lequel « les *incrédules* auront leur part » (Apoc. XXI, 8). Jésus est venu pour vous délivrer de cette affreuse mort, la « seconde mort. » Si vous sentez donc que vous ne pourriez supporter *ce feu-là*, venez tout de suite à lui, et éprouvez la vérité de ce qu'il dit des agneaux aussi bien que des brebis de son tronpeau : « elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main » (Jean X, 28).



Je suis un méchant garçon.

Un jour, à New-York, un petit garçon entra dans une chambre, où devait avoir lieu une réunion de prières. Il se mit à regarder autour de lui. Personne ne se trouvait dans la chambre, que l'écrivain de ces lignes. Ce garçon paraissait être un peu dans l'angoisse et il me demanda : « Pourriez-vous peut-être me dire où est le prédicateur ? » — Quel prédicateur, lui répondis-je ? — Celui qui parle souvent ici, répliqua-t-il. — Que désires-tu donc lui dire ? — Je voulais lui de-

mander de prier aussi pour moi, dans la réunion; car je suis un méchant garçon. — Pourquoi crois-tu donc que tu es un méchant garçon? As-tu commis un crime, ou un vol, ou quelque autre chose? — Oh! non, dit-il, je n'ai rien fait de tout cela; je n'ai jamais volé; mais j'ai un si méchant cœur, que je désirerais bien en avoir un autre. En disant cela, les larmes lui coulaient en bas les joues. — Dis-moi donc, continuai-je, comment as-tu appris à connaître la méchanceté de ton cœur? — Oh! mon cher monsieur, je veux vous le dire. Mais ses larmes abondantes l'empêchèrent un moment d'en dire davantage. Enfin il ajouta: — J'ai lu l'histoire d'une personne qui est morte si heureuse parce qu'elle était convertie. — Où as-tu lu cette histoire? — Je l'ai d'abord lue dans un journal, et ensuite le maître d'école nous l'a répétée. — Il continua à pleurer pendant longtemps. Je lui promis que nous prierions pour lui et lui dis qu'il devait aussi tourner son cœur vers Jésus et l'accepter comme son Sauveur.

Ce soir-là, on pria pour lui dans la réunion. Deux jours plus tard, le maître de l'école, que fréquentait mon petit ami, vint à la réunion de prières, et dit: « Vous vous souvenez, sans doute, qu'avant-hier on pria pour un garçon de treize ans. Hier, je me rendis chez lui, et je voudrais que vous eussiez tous pu voir la paix et la joie qui rayonnaient sur son visage. « Oh! s'écriait-il, j'ai trouvé Jésus! Il est mon Seigneur et mon Sauveur! »

Je la connais cette joie excellente
 Que ton Esprit, Jésus! met dans un cœur;
 Je suis heureux, oui, mon âme est contente,
 Puisque je sais qu'en toi j'ai mon Sauveur.

La petite réunion dans la mine.

Dans la partie septentrionale de l'Angleterre demeurait, il y a quelques années, un jeune imprimeur pieux, qui dirigeait une école du Dimanche. Il réunissait, chaque Dimanche autour de lui, les enfants négligés, abandonnés, et leur parlait de Jésus, le bon Berger. Cette occupation était pour lui une grande joie. Il lui importait aussi beaucoup d'apprendre à bien connaître ses élèves. Souvent il s'entretenait avec chacun d'eux en particulier. Cependant il n'était pas encore satisfait, cela ne lui suffisait pas, il voulut aussi les visiter dans leurs maisons. Il désirait connaître leurs parents pour leur parler de l'amour de Dieu. Il s'informait de la demeure de chaque enfant et en prenait note dans son carnet. Il avait l'intention de les visiter tous l'un après l'autre. Mais un garçon, auquel il demandait où il demeurait, répondit :

« Ah ! cher Monsieur, impossible de me trouver ; je demeure profondément sous terre, dans une grande caverne toute noire que je ne quitte que le Dimanche. »

Eh bien, que pensez-vous, chers enfants, du séjour où ce pauvre garçon passait toute la semaine. Il demeurait dans une des nombreuses houillères qui se trouvent aux environs de cette ville dans laquelle le jeune homme réunissait chaque Dimanche les enfants. Il répondit au garçon :

« Quand même tu demeures dans le sein de la terre, cela ne fait rien, j'irai te faire visite à la première occasion. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Il retint dans sa mémoire

l'entrée de la mine que son écolier lui désigna. Peu de temps après, faisant une course, il dut attendre trois à quatre heures, l'arrivée de la diligence, dans le voisinage de la mine. Il résolut de profiter de ce temps pour visiter son élève. Il se rendit à l'entrée du souterrain et se fit descendre dans une corbeille. Arrivé au fond du trou, il trouva quelques hommes qui travaillaient à la lueur des torches. Il exprima le désir de visiter la mine. Un des ouvriers siffla et un instant après sortirent de diverses galeries et ouvertures de misérables enfants à demi-nus, noircis comme des nègres par la houille, tous disposés à conduire l'étranger. Mais soudain l'un d'eux poussa un cri de joie. C'était le petit élève de l'école du Dimanche. Il saisit son maître par la main en s'écriant :

« Oh ! Monsieur, vous êtes donc venu ! Que vous êtes bon ! Je vous conduirai. Je n'aurais jamais cru que vous vinssiez me trouver. »

Il prit une lampe, courut en avant de galerie en galerie, en criant toujours à son maître : « Venez ! venez par ici ! »

Mais, remarquant que ce dernier, n'étant pas habitué comme les ouvriers mineurs à ce monde souterrain, avait peine à le suivre, le garçon le guida avec les soins les plus attentifs, éclairant avec sa lampe chaque inégalité du sol, et ainsi il l'amena par des allées escarpées dans un endroit bien reculé de la mine. Etant parvenu à l'entrée d'une galerie, l'enfant dit : « Ici, monsieur, il faut sauter ! » et en même temps il se glissa avec sa lumière dans une sombre ouverture. Le maître le suivit et ils arrivèrent à une espèce de salle

carrée, dans laquelle plusieurs blocs de houille étaient rangés en ligne pour servir de sièges.

« C'est ici, dit le garçon, que je voulais vous conduire, monsieur ; car c'est notre dortoir. Ici personne pour nous troubler, ici je puis vous dire beaucoup de choses que je ne pourrais pas dire à l'école devant les autres enfants. Maintenant que vous êtes venu vers moi, je veux tout vous raconter. Vous nous disiez, il y a quelques mois, que nous devions faire du bien à ceux qui nous entourent et les entretenir du cher Sauveur. Je ne vous compris pas très-bien, et il n'y avait personne ici à qui je pusse demander des explications. Alors je pensai que si je commençais une fois à faire ce que vous disiez, je le comprendrais bientôt mieux. Là-dessus je déclarai aux autres enfants de la mine que je voulais leur parler du Sauveur, et leur répéter ce que j'avais appris à l'école du Dimanche. Ils agréèrent mon offre et vinrent vers moi. Nous choisîmes cet endroit pour notre lieu de réunion. Je leur lus dans mon Nouveau Testament, leur répétai l'explication que j'avais entendue à l'école du Dimanche et je terminai par une prière. Je dis aussi à mes camarades qu'ils devaient demander à Dieu de leur enseigner à prier. C'est ce que nous avons fait jusqu'à présent et cela va toujours mieux. »

Le petit, aimant à parler, raconta encore beaucoup d'autres choses, dont le jeune serviteur du Seigneur se réjouit beaucoup et pour lesquelles il remercia Dieu. Lorsqu'il voulut pour s'en aller passer par l'ouverture qui servait d'entrée à ce dortoir, le garçon le retint par le bras et lui dit :

« Voyez, monsieur, voici notre boîte des missions.

Quand nous avons prié, chaque enfant y dépose son sou. » Ce n'était qu'un simple trou que les enfants avaient creusé dans la paroi de charbon.

« Mais, dit le maître, comment pouvez-vous laisser de l'argent dans ce creux tout ouvert. On vous le prendra, mon ami. »

« Oh ! non, on ne le prendra pas, répondit l'enfant avec naïveté. — Cet argent appartient au Seigneur ; personne n'oserait y toucher. Quand le trou est plein, nous le vidons et emportons le contenu. Nous l'avons déjà vidé une fois ; il y avait 7 shillings » (9 francs).

Le jeune homme s'en retourna plein de reconnaissance envers le Seigneur. Il le bénit de ce qu'il avait fait pénétrer jusque dans les profondeurs de la terre les brillants rayons de sa grâce, la lumière, le salut et la vie.

Cette petite réunion vous plaît-elle, chers enfants ? N'est-ce pas, vous ne vous attendiez pas à ce qu'il en existât une dans les lieux profonds de la terre ? Ce petit mineur peut, par son amour pour son Sauveur, faire honte, sans doute, à plusieurs d'entre vous. En même temps nous voyons par là que notre fidèle Dieu et Sauveur a partout des adorateurs ; non pas seulement dans le ciel et sur la terre, mais aussi sous la terre. Il a fait pénétrer sa grâce et son amour dans cet affreux et sombre souterrain, et là il réjouit les cœurs par le moyen de son Evangile.

Quelle gloire pour nous, pauvres et misérables,
De connaître Jésus et ses soins charitables ;
Dans sa grâce il nous prit, nous les plus grands pécheurs,
Pour consacrer à Dieu de vrais adorateurs.



La montre.

Un jour, le maître d'une école du dimanche cherchait à faire comprendre à ses écoliers que l'âme continuait à vivre après la mort du corps. Ils l'écoutèrent attentivement; mais on remarquait bien qu'ils ne le comprenaient pas. Le régent sortit alors une montre de sa poche et demanda : — Jacob, qu'est-ce que je tiens dans ma main ? — Une montre, répondit-il. — Pouvez-vous tous la voir ? — Oui. — Pouvez-vous aussi l'entendre marcher ? Ecoutez bien. — Après un petit moment, ils disent : Oh ! oui, nous l'entendons. — Alors le maître sépara la boîte de la montre et mit chacune de ces parties dans une main : Maintenant, enfants, laquelle de ces deux parties est la montre ? Vous voyez que chacune d'elles ressemble à une montre. — La plus petite, dans votre main droite, répondirent quelques-uns. — Mais comment savez-vous que c'est là la montre ? — Nous l'entendons marcher. — Très-bien. Je veux maintenant mettre la boîte à part et la placer au fond de mon chapeau. A présent, écoutez si vous entendez encore la montre marcher. — Oh ! oui, nous l'entendons encore, dirent diverses voix. — Vous voyez donc que la montre peut continuer à marcher et à marquer le temps, quoique la boîte soit enlevée et se trouve dans mon chapeau. Il en est de même de vous, chers enfants; votre corps n'est pas autre chose que la boîte où demeure votre âme. La boîte, c'est-à-dire le corps, peut être enlevée, et placée dans la tombe, mais l'âme continue à vivre, ainsi que la montre continue à marcher, quoique la boîte soit mise de côté.

Ils comprirent cette explication et même le petit Jacob, en rentrant à la maison, dit, tout joyeux, à sa maman, que son âme continuerait à vivre après sa mort.



La foi d'un enfant.

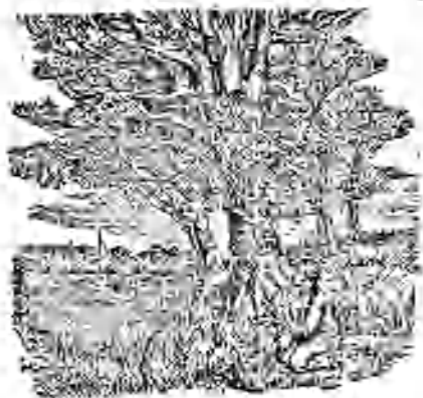
Un vaisseau, tout démâté et abîmé par une terrible tempête, entra un jour dans un port d'Allemagne. Parmi les passagers se trouvaient une mère avec deux enfants de sept et de quatre ans, misérablement vêtus, à moitié nus et paraissant n'avoir plus qu'un souffle de vie. Le capitaine de vaisseau, en abordant sur le rivage, dit à haute voix, à la foule qui l'entourait :

« Cet enfant-là est le sauveur de mon vaisseau. Lorsque le péril était arrivé au plus haut degré, je m'écriai, plein de terreur : « Notre Dieu est mort ! » Mais l'enfant m'interrompit en disant : « Non, il n'est pas mort, mais il dort seulement, et il se réveillera au temps convenable. » — Bientôt après la violence de la tempête fit balancer le navire de telle sorte qu'il était sous l'eau plutôt qu'au-dessus. Je criai à tous ceux qui étaient sur le pont : « Préparez-vous à mourir, car voici notre tombeau ! » Mais l'enfant m'interrompit de nouveau : — « Non, dit-il cela n'ira pas jusque-là ; le Seigneur Jésus est à bord avec nous. » — Au même moment, le vaisseau élevé par une vague, remonta à la surface et nous pûmes entrer heureusement dans l'Eider, puis dans le port. »



Courage chrétien.

A bord d'un vaisseau de guerre, il y avait un jeune marin qui, malgré les moqueries de ses camarades, avait l'habitude de s'agenouiller pour prier dans sa cabine. C'était une coutume si peu usitée que les autres employés résolurent d'y mettre fin : ils le guettèrent et au moment où il se mit à genoux, il reçut une grêle de chapeaux et de souliers. Cela se réitéra à plusieurs reprises, cependant le matelot persévérait dans ses dévotions. Enfin l'un des officiers informa le capitaine du vaisseau qui fit venir tous ses marins, et interpellant d'abord la victime, lui demanda d'exposer ses griefs. Le jeune garçon dit franchement qu'il n'avait aucune plainte à faire. Son commandant lui répondit qu'il avait de bonnes raisons de se plaindre et l'invita à le faire. Mais le pieux jeune homme persista à dire qu'il n'avait rien à avouer. Alors le capitaine les congédia en leur faisant savoir qu'il espérait qu'aucun sujet de plainte ne se renouvellerait. Ce soir-là le matelot s'agenouilla de nouveau pour prier, mais sans avoir le moindre ennui. Tandis qu'il était dans cette attitude, il entendit derrière lui de légers pas ; il s'attendait déjà à quelque interruption désagréable ; mais, ô surprise ! un de ses camarades — le plus jeune, — se mit à genoux à côté de lui. Peu après il en vint un autre, puis un autre jusqu'à quatorze qui, gagnés par l'influence de son noble exemple, venaient s'agenouiller derrière lui. On racontait ce fait dans une société, et un monsieur, qui s'y trouvait, vit que son voisin en était très-frappé. Cet étonnement fut expliqué, quand ce dernier eut dit tout bas : « Ce garçon-là est mon fils, et c'est la première fois que j'entends raconter ce fait. »



« Aller chez soi pour ne plus mourir. »

Je désire vous parler d'un cher petit garçon d'une ville d'Amérique, où il y avait, le samedi à quatre heures, une école dirigée par des chrétiens qui parlaient aux enfants de Jésus ; par ce moyen des centaines d'enfants furent amenés à la connaissance du Sauveur. Ainsi un cher petit garçon fut amené à Christ. Il avait pour père un ivrogne, pour lequel il priait souvent ; et un jour que, agenouillé, il répandait son cœur en prière devant Dieu, pour lui demander la conversion de ce malheureux père, celui-ci entra. Il prit l'enfant au collet, le releva violemment et lui dit : « Que je n'entende plus de telles prières, et que je ne te rattrape plus sur tes genoux, priant comme cela. »

Le garçon leva les yeux et dit : « Oh ! cher papa, je vous aime beaucoup, et j'aime aussi chère maman ; mais j'aime encore mieux le cher Sauveur qui mourut pour moi, et je ne puis m'empêcher de le prier ; mais je ne prierai plus dans la maison, puisque vous ne le voulez pas. » Et ainsi ce cher enfant allait au loin, sous les arbres du verger, s'entretenir avec son Père céleste, et priant avec ferveur pour la conversion de son père et de sa mère ; et souvent on ne lui donnait rien à manger parce qu'il aimait ce bon Sauveur qui était devenu si cher à son âme. Il finit par tomber malade ; et étant couché sur son lit de mort, il appela sa mère et lui dit : « Chère maman, je m'en vais quitter cette froide, froide chambre pour aller chez moi, où il n'y aura point de nuit, ni besoin de lampe. Je ne resterai plus longtemps ici-bas. Je m'en vais là où toutes mes larmes seront essuyées, et où je serai pour toujours avec le Seigneur ; mais avant de partir, j'aimerais à revoir encore une fois mon cher papa. » Elle envoya chercher son mari (il était dans un cabaret), et quand il entra il s'accouda sur la cheminée, et regarda vaguement son enfant mourant. « Venez près du lit, cher papa, » dit le petit garçon. Il s'approcha et baissant la tête, il dit : « Ainsi tu vas mourir, mon enfant ? » — « Oh ! non, papa, pas mourir : mais je vais à ma belle, belle demeure là-haut où la mort ne sera plus. » Voulez-vous m'aider à chanter ce beau cantique papa ?

« Chez-moi je vais où l'on ne mourra plus. »

— « Je ne puis pas, je ne le sais pas, » dit le père. — « Voulez-vous vous joindre au refrain ? » Il promit d'essayer ; là se tenaient le père et la mère, pleurant amèrement, et le cher enfant les consolant, en disant :

« Ne pleurez pas pour moi, je vais chez-moi, dans ce lieu béni, où «le Seigneur essuiera toutes larmes de nos yeux. » Puis élevant sa douce voix, il chanta :

« Nous suivons le chemin qui conduit près du Père,
Celui de tous les saints sur les pas de Jésus ;
Sans retour nous laissons ce séjour de misère
Pour l'éternel royaume où nous ne mourrons plus.

O Seigneur ! ton chemin est une heureuse voie
Et tous les sentiers sont bénis pour les élus ;
A nos gémissements va succéder la joie,
Car nous allons chez-nous où l'on ne pleure plus.

Viens donc , pauvre pécheur, viens avec assurance,
Au Seigneur plein d'amour, qui sauva les perdus ;
Quitte ce triste monde et sa vaine apparence :
Avec nous viens chez-nous où nous ne mourrons plus. »

Le père et la mère promirent de donner leurs cœurs au même Sauveur que leur enfant aimait, pour aller là où ils ne mourraient plus.

Chers petits enfants, puisse ce précieux Sauveur vous appartenir aussi ; de sorte que, lorsque viendra la mort, vous puissiez aller dans cette heureuse patrie où nous ne « mourrons plus. »



La résistance désespérée.

Avez-vous jamais vu un débat entre un petit garçon obstiné et méchant, résolu de suivre son propre chemin, et son père, homme fort et robuste, déterminé à sou-

mettre le garçon à sa volonté ? Quelle scène ! Combien sont vains et inutiles les efforts du petit rebelle. Qu'il résiste, recule, avance ou regimbe, la main de fer qui le tient tranquillement ne le lâchera pas qu'il ne soit fatigué de se débattre et disposé à se soumettre à cette force supérieure. Mais aucune résistance entre un enfant et un homme ne peut vous donner une juste idée de ce que c'est, pour l'homme le plus fort, de contester avec Dieu. « Que le pot plaide contre les autres pots de terre : » mais « malheur à celui qui plaide contre celui qui l'a formé » (Esaïe XLV, 9). C'est bien une résistance inutile ; cependant la Parole de Dieu nous en cite plusieurs exemples ; et en suivant le fil de l'histoire sacrée qui nous a amenés jusqu'ici, nous devons ce mois-ci en considérer un cas des plus remarquables : Comment commença cette lutte désespérée entre un homme et son Créateur ? Comment elle se poursuivit et comment elle se termina ?

1. Le malheureux homme qui était assez fou et assez méchant pour contester avec Dieu était Pharaon, roi d'Egypte. On vous a déjà raconté comment les enfants d'Israël furent opprimés par un précédent roi d'Egypte, qui avait ordonné de mettre à mort tous les enfants mâles. Moïse avait maintenant quatre-vingts ans, de sorte que le méchant roi qui régnait lors de sa naissance était mort depuis longtemps. Mais son successeur au trône était tout aussi méchant et cruel. Moïse, fut envoyé vers lui par l'Éternel qui lui était apparu dans le buisson ardent, pour porter ce message à Pharaon : « Ainsi a dit l'Éternel : Israël est mon fils, mon premier-né, et je t'ai dit : Laisse aller mon fils, afin qu'il me serve. Mais tu as refusé de le laisser aller :

voici, je m'en vais tuer ton fils, ton premier-né » (Ex. IV, 22, 23). Combien ce message était clair, direct et pressant ! Que ce commandement était juste, et cette menace solennelle ! Mais Pharaon y répondit par un défi hautain : « Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix, et que je laisse aller Israël ? Je ne connais point l'Éternel, et je ne laisserai point aller Israël » (Ex. V, 2). Tel fut le début de la contestation. Dieu réclame l'élargissement de son peuple d'Israël ; Pharaon l'insulte et le défie ; et au lieu de relâcher les Israélites, il augmente de beaucoup leurs charges.

Chers enfants, Dieu ne vous commande pas de laisser aller une nation d'esclaves que vous tenez injustement en servitude ; de sorte qu'en cela il ne peut y avoir résistance entre lui et vous. Mais n'y a-t-il pas quelque chose qu'il vous commande ? N'avez-vous jamais lu ce que dit Paul à Athènes : « Mais Dieu passant par-dessus ces temps de l'ignorance, *annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, QU'ILS SE REPEN-
TENT ?* » N'avez-vous jamais lu ce que dit l'apôtre Jean : « *Et c'est ici son commandement : Que nous CROYIONS au nom de son Fils Jésus-Christ et que nous nous aimions l'un l'autre ?* » Et si, quand Dieu vous engage à vous *repentir*, vous dites : Non, je veux continuer à vivre dans le péché ; si quand Dieu vous enjoint de *croire* en son Fils Jésus-Christ, vous retournez à vos plaisirs, à vos compagnons ou même à vos prétendues bonnes œuvres, et que vous les préféreriez à lui, ne résistez-vous pas à Dieu aussi réellement que le fit Pharaon dans sa lutte avec le Très-Haut ? Si vous ne prononcez pas des paroles de défi et d'insulte, si vous pensez que vous ne faites que renvoyer pour un temps

de vous repentir et de croire, ce n'en est pas moins, chers enfants, réellement résister à Dieu. Vous refusez d'obéir à son commandement qui est amour et grâce; et si la mort vous surprenait tels que vous êtes, vous trouveriez que « c'est une terrible chose que de tomber entre les mains du Dieu vivant. »

2. Voyons maintenant la suite et les progrès de cette lutte entre Pharaon et Jéhovah. Quand Pharaon eut augmenté les travaux du peuple, en exigeant qu'ils fissent des briques sans leur donner de paille, les commissaires se plaignirent à Pharaon qui les repoussa en leur disant : « Vous êtes de loisir, vous êtes de loisir; c'est pourquoi vous dites : Allons, sacrifions à l'Éternel. Maintenant donc, allez, travaillez; car on ne vous donnera point de paille, et vous livrerez la même quantité de briques. » Telle était la détresse des Israélites que quand Moïse voulut leur adresser des paroles consolantes au nom de l'Éternel, « ils n'écoutèrent point Moïse, à cause de l'angoisse de leur esprit, et à cause de leur dure servitude. »

Cependant que de choses furent opérées pour contraindre Pharaon à obéir ! L'Éternel lui montra d'abord ainsi qu'aux Egyptiens, ce qu'il était et la grandeur de sa puissance. A son commandement, Aaron frappa les eaux de sa verge, et les eaux du fleuve furent changées en sang. Quel événement ! « Le poisson qui était au fleuve mourut; et le fleuve en devint puant, tellement que les Egyptiens ne pouvaient point boire des eaux du fleuve : et il y eut du sang par tout le pays d'Égypte. » Mais Dieu ayant permis que les magiciens imitassent ce miracle, « le cœur de Pharaon s'endurcit tellement, qu'il ne les écouta point. Et Pharaon leur

ayant tourné le dos, vint en sa maison, et n'appliqua point encore son cœur aux choses qu'il avait vues. »

Après cela, l'Eternel renvoie Moïse à Pharaon, pour le menacer de calamités plus terribles encore, s'il persistait dans son refus de laisser aller Israël. Il refuse encore et le pays est couvert de grenouilles. Pensez ce que ce dut être ; ils en avaient dans leurs maisons et dans leurs chambres à coucher, et sur leurs lits, et dans leurs fours, et dans leurs huches. Cette plaie était si terrible que le roi sembla un moment vouloir céder. Il fit venir Moïse et Aaron et leur dit : « Fléchissez l'Eternel par vos prières, afin qu'il retire les grenouilles de dessus moi et de dessus mon peuple ; et je laisserai aller le peuple, afin qu'ils sacrifient à l'Eternel. » Moïse et Aaron prièrent et les grenouilles disparurent. « Mais Pharaon, voyant qu'il avait du relâche, endurcit son cœur, et ne les écouta point. » Comme tout ceci est solennel. Sous le poids des afflictions, implorer la délivrance et promettre d'obéir : et quand la délivrance est accordée, endurcir son cœur et refuser d'obéir ! — Est-il rien de plus terrible ? et cependant ne s'est-il jamais passé quelque chose d'analogue chez mes jeunes lecteurs ? Quand vous avez fait quelque chose de très-mauvais et que vous avez peur d'être découvert ; ou quand quelque grave affliction a fondu sur vous, quand votre père ou votre mère a été malade ou en danger de mort, — ne vous êtes-vous jamais agenouillés auprès de votre lit avec angoisse, pour prier en disant : Seigneur, si tu voulais seulement avoir pitié de moi cette fois, je me convertirais à toi et je deviendrais un chrétien ! Je veux me repentir et croire en Jésus. Quelque chose de semblable ne vous est-il jamais arrivé ? Et

avez-vous tenu votre promesse? Avez-vous accompli votre vœu? Ou plutôt, quand le danger fut passé, et que vous vîtes qu'il y avait du relâche, n'êtes-vous pas retournés à vos péchés et à vos plaisirs, et ainsi n'avez-vous pas lutté contre Dieu? Oh! que Dieu réveille votre conscience, afin que vous voyiez tout le mal d'une pareille conduite.

Le temps me manquerait pour vous parler de toutes les plaies qui suivirent, devenant de plus en plus graves, pendant que Pharaou résistait. Lisez-en le récit dans l'Exode, ch. VII-XII. Les poux; les insectes; la mortalité du bétail; les ulcères; les tonnerres, la grêle et le feu; les sauterelles; les ténèbres durant trois jours; et enfin, la dernière de toutes, la mort du premier-né dans chaque maison de l'Égypte — tels furent les jugements sur ce pays coupable, par lesquels l'Éternel répondit aux bravades hautaines de son roi: Qui est l'Éternel, pour que j'obéisse à sa voix? D'abord les magiciens imitèrent les miracles accomplis par Moïse et Aaron; et remarquez qu'en cela, ils ne faisaient qu'augmenter le mal au lieu de l'éloigner. Mais bientôt ils durent dire: « C'est ici le doigt de Dieu, » et cela, après avoir essayé en vain de faire des poux. Mais même cela ne parvint pas à amollir le cœur du roi. « Le cœur de Pharaon s'endurcit et il ne les écouta point. » Alors on put voir que Dieu faisait une différence entre les Égyptiens et les Israélites. Les plaies fondirent sur tout le reste du pays, mais la terre de Goscen, où se trouvaient les Israélites, fut épargnée. Mélange d'insectes dans toutes les autres parties de l'Égypte, mais point dans la contrée de Goscen. Mortalité du bétail par tout le pays, mais aucune bête ne

périt d'entre toutes celles qui appartenaien-
t aux enfants d'Israël. Quand il y eut de la grêle, et du feu
entremêlé avec la grêle, laquelle était si grosse, qu'il
n'y en avait point eu de semblable en toute la terre
d'Égypte, depuis qu'elle a été habitée; quand la grêle
frappa ainsi toutes les herbes, et brisa tous les arbres
des champs, « il n'y eut que la contrée de Goscen, dans
laquelle étaient les enfants d'Israël, où IL N'Y EUT POINT
DE GRÊLE. » Quand il y eut d'épaisses ténèbres — ténè-
bres qu'on pouvait toucher, dans tout le pays d'Égypte
durant trois jours, tellement qu'on ne se voyait pas l'un
l'autre, et que nul ne se leva du lieu où il était pen-
dant trois jours — les enfants d'Israël avaient de la lu-
mière dans leurs demeures. Ces choses n'auraient-elles
pas dû convaincre le roi, et le faire renoncer à la lutte?
Parfois il paraissait touché. Une fois ses serviteurs
plaidèrent avec lui et lui dirent : « Jusques à quand
celui-ci nous tiendra-t-il enlacés? Laisse aller ces gens
et qu'ils servent l'Éternel, leur Dieu. Attendras-tu de
savoir avant cela que l'Égypte est perdue? » Pharaon
même confessa qu'il avait mal agi. « J'ai péché cette
fois, dit-il, l'Éternel est juste; mais moi et mon peuple
sommes méchants. Fléchissez par prières, l'Éternel :
que ce soit assez, et que Dieu ne fasse plus tonner ni
grêler; car je vous laisserai aller, et on ne vous arrêtera
plus. » Qui n'aurait cru que c'était là le terme de la
lutte? Hélas! « Pharaon, voyant que la pluie, la grêle
et les tonnerres avaient cessé, continua encore à pé-
cher, et il endurcit son cœur, lui et ses serviteurs. »
Ce ne fut pas la dernière fois qu'il parut se rendre.
Quand les sauterelles couvrirent le pays, broutant tout
devant elles, « Pharaon fit appeler en toute diligence

Moïse et Aaron, et leur dit : J'ai péché contre l'Eternel, votre Dieu, et contre vous; mais maintenant, je te prie, pardonne-moi mon péché seulement pour cette fois, et fléchissez l'Eternel, votre Dieu, par prières, afin qu'il retire de moi cette mort-ci seulement. » Sa demande fut exaucée : les sauterelles périrent; mais son cœur fut endurci, et il ne laissa point aller les enfants d'Israël.

3. Comment la lutte se termina-t-elle ? Vous allez le voir. « Or l'Eternel avait dit à Moïse : Je ferai venir encore une plaie sur Pharaon et sur l'Egypte, et après cela il vous laissera aller d'ici; il vous laissera entièrement aller, et vous chassera tout à fait. » Et ainsi fut, car « il arriva qu'à minuit l'Eternel frappa tous les premiers-nés du pays d'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui devait être assis sur son trône, jusqu'aux premiers-nés des captifs qui étaient dans la prison, et tous les premiers-nés des bêtes. Et Pharaon se leva de nuit, lui et ses serviteurs, et tous les Egyptiens; et il y eut un grand cri en Egypte, parce qu'il n'y avait point de maison où il n'y eut un mort. Il appela donc Moïse et Aaron de nuit, et leur dit : Levez-vous, sortez du milieu de mon peuple, tant vous que les enfants d'Israël, et vous en allez; servez l'Eternel, comme vous en avez parlé. Prenez aussi votre menu et gros bétail, selon que vous en avez parlé, et vous en allez, et bénissez-moi. Et les Egyptiens forçaient le peuple, et se hâtaient de le faire sortir du pays; car ils disaient : Nous sommes tous morts. » « Ainsi les enfants d'Israël, étant partis de Rahmésès, vinrent à Succoth, environ six cent mille hommes de pied, sans les petits enfants. »

Ainsi se termina cette résistance inutile et désespé-

rée. Comment eût-il pu en être autrement ? Comment l'homme mortel contesterait-il avec Dieu ? Chers enfants, si vous êtes encore en lutte avec lui, laissez-vous instruire par le triste exemple de Pharaon et soumettez-vous à temps. Dans cette histoire ainsi que dans d'autres portions de l'Écriture, quelques passages nous apprennent que le Seigneur endurecit le cœur de Pharaon. C'est là une vérité sérieuse, que quelquefois, quand les hommes s'élèvent contre Dieu, Dieu les laisse suivre leur chemin et les abandonne à la dureté de leur cœur, qui vient de leur propre volonté. Quand un homme est résolu à lutter contre Dieu, et que Dieu le punit en l'abandonnant à lui-même, toutes les compassions de Dieu et tous les repentirs passagers de l'homme ne tendent qu'à endurecir de plus en plus son cœur. Ce fut de cette manière que l'Éternel endurecit le cœur de Pharaon. C'était l'effet naturel des grandes compassions et des faveurs de Dieu sur un cœur déjà méchant et rebelle. C'était sa propre faute, non celle de Dieu, si ces compassions et ces faveurs produisaient un pareil effet. Chers enfants, la résistance à Dieu endurecit le cœur. La cruauté envers nos semblables endurecit le cœur. La superstition endurecit le cœur. Une repentance passagère, sans réelle soumission à Dieu, endurecit le cœur. L'affliction qui n'est pas sanctifiée endurecit le cœur. L'abus de la patience et du long support de Dieu endurecit le cœur. Les promesses violées — les vœux inaccomplis — endurecissent le cœur. Ce fut ainsi que le cœur de Pharaon fut endureci — ainsi que la bonté même et la miséricorde de Dieu contribuèrent à produire ce terrible résultat. Si vous tremblez à la pensée d'un jugement comme celui qui arriva

à Pharaon, soumettez-vous tout de suite entièrement, absolument et pour toujours à Dieu. Il attend pour faire grâce. Il se plaît à la miséricorde. Ses bras sont ouverts pour vous recevoir. Il a envoyé Jésus pour mourir sur la croix, afin que des pécheurs comme vous fussent pardonnés, et maintenant Jésus est à la droite de Dieu. Fléchissez devant son sceptre de miséricorde. Cherchez un refuge auprès de l'Agneau de Dieu. Que Dieu vous en fasse la grâce avant que vous posiez ce livre que vous tenez. Demain, un autre jour, ce serait peut-être trop tard. « Aujourd'hui est le temps favorable; aujourd'hui est le jour du salut. »

Nous reviendrons sur ce sujet, si le Seigneur le permet. Pharaon fut obligé de laisser aller Israël, et nous avons dit qu'ainsi se termina sa résistance désespérée contre Jéhovah. Mais il se repentit, hélas ! d'avoir cédé à ses craintes et à la main de Dieu si lourdement apesantie sur lui, et en poursuivant les enfants d'Israël il courut à sa propre destruction. Mais cet événement, ainsi que la dernière nuit qu'Israël passa en Egypte sont réservés à notre prochaine étude.

QUESTIONS SUR « LA RÉSISTANCE DÉSESPÉRÉE. »

1. Quelle sorte de débat est d'abord mentionné dans ce que vous venez de lire ?
2. De quelle espèce de débat ne peut-il nous donner une juste idée ?
3. Quel était le sujet de la dispute entre Pharaon et l'Éternel ?
4. Quels sont maintenant les commandements de Dieu adressés à chacun ?
5. Par quelle nouvelle cruauté envers les Israélites, Pharaon montra-t-il son opposition à Dieu ?

6. Combien de plaies l'Éternel envoya-t-il sur l'Égypte et lesquelles?
7. Quels signes Pharaon donna-t-il parfois de vouloir céder à la volonté de Dieu?
8. Quel changement eut lieu dans les pensées et dans le pouvoir des magiciens, et à l'occasion de quelle plaie?
9. Quel était l'état des Israélites durant les plaies d'Égypte?
10. Jusqu'où Pharaon alla-t-il dans sa soumission apparente, avant le terme de la lutte?
11. Qu'est-ce qui força les Égyptiens à laisser aller Israël?
12. Comment les Égyptiens en agirent-ils avec les Israélites dans la dernière nuit de la délivrance de ceux-ci?
13. Comment le cœur peut-il être endurci?



La foi, l'espérance et l'amour.

Source de grâce intarissable,
 Jésus, fidèle et bon Berger,
 Ton amour est inépuisable,
 Pour nous, ton cœur ne peut changer.
 Et quand de l'épreuve les flammes
 Nous étreignent tout alentour,
 Tu fais revivre dans nos âmes
 La foi, l'espérance et l'amour.

La fin de toute chose est proche;
 L'amour seul ne finira pas :
 Dans l'éternité qui s'approche
 De nous, chaque jour, à grands pas,
 Nous célébrerons la clémence
 Qui fit mourir Jésus un jour ;
 Or alors la foi, l'espérance
 Prendront fin, mais non pas l'amour.





**Un jour à la fois,
OU L'ANNIVERSAIRE D'ANNA BLAKE.**

— Bonjour, grand-papa, dit Anna Blake, en entrant dans le salon à Rose Collage.

— Dieu t'accorde encore beaucoup d'heureux anniversaires, Anna, lui dit son grand-père.

— Maman vous envoie une tasse de ses poires cuites, grand-papa, dit Anna, et moi je vous apporte une paire de bas que j'ai tricotés moi-même. C'est la première paire que j'ai faite; je tricote des chaussons pour mon frère Edouard, mais les bas sont plus difficiles.

— Eh bien, ma chère, dit le grand-père Grey, en

prenant les bas d'une main, et en mettant doucement l'autre sur l'épaule d'Anna, j'apprécie beaucoup ta patience et ton attention; reçois mes meilleurs remerciements. C'est très-aimable de ta part de t'être souvenue de moi et d'avoir, par ton présent, contribué à me faire plaisir; maintenant ôte ton chapeau et reste un moment vers moi, à moins que tu ne penses que la maman a besoin de toi à la maison.

— Oh! non, grand-papa, elle ne m'attend pas avant dîner.

— Ah! vraiment, et que veux-tu faire ce matin, Anna?

— Je ne sais pas, grand-papa, dit Anna un peu tristement; je ne me sens pas disposée à faire ce que je faisais à mon dernier anniversaire.

— Qu'était-ce donc, ma chère?

— Oh! je fus occupée une grande partie de la matinée à faire des projets pour l'année suivante; je résolus d'apprendre beaucoup de choses et de faire des progrès à tous égards, et une année entière me semblait si longue que je pensais qu'il me serait facile de faire même davantage que je ne me proposais; mais hier soir, ajouta Anna, en détournant la tête pour cacher ses larmes, je sentis que je ne devais jamais faire des plans; car l'année est passée et je n'ai presque rien fait.

— Ne pleure pas, ma chère, répondit le grand-papa; peut-être que je puis t'aider, je crois découvrir quelle était ton erreur. Il est vrai, comme tu dis, qu'une année est une longue période de temps; mais il est aussi vrai qu'elle est composée de petites portions, qui s'enfuient constamment et rapidement. Eh bien, ma chère, tu faisais des projets pour l'année, et tandis que tu pensais au long espace qui était devant toi, tu

laisçais glisser et se perdre un petit jour, sans que tu t'en aperçusses ; l'un succède à l'autre si rapidement, qu'à moins que nous n'employions chacun convenablement, nous devons nécessairement perdre tout ou une grande partie de notre année. Mais viens, ajouta-t-il, tu ne dois pas te décourager, parce que tu as manqué jusqu'ici ; beaucoup d'autres gens plus âgés que toi se sont proposé de faire beaucoup de choses pour l'année suivante, mais ils ont oublié qu'il ne peut leur arriver qu'un jour à la fois, précisément comme le précédent. Nous devons vivre un jour à la fois, ma chère, et seulement un jour. C'est en amassant ces moindres portions de temps que nous recueillerons quelque profit dans l'année. Mais il y a une chose qu'Anna a faite, dit-il en déployant et en examinant l'un des bas ; elle a imaginé d'apporter à grand-papa un beau présent de son propre ouvrage. T'a-t-il fallu un jour entier pour le faire ma chérie ?

— Oh ! grand-papa, dit Anna, on ne peut pas les faire en moins de quinze jours et en travaillant beaucoup ; et j'ai mis un mois pour achever cette paire.

— Et où l'as-tu commencée, ma chère ? je ne m'entends guère à ces choses, tu sais.

— Ici, grand-papa, à cette ouverture.

— Quoi ! et tu as continué jusqu'à ce que tu sois arrivée au bout ?

— Oui, grand-papa, je me suis donné la tâche de faire cinquante tours par jour.

— Qu'est-ce que c'est qu'un tour, ma chère ?

— Oh ! un tour c'est un rang ; on le tricote sur trois aiguilles, et chaque fois que j'arrivais au bout de la troisième, le tour était fait.

— Oui, ma chère ; et comment arrivais-tu au bout de chaque aiguille ?

— Oh ! en faisant une maille à la fois, et il me fallait faire bien attention, car si une maille vient à s'écouler, cela produit comme un trou, jusqu'à ce qu'elle soit relevée, ce qui est très-difficile. Il y avait quarante mailles à chaque aiguille ; de sorte qu'en faisant les trois, je tricotais cent et vingt mailles.

— Bien, c'est un beau bas, dit le grand-papa, en le levant devant lui, et tu dis qu'il est tout fait de mailles, et qu'en tricotant soigneusement une seule petite maille à la fois, on parvient à finir le bas. Eh bien ! ajouta-t-il en souriant, puisque ma petite fille peut patiemment prendre maille après maille, et faire un bas d'un bout à l'autre, je n'aurai pas de peine à croire qu'elle essayera de nouveau de rendre son année heureuse en travaillant diligemment chaque jour à mesure qu'il arrive à son tour.

— Je désire pouvoir le faire, grand-papa, car j'ai besoin d'être bonne et utile. Je n'avais jamais pensé auparavant combien il serait plus facile d'essayer un jour à la fois.

— Ma chère Anna, dit le grand-papa, je puis t'assurer, d'après ma propre expérience, que le seul moyen de faire des progrès dans l'année, c'est d'en faire chaque jour. Et souviens-toi, ma chère, ajouta-t-il, que si tu peux relever une maille tombée, il ne t'est pas possible de regagner un jour perdu. Mais, Anna, tu ne peux pas, même un seul jour, vivre comme il le faut, sans le secours de Dieu.

— Je le sais, grand-papa ; mais j'ai fait tant de cho-

ses mauvaises et si peu de bonnes, qu'il me semblait ce matin qu'il était inutile d'essayer de nouveau.

— Ce ne sera jamais inutile, ma chère, tant que cette parole demeure dans la Bible : « Ma grâce te suffit. » Mais tu ne dois pas oublier que, comme nos corps demandent chaque jour une nourriture suffisante, nos âmes ont besoin chaque jour d'être pourvues de cette grâce. Approche-toi de Dieu chaque matin, et demande-lui sa grâce pour t'aider. Vas à lui chaque soir lui confesser tes fautes de la journée, et en comptant sur son pardon en Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ ; Dieu a promis de t'aider, ma chère ; et s'il nous conserve l'un et l'autre jusqu'à ton prochain anniversaire, tu feras à ton grand-papa un présent qui sera aussi bien-venu que ces bas chauds, je veux dire un réjouissant récit d'une année bien employée.

La figure d'Anna s'illumina ; elle embrassa son grand-père en disant : Oui, grand-papa, j'essayerai de nouveau, je le veux.

— Dieu te bénisse, ma chérie ; mais rappelle-toi — un jour à la fois.



L'enfant obéissant.

Midi ! Quelle heure agréable pour les enfants ! Quel bruit dans la salle d'école, quel babil, quelle gaieté ! Quelques garçons se dépêchent de rassembler leurs livres ; d'autres se sauvent avec leurs cerceaux ; et tous

semblent avoir laissé leurs devoirs et leurs soucis loin derrière eux sur les bancs durs de la classe. Voyez cette troupe joyeuse qui sort, partagée en petits groupes de trois ou quatre : quelques-uns roulant leurs cerceaux ; d'autres fouettant leurs toupies, d'autres courant et jouant, et un petit nombre plus sages reprenant immédiatement le chemin de la maison en repassant ce qu'ils ont appris à l'école.

Il y a quelques jours, en revenant chez moi, je passais au milieu de jeunes écoliers qui sortaient de l'école de S., lorsque je vis deux garçons qui maltraitaient un de leurs camarades, le poussaient et tâchaient de le faire tomber. Le pauvre petit garçon tout effrayé pleurait et faisait tous ses efforts pour s'échapper de leurs mains. Dès que les deux garçons me virent venir, craignant que je ne le disse à leurs parents (car ils savaient que je connaissais bien leur papa), ils lâchèrent le pauvre garçon et se sauvèrent à toutes jambes. L'enfant, heureux de mon arrivée, juste au moment du besoin, sécha ses larmes, et ayant jeté un coup d'œil triste et timide à ses condisciples, il me regarda avec un sourire aimable et reconnaissant pour me remercier de l'avoir délivré de ses méchants compagnons. « Ces garçons te chicanaient ? » lui dis-je. Le visage de l'enfant se colora comme l'horizon au coucher du soleil ; il me répondit alors d'une manière qui prouvait que si Satan a des messagers du mal même parmi les enfants, Dieu peut rendre les enfants capables de confesser Jésus, de combattre le combat de la foi, et d'être plus que vainqueurs sur les méchants.

— Mes parents, répondit le garçon, m'ont recommandé d'aller à la maison dès que l'école est terminée ;

mais les garçons me chicanent toujours et se moquent de moi parce que je ne veux pas jouer avec eux dans les rues; et ils me rient au nez quand je leur dis que nous devons *obéir à nos parents selon le Seigneur*, comme Dieu le dit dans la Bible.

— Mais n'aimes-tu pas à jouer comme les autres enfants? il n'y a point de mal à cela.

— Oui, monsieur, je l'aime beaucoup, mais je n'aime pas désobéir au Seigneur. Jésus, le Fils de Dieu, n'obéissait-il pas à Marie et à Joseph?

— Où est écrit ce que tu avances?

— Je ne me rappelle pas le chapitre, monsieur, mais je me rappelle qu'il est dit, dans l'évangile de Luc, que Jésus *leur était soumis*. Je l'appris il y a deux mois à l'école du dimanche; et depuis lors je demande chaque jour à Dieu de me rendre doux et soumis avec papa et maman, comme le Seigneur Jésus l'était avec Marie et Joseph.

— Le Seigneur Jésus était-il doux et soumis seulement avec Marie et Joseph?

— Oh! non, répondit le garçon avec expression, il a été bon pour tout le monde; il a donné sa vie pour les pécheurs.

— Mais, lui dis-je, tu es si jeune, as-tu péché?

— Oui, monsieur, j'ai souvent été très-désobéissant; mais le Seigneur dit: *Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères dans le Seigneur; car cela est juste*; et je veux obéir à Jésus notre Seigneur.

— Bien, mon cher petit garçon, lui dis-je, j'espère que la grâce de Dieu t'aidera à obéir à tes parents et à les aimer; et quand Satan cherchera à troubler ta paix par les mauvaises paroles de tes camarades incré-

dules, confie-toi toujours en Jésus, car notre foi en lui est la victoire qui surmonte le monde.

J'avais dans mon sac plusieurs bons traités et quelques numéros de « *la Bonne Nouvelle annoncée aux enfants*, » que je lui donnai ; il les accepta avec un doux sourire de reconnaissance, et quand nous arrivâmes à la porte de sa maison, il m'accabla de remerciements. Sain et sauf, il entra chez lui, pour jouir de l'amour de ses bons parents et leur raconter ce qui lui était arrivé.

Maintenant, mes chers jeunes lecteurs, c'est à vous que je désire dédier cet exemple béni de la grâce de Dieu dans l'âme de ce petit garçon qui n'avait pas encore dix ans. Comprenez-vous, mes bien-aimés enfants, ce que signifie : « Obéissez à vos pères et à vos mères dans ce qui est selon le Seigneur ? » Si vous aimez Jésus-Christ, si vous croyez qu'il mourut afin que vous viviez, si vous croyez que son sang précieux a effacé tous vos péchés, alors, chers enfants, vous n'aurez pas de peine à comprendre ce que c'est que d'obéir à ses parents dans ce qui est selon le Seigneur. Mais si vous ne croyez pas au Seigneur Jésus-Christ, il vous est tout à fait impossible d'obéir à vos parents *dans ce qui est selon le Seigneur* ; ne le connaissant pas, ce ne peut être « *selon lui* » que vous fassiez quoi que ce soit. Un enfant incrédule peut être très-obéissant, très-affectueux et très-tendre envers ceux qui ont pris soin de lui et qui ne désirent que son bonheur. Mais quoique ces sentiments naturels de respect et de tendresse envers les parents puissent et doivent être appréciés, cependant si les enfants ne sont pas régénérés et renouvelés par le Saint-Esprit, par la foi en Jésus-Christ, notre Sauveur, ils seront rejetés de Dieu, parce que

« toute notre justice est comme un linge souillé, » et « nous ne sommes pas sauvés par des œuvres de justice ; » mais à cause de sa miséricorde, et seulement par la foi en Jésus qui vous sera imputée à justice. Et quand la grâce demeurera dans vos âmes régénérées, alors l'amour de Dieu, étant le motif et la source de vos affections, ceux qui sont déjà les objets chéris de vos affections naturelles vous seront beaucoup plus chers dans les saints liens de cet amour, qui est pur et sans tache, parce qu'il est divin.

Ecoute avec respect les conseils de ton père ;
Pense qu'ils sont dictés par le plus tendre amour ;
Et ne méprise point les leçons de ta mère :
C'est elle, mon enfant, qui t'a donné le jour.

Ce qu'ils ont commandé, soyez prompts à le faire ;
Ne vous contentez pas d'obéir sous leurs yeux ;
Mais que vous soyez près, que vous soyez loin d'eux,
Evitez avec soin ce qui peut leur déplaire.

Par votre obéissance et par votre sagesse,
Vous les réjouirez, vous les rendrez heureux ;
Mais si vous cheminez avec les vicieux,
Pour eux vous ne seriez qu'un sujet de tristesse.



Un petit enfant les conduira.

La petite Anna habite une jolie ville d'Amérique. Il n'y a pas longtemps, elle eut le grand bonheur d'apprendre à connaître le Seigneur Jésus comme son Sau-

veur. La nouvelle de sa conversion se répandit aussitôt dans toute la contrée. Un jour, un ami disait à son père : « C'est absurde de penser que votre Anna ait dû être convertie ; elle est et a toujours été comme un ange ; je ne crois pas que la religion ait pu la rendre meilleure ; elle était bien assez bonne auparavant. Si un Daniel Hunter était changé et devenait chrétien, alors je le croirais ! » — Anna, qui avait ouï cette conversation, se sentit une grande compassion pour le pauvre Daniel. Elle savait qu'il était un des hommes les plus dépravés et les plus grossiers de la ville. Remplie d'amour pour sa pauvre âme, elle se rendit dans sa misérable demeure, et de la manière la plus affectueuse, elle se mit à lui parler du Seigneur Jésus et de l'amour de Dieu pour les plus grands pécheurs. Après lui avoir raconté sa propre conversion, elle lui demanda s'il n'était pas un pécheur et s'il n'avait pas besoin du même Sauveur qu'elle. Le cœur du pauvre Daniel fut touché. Il pleura et tomba à genoux en s'écriant : « O Seigneur ! aie pitié du plus grand des pécheurs ! » Dieu entendit ce cri d'angoisse et de repentance, et Anna quitta le vieillard en bénissant la grâce qui avait sauvé un pareil impie. Et maintenant Daniel va partout raconter l'amour de Dieu dont il a été l'objet. Il disait : « C'est le même évangile, oui, le même évangile que celui de la chère petite Anna. Vous ne le croiriez probablement pas ; mais le même Seigneur qui bénit les petits enfants, sauve le premier des pécheurs ; Jésus ne repousse personne. »

Cantique d'actions de grâce d'un enfant pieux.

(Psaume CXVI, 12.)

1. O mon Dieu ! que puis-je te rendre,
Car tous tes bienfaits sont sur moi ?
Tu me conduis d'une main tendre
Et tu m'as fait don de la foi.
2. Ton bras puissant, dès mon enfance,
M'a gardé jusques à présent ;
Et tous les jours ta bienveillance
Protège et bénit ton enfant.
3. Tu m'as révélé, dans ta grâce,
La valeur du sang de Jésus,
Qui seul, devant tes yeux, efface
Les péchés de tous les élus.
4. A chaque jour de mon voyage
Je suis l'objet de ton amour ;
Jésus, de sa voix, m'encourage,
M'annonçant son prochain retour.
5. Béni, sois-tu, mon Dieu, mon Père !
Bientôt je serai près de toi,
Dans la sainte et pure lumière,
Remportant le prix de ma foi.
6. Alors cessera ma souffrance ;
Une immense félicité
Remplacera mon espérance,
Durant toute l'éternité.





La dernière nuit d'Israël en Egypte.

Quelle nuit que celle-là ! une nuit qui ne devait jamais être oubliée par ceux qui en furent témoins. Imaginez-vous plus de deux millions de gens, prenant leur repas debout, les reins ceints et le bâton à la main, attendant le signal de se mettre en marche. Vous pouvez être sûrs que le sommeil n'approcha pas leurs paupières. Ils allaient quitter le pays natal, où ils avaient passé leur vie et partir pour un voyage, à travers des régions inconnues, pour arriver dans une contrée qu'ils n'avaient jamais vue. N'en était-ce pas assez, chers enfants, pour les tenir éveillés ? Il est vrai qu'ils étaient esclaves et qu'ils avaient été cruellement traités par leurs exacteurs égyptiens ; néanmoins ils

n'avaient pas connu d'autre genre de vie, et quoique chargés de pesants fardeaux et de travaux accablants, ils avaient reçu chaque jour une nourriture suffisante; et maintenant ils allaient entreprendre un voyage pour lequel on n'avait préparé qu'une bien maigre provision. Ils avaient un peu de pâte qu'ils se préparaient à cuire; mais les pains qui en proviendraient ne dureraient que quelques jours, et ils ne savaient pas de quelle longueur serait leur voyage. N'était-ce pas là une sérieuse entreprise? Quelques-uns d'entre vous se souviennent peut-être du temps où ils quittaient la maison pour aller en pension, dans une maison où ils devaient être nourris. Néanmoins, que de préparatifs faisaient le père et la mère — peut-être les frères et les sœurs aussi — et même les domestiques qui sentaient que quelque chose d'important allait avoir lieu dans la famille. Ah! vous vous rappelez votre dernière nuit à la maison, alors que vous ne pouviez guère dormir, à cause de la pensée que vous deviez partir de grand matin par la diligence ou par le train. Et tout cela peut-être pour un petit garçon ou une petite fille quittant la maison pour quelques mois. Pensez donc ce que ce dut être pour ces dizaines et centaines de milliers de personnes debout, prêtes à partir au premier signal.

Mais qu'en fut-il des Egyptiens pendant cette nuit mémorable? Ah! nous pouvons bien le demander. Ils s'étaient peut-être retirés pour reposer comme de coutume. Mais quoique quelques-uns d'entre eux, complètement endurcis dans le péché, pussent dormir comme si de rien n'était, un grand nombre, soyez-en certains, ne purent fermer les yeux. Plusieurs, sans doute, savaient ce que Moïse avait dit au roi. Le roi le

savait, ainsi que sa famille et ses officiers. La rumeur s'en était sûrement répandue au loin, car tout ce que Moïse avait jusqu'alors annoncé à Pharaon était arrivé. Il avait dit que les eaux de l'Égypte seraient changées en sang et cela avait eu lieu comme il l'avait dit. Les Égyptiens savaient trop bien qu'ils avaient eu du sang au lieu d'eau, au point d'en être dégoûtés et de ne pouvoir en boire. Moïse avait appelé les grenouilles, et les grenouilles étaient arrivées et avaient couvert le pays. Ainsi de toutes les autres terribles plaies, les poux, — les insectes — les sauterelles — les ténèbres — le tonnerre et la grêle — pas une parole de Moïse au nom de l'Éternel n'était tombée à terre. Et maintenant ce Moïse avait déclaré ceci à Pharaon : « Ainsi a dit l'Éternel : Environ sur le minuit, je passerai au travers de l'Égypte ; et tout premier-né mourra au pays d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui devait être assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la servante qui est employée à moudre, même tout premier-né des bêtes. » Pensez donc à l'angoisse de plus d'une mère égyptienne, dans cette nuit-là, pour son premier-né. Bien des pères partagèrent les craintes de la mère. Serait-ce trop de supposer que les garçons et les filles eux-mêmes, quelques-uns d'entre eux du moins, allèrent se coucher en se demandant s'ils se relèveraient le lendemain ? Pensez aussi au moment que Moïse avait fixé pour cette terrible visitation. « Environ sur le minuit ! » Il ne dit pas à minuit, comme si après cette heure exacte passée ils pussent bannir toute crainte. Non, « environ sur le minuit, » telles furent ses paroles. Ce pouvait être un peu avant ou un peu après. Dans quel état devaient être ceux qui ajoutaient

quelque soit aux avertissements du prophète hébreu, en attendant le temps désigné, « environ sur le minuit, » où il y aurait quelqu'un frappé de mort dans chaque maison !

Mais comment les Israélites pouvaient-ils être en sûreté ? Ils avaient, il est vrai, échappé au plus grand nombre des plaies qui étaient tombées sur la coupable race des Egyptiens. Mais les Israélites eux-mêmes n'étaient pas exempts de fautes et de péchés ; et maintenant que l'Éternel lui-même allait passer à travers tout le pays, en exécutant le jugement, comment les enfants d'Israël échapperaient-ils ? Vous trouvez la réponse dans le douzième chapitre de l'Exode. « Le dixième jour du mois, le chef de chaque famille devait prendre un agneau ou un chevreau, » si la famille était trop petite, deux familles se réuniraient pour prendre un agneau qui serait gardé jusqu'au quatorzième jour. Ce devait être un mâle de la première année, sans tache, et au soir du quatorzième jour on devait l'égorger. « Toute la congrégation de l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux vêpres. » « Environ sur le minuit, » il y aurait une mort — la mort du premier-né — dans chaque maison des Egyptiens : il y aurait une mort aussi dans chaque maison des Israélites longtemps avant minuit : non pas la mort du coupable premier-né, mais celle d'un innocent substitut, d'une victime sans tache, que Dieu avait ordonné d'immoler à la place du coupable. Comprenez-vous la signification de cela, chers enfants ? Un jugement pire que celui qui tomba sur l'Égypte est maintenant suspendu sur ce monde coupable. *Celui-là* était la mort naturelle d'un membre de chaque famille : *celui-ci* est la mort éternelle de

tous ceux, vieux ou jeunes, premiers-nés ou non, qui ne sont pas en Christ. « La colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété, et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité » (Rom. I, 18). La colère qui déjà est ainsi *révélée* du ciel, en sortira pour se répandre sur le monde avant qu'il soit longtemps. Jean-Baptiste et l'apôtre Paul parlent de « la colère à venir ; » et dans 2 Thess. I, 7-9, nous lisons : « Le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance ; avec des flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et contre ceux qui n'obéissent point à l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ ; lesquels seront punis d'une perdition éternelle, loin de la présence du Seigneur, et de la gloire de sa force. » Est-ce une « Bonne Nouvelle » de vous parler de cette prochaine manifestation de la colère divine ? Non, chers enfants, mais c'est en effet une **BONNE NOUVELLE** d'apprendre, qu'avant que ce jour arrivât, longtemps avant que nous fussions nés, « Christ, notre Pâque, a été sacrifié pour nous. » Il est le vrai Agneau pascal, — le substitut des coupables — Celui qui « souffrit une fois pour les péchés, lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. »

Mais ce n'était pas assez que l'agneau pascal fut égorgé. Le sang répandu devait être employé. Le sang sur le sol, ou le sang dans le bassin n'eût été d'aucune sécurité pour les Israélites. « Et ils prendront de son sang, et le mettront sur les deux poteaux et sur le linteau de la porte des maisons où ils le mangeront. » L'épée du destructeur devait passer au dehors ; et c'était en dehors que le sang devait être placé. « Car je

passerai cette nuit-là par le pays d'Égypte, et je frapperai tout premier-né au pays d'Égypte, depuis les hommes jusqu'aux bêtes; et j'exercerai des jugements sur tous les dieux de l'Égypte. Je suis l'Éternel. *Et le sang vous sera pour signe sur les maisons dans lesquelles vous serez : car je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous* et il n'y aura point de plaie à destruction parmi vous, quand je frapperai le pays d'Égypte. » Moïse a bien soin de répéter ces paroles au peuple; « alors le peuple s'inclina et se prosterna. Ainsi les enfants d'Israël s'en allèrent, et firent comme l'Éternel l'avait commandé à Moïse et à Aaron; ils le firent ainsi. »

Pouvez-vous vous représenter les sentiments des Israélites, chaque famille réunie à l'abri du sang aspergé, tous debout, les reins ceints et le bâton à la main, mangeant à la hâte l'agneau dont le sang les garantissait des coups du destructeur? Quel profond silence! Quelle sérieuse attente! Minuit approche. Ils savent que c'est la dernière nuit qu'ils passent en Égypte: ils y ont mangé ou y mangent leur dernier souper. Où seront-ils la nuit suivante? Écoutez! Que signifie ce cri d'agonie partant des demeures voisines des Égyptiens? Un autre! et un autre! et un autre! tous se confondant enfin en une profonde et déchirante lamentation d'un bout de l'Égypte à l'autre! « Et il arriva qu'à minuit l'Éternel frappa tous les premiers-nés du pays d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui devait être assis sur son trône, jusqu'aux premiers-nés des captifs qui étaient dans la prison, et tous les premiers-nés des bêtes. Et Pharaon se leva de nuit, lui et ses serviteurs, et tous les Égyptiens; *et il y eut*

un grand cri en Egypte, parce qu'il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort. »

Eh bien ! je me souviens d'une nuit, il y a près de trente ans, quand le choléra sévissait depuis quelque temps dans la ville où je demeurais, mais n'avait pas encore paru dans une ville voisine qu'une rivière séparait de nous. C'était la veille de Noël. A sept heures ce soir-là, aucun cas de choléra n'avait encore été signalé dans cette ville si rapprochée. Le lendemain à 7 heures du matin, il y avait là plus de 70 personnes mortes ! Jamais je n'oublierai l'air consterné de toutes ces figures pendant toute cette journée de Noël. Mais qu'était cette visitation, en comparaison de celle qui arriva en Egypte, il y a trois mille ans ? Et, chers enfants, qu'est-ce même que celle-ci, auprès de celle qui attend ce monde coupable et endormi de maintenant ? Ah ! il y a un minuit qui s'approche infiniment plus sombre, plus terrible et plus général, que celui qui fut témoin de la mort des premiers-nés de l'Egypte et de la délivrance d'Israël. « Voici, il vient sur les nuées : et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé ; et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. » Lecteur êtes-vous prêt pour cette heure solennelle ? Croyez-vous qu'elle approche ? Avez-vous jamais senti votre propre danger personnel et vivement désiré savoir comment vous pourriez y échapper ? Croyez-vous maintenant que le sang de Christ, le saint Agneau de Dieu, a été répandu ? et qu'il est mort à votre place ? C'était l'agneau au lieu du premier-né — vie pour vie — qui mettait Israël en sûreté pendant cette terrible nuit en Egypte. C'est le sang de Christ qui seul peut être votre sauvegarde et la mienne dans

le jour de la colère à venir. Y avez-vous recouru ? Êtes-vous maintenant à l'abri de ce sang *expiatoire* ? Ne dites pas : « Je suis jeune et bien portant et n'ai rien à craindre. » Maint jeune Egyptien bien portant périt cette nuit-là en Egypte ; et maint jeune Israélite aurait péri si le sang n'eût pas été comme signe sur les maisons. Avez-vous le sang de Jésus sur vous comme signe ? N'éludez pas cette question. Ne renvoyez pas d'y répondre. Si jeunes que vous soyez, vous pouvez être au bord de l'éternelle douleur. Le juge est à la porte. Ce peut être, dans le sens le plus strict et le plus absolu, MAINTENANT ou JAMAIS ! Ne mettez pas de côté ce petit livre avant de savoir que le sang de Jésus-Christ est entre vous et l'éternelle mort. On ne pouvait manger l'agneau en paix avant que le sang ne fût sur le linteau et les poteaux des portes. La foi l'y a-t-elle mis ? Si non, hâtez-vous. Les délais sont dangereux. Laisser cette question avant de l'avoir résolue, c'est peut-être perdre la dernière occasion qui vous reste de la résoudre jamais pour votre paix et votre sûreté éternelles. Que Dieu dans son infinie miséricorde vous donne dès à présent d'être à l'abri du précieux sang de Christ. « Car je verrai le sang, et je passerai par-dessus vous. »

QUESTIONS SUR

« LA DERNIÈRE NUIT D'ISRAËL EN EGYPTE. »

1. Combien d'hommes environ pouvons-nous supposer que comptait le peuple d'Israël ?
2. Quel effet les circonstances dans lesquelles se trouvaient les Israélites durent-elles avoir sur leur repos pendant cette nuit ?

3. Quel événement — dans la vie de quelques jeunes enfants — peut donner quelque idée de ce que les Israélites devaient éprouver?
4. Que pouvons-nous penser qu'aient été aussi les sentiments d'un bon nombre d'Égyptiens?
5. Quel était le moment fixé d'avance à cet épouvantable jugement sur l'Égypte?
6. Quelle était la première chose à faire par les Israélites — d'après l'ordre de Dieu — pour se préparer à ce jugement et s'en préserver?
7. Quand devaient-ils égorger l'agneau pascal?
8. Qui est le véritable Agneau pascal?
9. Que devaient-ils faire avec le sang de l'agneau, après l'avoir répandu?
10. Où devait être mis ce sang?
11. A quoi devait-il servir, quand il était mis là?
12. Par quel cri le profond silence de cette nuit fut-il interrompu?
13. Quelle en était la cause?
14. Quel moment plus redoutable même que celui-là est encore à venir?
15. Quel est notre seul abri contre ce jour?

Note. Si quelqu'un d'entre vous, en lisant cet article, et tout particulièrement la dernière partie, était amené à chercher un refuge sous le précieux sang de Christ, nous serions heureux de l'apprendre, en même temps que vous nous enverriez les réponses aux questions.



L'enfant Jésus au Temple.

(Luc II, 41-52).

Ce court récit est le seul qui nous ait été transmis

sur la jeunesse du Seigneur Jésus. Mais il est pleinement suffisant ; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage, car il nous apprend que Jésus, enfant, honorait Dieu et était soumis à ses parents. Quelle bénédiction ce serait, si l'on pouvait en dire autant de tous mes jeunes lecteurs ! Ce serait bien la plus belle histoire de jeunesse qui pût être racontée. Mais, hélas ! il y en a beaucoup qui pensent peu à Dieu et qui sont souvent peu obéissants à leurs parents. Puisse cette petite histoire leur servir de leçon et toucher leurs cœurs ! Nous voulons maintenant la considérer de plus près.

Les parents de Jésus montaient chaque année à la fête de Pâque. Et lorsque Jésus eut atteint l'âge de douze ans, il y monta aussi avec eux. Et s'en retournant, après avoir accompli les jours de la fête, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem ; et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point ; mais croyant qu'il était dans la troupe des voyageurs, ils marchèrent une journée ; puis ils le cherchèrent entre leurs parents et ceux de leurs connaissances. Et ne le trouvant point, ils s'en retournèrent à Jérusalem, en le cherchant. Or il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de sa sagesse et de ses réponses. Et quand ils le virent, ils en furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi te cherchions, étant en grande peine. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père ? (vers. 41-49).

Les parents de Jésus le blâmaient, parce qu'ils ne

comprenaient pas sa conduite. Ils ne voyaient que les circonstances extérieures. Ils étaient déjà à une journée de Jérusalem, et ils durent revenir sur leurs pas, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs connaissances. A Jérusalem même ils le cherchèrent pendant trois jours. Leur anxiété devait sans doute aller en croissant à chaque heure. Et, lorsqu'enfin ils le trouvèrent, sa bonne mère semble vouloir le blâmer en lui disant : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? » Mais Jésus répondit tout à fait tranquillement : « Pourquoi me cherchiez-vous ? » Ce n'était pas par désobéissance envers eux qu'il était resté en arrière, mais pour obéir à son Père céleste. Il était le *Fils de Dieu* et se trouvait comme un enfant obéissant dans la maison de son Père. C'est là que Joseph et Marie auraient dû le chercher tout d'abord. S'ils eussent réfléchi qu'il était le Fils de Dieu et s'ils eussent connu son obéissance à son Père céleste, ils ne l'auraient pas cherché parmi leurs parents et encore moins pendant trois jours dans les rues de Jérusalem. Méritait-il un reproche pour son obéissance ? Certainement non ; c'était agir aussi follement que si des parents blâmaient ou même voulaient punir leur enfant chrétien, parce qu'il aurait fréquenté une réunion, où le Seigneur Jésus, qui l'a racheté par son précieux sang, se trouvait lui-même présent par son Esprit.

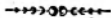
Et maintenant, bien chers enfants, cette histoire du Seigneur Jésus enfant vous plaît-elle ? Lui ressemblez-vous ? Il était assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Son cœur était rempli de choses célestes ; il ne pensait pas à autre chose, pas même comment il trouverait le long chemin qu'il avait

à faire pour aller à Nazareth. Il était assis déjà depuis trois jours et écoutait. Comme cela devrait rendre honteux plusieurs de mes petits lecteurs, auxquels une heure paraît souvent bien longue, lorsqu'on leur parle de l'amour de Dieu ! Et puis leurs pensées sont souvent occupées d'autres choses, soit de leurs jeux, soit d'autres objets aussi futiles. Cela montre toujours de quoi le cœur est rempli. Le cœur de Jésus était occupé de son Père et se réjouissait en lui ; mais le cœur de la plupart de mes petits lecteurs est occupé du monde et se réjouit des affaires de ce monde. N'en est-il pas de même de toi qui lis maintenant ces lignes ? Cependant réfléchis bien, que toutes les choses vaines et frivoles de ce monde ne peuvent pas te rendre heureux. Elles ne te montrent pas le chemin du ciel, mais te laissent dans le péché ; elles ne t'enlèvent pas la crainte de la mort et ne te donnent pas non plus la vie éternelle. Quelle folie c'est donc d'attacher son cœur à ces choses et non pas à Celui qui demeure éternellement !

Nous lisons ensuite dans notre récit : « Alors il descendit avec eux, et vint à Nazareth ; et il leur était soumis » (vers. 51). Jésus remplissait tous ses devoirs, premièrement comme *Fils de Dieu* et puis comme *Fils de l'homme*. Il était soumis à ses parents. Oh ! comme tous les enfants seraient bénis, s'ils l'imitaient. La vraie obéissance envers ses parents provient de l'amour qu'on a pour Dieu. Cela seul peut nous rendre capables d'être obéissants. Celui qui n'aime pas Dieu n'est sûrement pas en état d'être soumis véritablement à ses parents. Les punitions peuvent bien rendre, extérieurement, plusieurs enfants, obéissants ; mais ce n'est pas là l'obéissance du Seigneur Jésus, celle à laquelle Dieu

prend plaisir. Et combien n'y a-t-il pas d'enfants, qui, tantôt par leurs murmures, tantôt par leurs actions, manifestent leur désobéissance ! Mais comme tous ces enfants seraient effrayés, s'ils croyaient Dieu, qui dit dans sa Parole : « L'œil de celui qui se moque de son père, et qui méprise l'enseignement de sa mère, les corbeaux des torrents le crèveront et les petits de l'aigle le mangeront » (Prov. XXX, 17) ; et encore : « Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères, dans ce qui est selon le Seigneur ; car cela est juste. Honore ton père et ta mère (ce qui est le premier commandement avec promesse) ; afin qu'il te soit bien et que tu vives longtemps sur la terre » (Eph. VI, 1-3). Dieu veut, comme cela est clairement exprimé ici, punir la désobéissance aux parents ; mais il récompensera le respect et la soumission. Maintenant, si tu désires être obéissant, apprends d'abord à aimer Dieu. Mais, pour pouvoir l'aimer, tu as besoin d'un nouveau cœur ; et tu sais que le Sauveur est disposé à t'en donner un ; oh ! oui, même aujourd'hui déjà.

Enfin, nous lisons encore à la fin du chapitre : « Et Jésus s'avancait en sagesse, et en stature, et en grâce envers Dieu et envers les hommes » (vers. 52). Il en était ainsi de Jésus et il en sera ainsi de chaque enfant, qui aime Dieu en vérité et qui est soumis à ses parents. C'est dans nos relations avec Dieu que nous apprenons la vraie sagesse et nous nous réjouissons toujours plus dans sa faveur. Que le Dieu de toute grâce vous accorde, chers enfants, que ceci devienne votre part à tous !





Le passage de la Mer Rouge.

Il est très-probable, chers enfants, qu'en grandissant vous entendrez parler de livres de « fictions, » comme on dit, ou de « romans » et que ce que vous en entendrez dire vous fera désirer de les lire vous-mêmes. Ce n'est pas le moment de m'étendre avec vous sur un tel sujet ; mais je ne pouvais y faire allusion sans vous prévenir sérieusement et avec affection contre de telles lectures, avec lesquelles trop de jeunes gens dissipent les meilleures heures de leur vie et se rendent incapables de se livrer à des affaires sérieuses et, ce qui est pis, de s'occuper du bien de leurs âmes. Dans de tels livres des choses extraordinaires sont racontées, quoiqu'elles ne soient jamais arrivées ; ou des choses qui

peuvent être arrivées sont arrangées de façon à faire de tout le récit quelque chose de faux. A toute cette fausseté, sont mêlées d'autres choses, qui mettent de pareils livres au rang des plus dangereux instruments de Satan pour tromper, corrompre et empoisonner les âmes.

Désirez-vous connaître du réellement merveilleux — du *vrai* aussi bien que du *merveilleux*? C'est dans la Bible que vous le trouverez dans toute sa perfection. Même dans l'histoire naturelle, ceux qui la connaissent le mieux nous assurent que la vérité est beaucoup plus extraordinaire que la fiction. Lisez avec soin un jour des livres sur l'astronomie, la botanique, l'histoire de la nature et sur tous les mystères de la terre, de l'air et de la mer, et vous aurez assez de prodiges combinés avec la vérité pour vous dégoûter des fictions. Mais dans la Bible nous avons des merveilles d'un autre genre. Quoi de plus intéressant et de plus merveilleux que l'histoire biblique, depuis le moment où Joseph est vendu pour être mené en Égypte, jusqu'au passage de la Mer Rouge? D'autres merveilles les attendent quand ils ont traversé la mer : — le désert, le Jourdain, Jéricho et tout le pays — mais, pour le moment, c'est le passage de la Mer Rouge qui réclame notre attention.

LA MARCHÉ DEPUIS RAHMÉSÈS.

Quel spectacle ce dut être que cette armée de six cent mille hommes, marchant cinq de front, avec leurs femmes et leurs enfants, loin du pays de servitude, vers la terre de la promesse et du repos. Vous vous rappelez le départ. Il était nuit. Le bruit des pas de

cette immense colonne interrompt seul le profond silence du départ. Tous les cœurs sont pleins — et cœurs pleins, lèvres silencieuses. C'est leur adieu à l'Égypte. Les dix plaies sont dans leurs souvenirs des faits tout récents. Les maisons teintes du sang, l'ange exterminateur, le cri de minuit, tout est encore présent à leurs esprits, et les sollicitations pressantes des Egyptiens pour les faire partir résonnent encore à leurs oreilles. Ils vont ainsi à Succoth; de Succoth ils marchent vers Etham. Il y avait un chemin plus direct, mais il passait par le pays des Philistins, qui leur auraient disputé le passage. Ainsi ils prirent une autre route « de peur qu'il n'arrive que le peuple se repente quand il verra la guerre, et qu'il ne retourne en Égypte. » C'étaient là les paroles de Dieu. Quelle tendresse! Quelle prévoyance et quelle bonté! Mais voyez! Quelle est cette étrange apparition en tête de cette multitude en marche? Une colonne de feu se meut devant eux; assez grande et assez brillante pour être vue de tous. C'est ainsi pendant la nuit; mais quand le jour commence à paraître, et durant toute la journée, cette même colonne, changeant sa couleur de feu en l'apparence d'une nuée, jette son ombre fraîche et bienfaisante sur toute la troupe. Qu'est-ce, sinon le symbole ou le signe de la présence du Seigneur? « Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit. » Dès le début de leur voyage, l'Éternel alla avec eux. Il leur conserva sa présence durant tout le voyage. « Et il ne retira point la colonne de nuée le jour, ni la colonne de feu la nuit, de devant le peuple. »

LA POURSUITE.

Oui, Israël fut poursuivi. Pharaon avait défié l'Eternel et opprimé son peuple, et il devait être, pour tous les âges et pour tous les pays, un monument de la juste colère de Jéhovah. Un moment, comme complètement accablé par la mort du premier-né dans chaque maison, il avait laissé partir Israël. L'Eternel conduit son peuple dans un lieu où ils semblent offrir une facile proie à quiconque voudra les attaquer. Pharaon l'apprend. « Or on avait rapporté au roi d'Egypte que le peuple s'enfuyait, » et lui et ses serviteurs dirent : « Qu'est-ce que nous avons fait, que nous ayons laissé aller Israël, en sorte qu'il ne nous servira plus? » Hélas! comme ils se repentirent bientôt de leur repentance! Leurs cœurs n'avaient pas été changés. Ils avaient laissé aller Israël et même les avaient contraints de se hâter; mais leurs cœurs aimaient le gain de l'oppression autant qu'auparavant, et n'attendaient qu'une occasion pour devenir d'aussi cruels tyrans que précédemment. L'Eternel dirigea tout pour qu'ils pensassent que cette occasion était à leur portée. « Pharaon fit atteler son chariot, et il prit son peuple avec lui. Il prit donc six cents chariots d'élite, et tous les chariots d'Egypte; et il y avait des capitaines sur tout cela. Et l'Eternel endurcit le cœur de Pharaon, roi d'Egypte, qui poursuivit les enfants d'Israël. » Il n'avait pas à courir bien loin pour cela. « Les Egyptiens donc les poursuivirent; et tous les chevaux des chariots de Pharaon, ses gens de cheval et son armée, et ils les atteignirent comme ils étaient campés près de la mer, vers Pi-Hahiroth, vis-à-vis de Bahal-Tséphon. »

LA DIFFICULTÉ.

Pauvre Israël ! que va-t-il devenir ? Ils ne s'étaient certes pas attendus à une pareille situation. Nul moyen apparent d'échapper. Ils ne peuvent avancer, car la mer mugit là devant eux ; à droite et à gauche de profonds précipices et d'infranchissables montagnes les enferment ; derrière, Pharaon et ses soldats furieux. Ils sont à bout d'expédients, et demandent à Moïse si c'est parce qu'il n'y avait pas de sépulcres en Egypte qu'il les avait amenés pour mourir au désert. Moïse les encourage : « Ne craignez point, arrêtez-vous, et voyez la délivrance de l'Eternel, laquelle il vous donnera aujourd'hui ; car, pour les Egyptiens que vous avez vus aujourd'hui, vous ne les verrez plus. L'Eternel combattra pour vous, et vous demeurerez tranquilles. » Mais bien que Moïse parlât si hardiment, il semblerait qu'il tremblait dans son cœur. « Que cries-tu à moi ? » lui dit l'Eternel ; ce qui paraît indiquer que Moïse plaidait intérieurement avec Dieu, tout en cherchant à encourager le peuple. C'était un moment bien solennel. D'un côté, toute la puissance de l'ennemi, de l'autre, la condition complètement désespérée du peuple de Dieu.

LA BARRIÈRE.

Oui, quelque rapprochés que les Egyptiens soient des Israélites ils ne peuvent absolument pas les atteindre pour leur faire du mal. Quelque effrayés que soient les Israélites de voir leurs oppresseurs tout près derrière eux, ils sont plus en sûreté que s'ils étaient derrière les plus fortes murailles. Ni anciens créneaux, ni mo-

dernes remparts ne pourraient mieux les sauvegarder. Voyez, voyez ! « Et l'ange de Dieu, qui allait devant le camp d'Israël, partit, et s'en alla derrière eux ; et la colonne de nuée partit de devant eux, et se tint derrière eux ; et elle vint entre le camp des Egyptiens et le camp d'Israël. » Oui, cette mystérieuse colonne de feu, qui avait marché en tête de l'armée israélite pour lui montrer le chemin, se tient maintenant entre eux et leurs ennemis. Sur les derniers elle jette une obscurité menaçante, d'épaisses ténèbres. Pour Israël elle apparaît lumineuse durant toute cette sombre et mémorable nuit. « Et elle était aux uns (les Egyptiens) une nuée et une obscurité, et pour les autres (les Israélites), elle les éclairait la nuit : **ET L'UN DES CAMPS N'APPROCHA POINT DE L'AUTRE DURANT TOUTE LA NUIT.** » Quel tableau anticipé, chers enfants, de ce que sera la venue du Seigneur : pour le monde, ténèbres et désespoir ; pour ceux qui sont à lui, lumière, joie et triomphe. Que chacun pèse cette question : Suis-je prêt ?

L'ISSUE.

Que ne peut faire le Dieu d'Israël ? La mer peut rouler ses flots, les montagnes sourciller, et les Egyptiens poursuivre avec ardeur ; celui qui fit la terre, la mer, et les fontaines des eaux, peut en disposer comme il lui plaît. A son ordre « Moïse avait étendu sa main sur la mer : et l'Eternel fit reculer la mer toute la nuit par un vent d'orient fort véhément, et mit la mer à sec, et les eaux se fendirent ; et les enfants d'Israël entrèrent au milieu de la mer à sec, et les eaux leur servaient de mur à droite et à gauche. » C'était vraiment là une

issue à laquelle ils ne s'attendaient guère. L'Éternel lui-même, dans la colonne de feu et de nuée derrière eux, de chaque côté des murailles d'eau, et devant eux un chemin ouvert et sec par lequel ils pouvaient marcher en avant vers leur repos, — c'était bien là sortir à main forte.

RAGE ET DÉSESPOIR.

L'auriez-vous cru ? Les Egyptiens suivent alors les enfants d'Israël dans le lit de la mer ! Quoique les dix plaies les eussent cruellement frappés, — quoique la dernière en eût détruit un grand nombre — quoique maintenant la mer s'ouvre au commandement de Jéhovah pour laisser passer ses rachetés, ces furieux ennemis de Dieu s'imaginent que le sentier est aussi ouvert et aussi sûr pour eux-mêmes que pour ceux dont ils voudraient faire leurs victimes et ainsi ils se précipitent à leur propre destruction. « Et les Egyptiens les poursuivirent, et ils entrèrent après eux au milieu de la mer ; savoir, tous les chevaux de Pharaon, ses chariots et ses gens de cheval. » On ne peut exprimer à quelles extrémités désespérées, et à quelles audaces insensées, les hommes peuvent en venir, quand Dieu les abandonne à Satan et à leur propre volonté. Mais les Egyptiens ne sont pas plus tôt dans le lit de la mer, que l'Éternel commence à agir contre eux. « Mais il arriva que, sur la veille du matin, l'Éternel, étant dans la colonne de feu et dans la nuée, regarda le camp des Egyptiens, et le mit en déroute. Il ôta les roues de leurs chariots, et fit qu'on les menait bien pesamment. » Autant ils étaient orgueilleux et présomptueux auparavant, autant maintenant ils sont pleins d'épouvante

et de désespoir. « Fuyons de devant les Israélites, disent-ils, car l'Éternel combat pour eux contre les Égyptiens. » Ils auraient dû penser à cela plus tôt; maintenant il est trop tard. Comment fuir quand les roues de leurs chariots sont ôtées? Longtemps auparavant Pharaon avait demandé : « Qui est l'Éternel, que j'obéisse à sa voix pour laisser aller Israël? » Il reçoit maintenant la réponse décisive.

LA DESTRUCTION.

Les Égyptiens essayent de fuir, mais non-seulement leurs chariots se traînent pesamment, mais ils ont affaire avec les flots qui vont retourner à leur place. « Moïse donc étendit sa main sur la mer : et la mer reprit son impétuosité comme le matin venait; et les Égyptiens s'enfuyant, rencontrèrent la mer qui s'était rejointe : et ainsi l'Éternel jeta les Égyptiens au milieu de la mer. Car les eaux retournèrent, et couvrirent les chariots et les gens de cheval de toute l'armée de Pharaon, qui étaient entrés après les Israélites dans la mer, et il n'en resta pas un seul. » Ainsi périront à la fin tous les ennemis du Seigneur. Satan et tous ceux qui vivent et meurent à son service seront jetés dans le lac de feu.

SALUT COMPLET.

« Mais les enfants d'Israël marchèrent au milieu de la mer à sec, et les eaux leur servaient de mur à droite et à gauche. *Ainsi l'Éternel délivra en ce jour-là Israël de la main des Égyptiens; et Israël vit sur le bord de la mer les Égyptiens morts.* »

Et maintenant, chers enfants, quelle est la grande

leçon que nous pouvons tirer de cet événement merveilleux ? Ces derniers mots en indiquent la signification. En Egypte, quand ils mirent le sang sur les poteaux de leurs portes, l'Éternel passait par tout le pays comme Juge, exécutant la vengeance, et le sang était répandu et placé sur les linteaux *pour tenir Dieu, le Juge, dehors*. Heureusement pour nous que le sang de Christ, notre Pâque, a été répandu pour nous ; et plus heureux encore si nous avons cherché un refuge sous l'aspersion de ce sang, pour nous mettre à l'abri de la sainte colère de Dieu et du juste châtiment qu'avaient mérité nos péchés. Mais ne devons-nous connaître Dieu dans aucun autre caractère que celui d'un saint et juste Juge, dont les droits sur nous comme pécheurs ont été satisfaits par le précieux sang de Christ ? Oh ! oui, et c'est ce que nous enseigne la Mer Rouge. Dieu était là *pour* Israël, et il les délivra de la main de leurs ennemis. Ainsi, en ressuscitant Jésus d'entre les morts, Dieu a montré qu'il est *pour* nous, et non contre nous. Il est *pour* nous, et *contre* nos ennemis ; si complètement contre eux qu'il a ressuscité Jésus qui a remporté un complet triomphe sur eux. Le péché ôté, Satan vaincu, la mort abolie — tels sont les trophées de cette victoire plus puissante que celle qui s'accomplit pour Israël à la Mer Rouge. Puissiez-vous, chers enfants, connaître ces choses d'une manière puissante, vivante et témoigner en pratique que Christ a vaincu tout ennemi et vous a pleinement affranchis. Que Dieu vous en fasse la grâce pour l'amour de Christ. Amen.

QUESTIONS SUR « LE PASSAGE DE LA MER ROUGE. »

1. Quels sont les mauvais effets que produit la lecture des livres de fictions sur beaucoup de jeunes gens ?

2. Quelles études tendraient à leur ôter le goût pour ces lectures?
3. Où rencontrons-nous ailleurs ce qui est, à la fois, vrai et merveilleux?
4. Pourquoi Israël ne fut-il pas conduit hors d'Égypte par le plus court chemin?
5. Quelle preuve frappante et continue leur fut donnée des soins que Dieu prenait d'eux?
6. Qu'est-ce qui tenta Pharaon à poursuivre Israël?
7. Qu'est-ce que cela prouvait quant à lui et quant à son peuple?
8. Quelle preuve avons-nous que Moïse ait, en quelque degré, partagé les craintes des enfants d'Israël?
9. Quelle était la barrière qui séparait les Israélites des Égyptiens?
10. Par quel moyen la mer fut-elle divisée?
11. Quelle preuve donnèrent les Égyptiens de leur folle témérité?
12. Comment l'Éternel commença-t-il à les dérouter?
13. Que devinrent-ils?
14. Que devint Israël?
15. Quel caractère Dieu revêtait-il quand ils mettaient le sang sur leurs maisons?
16. Comment Dieu se montra-t-il plus tard à la Mer Rouge?
17. Comment Dieu a-t-il montré qu'il est pour nous?
18. Nommez quelques-unes des choses qui démontrent la victoire de Christ.



La petite fille qui prie.

Pour prouver à mes jeunes lecteurs que le Seigneur entend les prières des enfants, je veux leur parler d'une

petite fille dans le cœur de laquelle il avait de bonne heure répandu sa paix. Vous auriez dû voir quelle joie brillait sur son visage lorsque, dans sa chambrette, elle s'agenouillait et faisait sa simple prière enfantine.

Elle avait un frère ; mais celui-ci était justement le contraire de sa sœur ; et quoiqu'il eût 17 ans, il se laissait déjà aller aux jurements et à la débauche. Naturellement une pareille conduite causait une grande douleur à ses parents, et quoiqu'ils l'avertissent sérieusement, il n'en persistait pas moins dans son mauvais train.

Un matin qu'il venait de se lever, il passa en baillant et de mauvaise humeur devant la chambre de sa petite sœur. Curieux, il regarda par la porte entr'ouverte et vit sa sœur agenouillée devant son lit et priant. Dans la pensée de l'effrayer par un grand cri, il s'approcha doucement et inaperçu ; il allait accomplir son méchant dessein, lorsqu'il entendit son nom prononcé par la jeune fille. Il écouta avidement, s'attendant qu'elle dirait du mal de lui, mais au contraire elle demanda au Seigneur de pardonner à son frère ses péchés, ses moqueries et ses imprécations, et de lui donner un cœur nouveau. — « Oh ! je tiens tant à lui » — continua-t-elle — « et quoiqu'il me haïsse, j'aimerais tant être avec lui au ciel. Convertis-le donc, Seigneur Jésus ! » Le jeune homme entendit ces paroles ; toute envie de la troubler et de l'injurier s'évanouit subitement ; une voix intérieure lui disait qu'elle était bien meilleure que lui et que, pendant sa vie, il avait déjà entassé péchés sur péchés. Une force irrésistible le poussa à s'approcher de sa sœur et sans qu'elle le remarquât il s'agenouilla près d'elle et joignit ses soupirs aux siens

pour obtenir grâce, pendant que les larmes d'une sincère repentance coulaient sur ses joues. Lorsque la prière fut terminée et que sa sœur le vit à côté d'elle, elle se leva sans le moindre étonnement. Mais lui, se jetant à son cou, lui dit d'une voix profondément émue :

— Ah ! chère sœur ! puisse le Seigneur entendre ta prière, car j'ai fait beaucoup de mal ; je suis un grand pécheur !

— Oh ! que Dieu soit béni de ce désir et de cette confession ! c'est justement ce qui plaît au Seigneur, — dit joyeusement la petite, — car c'est à cause de nos péchés que Jésus s'est laissé crucifier ; si nous désirons être sauvés et reçus en grâce, tournons-nous vers le Seigneur ; il nous recevra volontiers.

En effet, depuis ce moment, la vie de ce jeune homme changea complètement. On vit clairement que son cœur souffrait beaucoup à cause de ses péchés. Au lieu de railler sa sœur, il se laissa conduire et diriger par elle. Par la lumière du Saint-Esprit, il reconnut toujours plus ses péchés et chercha grâce en Celui qui était venu sur cette terre pour sauver les pécheurs.

Dieu n'est point sourd à la prière
Faites avec foi par un enfant ;
Il l'écoute comme un bon père,
Il le lui prouve en l'exauçant.

Priez donc avec confiance,
Exposez vos besoins à Dieu ;
Et vous ferez l'expérience
D'avoir un bon Père au saint lieu.



Une histoire vraie.

La vignette qui se trouve au haut de cette page vous représente, chers enfants, la scène d'un accident qui eut lieu il y a quelques années. On attendait quelques personnes qui devaient arriver par le chemin de fer à une station voisine de cette localité, d'où l'on avait envoyé une petite voiture afin de les chercher. Ce village est traversé par un petit ruisseau; et le temps étant orageux, avec de fréquentes et fortes averses, ce ruisseau grossit tellement que, lorsque la voiture revint, les eaux avaient complètement couvert la route à une grande distance. Sur la charrette se trouvaient un homme et une femme avec deux petits enfants, plus le conducteur. Lorsque celui-ci arriva à cet endroit, où la route passe près d'une maison, on l'engagea sérieuse-

ment à ne pas aller plus loin, mais il persista obstinément à vouloir avancer. Il fouetta son cheval; mais lorsque la voiture eut atteint le courant, l'animal se jeta de côté et devint indomptable, en sorte que tous furent jetés dans l'eau. Au milieu des cris d'effroi des spectateurs, les hommes et la femme purent sortir, quoique complètement mouillés; mais les chers petits enfants étaient encore dans la rivière; personne ne pouvait les voir, car ils étaient sous l'eau, et descendaient le courant.

Dans ce moment, quelques hommes sautèrent à l'eau, pour chercher à sauver ces enfants. A la fin, un homme empoigna quelque chose et l'amena à la surface de l'eau; on vit alors que c'était un des enfants et on le porta tout de suite dans la maison. Quelques instants après, un autre homme sentit un objet qui touchait une de ses jambes et l'ayant saisi, on découvrit que c'était l'autre enfant, qui fut de même porté dans la maison; et peu de temps après, grâce à des soins empressés, les deux chers petits êtres furent parfaitement remis.

Et maintenant, mes amis, quelle instruction pouvez-vous retirer de ceci? Ces chers enfants étaient en danger de mort, par la faute d'un autre; et il en est pareillement de vous, en supposant même que vous n'eussiez jamais commis de péché. Vous savez que la transgression d'Adam, dans le jardin d'Eden, a amené le péché et la mort sur toute la race humaine. « C'est pourquoi, comme par un seul homme le péché est entré au monde, la mort y est aussi entrée par le péché » (Rom. V, 12); nous sommes « formés dans l'iniquité, et échauffés dans le péché » (Ps. LI, 5). Un seul péché

a ruiné toute la famille humaine et ni homme, ni femme, ni enfant ne peut par lui-même se libérer de ses conséquences, qui sont la mort, la mort éternelle. Ces pauvres enfants n'avaient pas la force de sortir de la rivière et ils se seraient infailliblement noyés, si des hommes n'eussent pas risqué leur vie afin de les sauver; ce qui était très-charitable de leur part. Mais, qu'était cela en comparaison de l'amour de Jésus, qui mourut réellement d'une mort ignominieuse, pour sauver l'homme perdu? « Car Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Jésus lui-même a dit : « Je donne ma vie pour mes brebis » (Jean X, 15).

Comme ces enfants durent être heureux, lorsqu'ils s'aperçurent que quelqu'un était venu pour les sauver et avec quelle ardeur ne durent-ils pas s'attacher à ces hommes.

Oh! chers enfants, puissiez-vous saisir avec autant d'ardeur Jésus, au moyen de la foi! Il est tout disposé à vous sauver, car il a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » (Marc X, 14). Et « il peut sauver pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu par lui » (Héb. VII, 25). Allez donc à lui, chers enfants, et sans retard. Si ces petits enfants fussent restés quelques minutes de plus dans l'eau, ils auraient péri; et vous ne savez pas si la mort n'est pas peut-être bien près de vous et alors ce sera trop tard pour aller à Jésus. Ne renvoyez pas plus longtemps, car « voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut » (2 Cor. VI, 2).

Un ami.

Ici famille, amis, tout passe,
Le bonheur paraît et s'efface,
Son cœur seul jamais ne se lasse ;
Oh ! quel amour !

Chacun de vous n'a-t-il pas un ami ? Je n'entends pas vos parents, quoiqu'ils soient, cela va sans dire, les meilleurs amis terrestres que Dieu vous ait donnés. Mais n'avez-vous pas quelque cher camarade, de votre âge à peu près, auquel vous pouvez confier tous vos plaisirs et tous vos chagrins ? Sans lui une promenade ou une excursion n'est pas complète, vous aimez à le voir chaque jour ; et si l'un de vous quitte la maison pour quelque temps, les semaines vous paraissent longues jusqu'à ce que, côte à côte, vous puissiez vous raconter, réciproquement, tout ce qui est arrivé et ce que vous avez pensé pendant le temps de votre séparation. Oh ! je crois que plusieurs d'entre ceux qui lisent ces lignes ont leurs jeunes cœurs remplis d'affection pour un ami de leur choix. Et je sais aussi que souvent vous voudriez, non sans quelque crainte indéfinissable, que cette amitié durât toute votre vie. Je veux maintenant vous parler de ma première amie.

Quand j'étais une toute petite fille, à peine âgée de plus de huit ans, je fis, durant un séjour dans une ville, connaissance avec Fanny H. Comme moi elle était orpheline de père, et comme moi elle avait une pieuse mère et des amis chrétiens. A notre grande joie il fut convenu, à mon retour à O., que Fanny viendrait passer quelque temps chez nous. Nous nous aimions très-

tendrement, et nous désirions d'aimer aussi Jésus. Fanny, qui avait trois ans de plus que moi, essayait de me parler des choses de Dieu, et lisait surtout avec moi (nous nous retirions pour cela dans une chambre haute) ce qui concerne les terribles jugements et le règne de l'Antichrist, dont il est parlé dans les livres de l'Apocalypse et de Daniel. Alors nous nous sentions effrayées et priions pour en être préservées. Mais la première fois que nous nous rencontrâmes, un an ou deux plus tard, Fanny paraissait moins désireuse d'aller à Jésus. Nous ne nous revîmes plus jamais dès lors, et je n'avais pas quinze ans lorsque je reçus la nouvelle de la mort prématurée de Fanny. Dans sa dernière maladie elle chercha et trouva ce précieux Sauveur, dont nous avions parlé ensemble si souvent dans nos premières années; et qui à moi aussi m'était devenu précieux.

Avec l'amie que j'eus ensuite, notre intimité commença (quoique nous nous connussions depuis longtemps) par la proposition de lire et de prier ensemble. Dès ce jour, son amour sérieux pour Christ et sa marche conséquente contribuèrent à me pousser en avant pendant quelques années. Mais Emilie fut obligée d'aller rejoindre ses parents dans un pays éloigné et pendant longtemps nous fûmes complètement séparées, nous qui n'avions pas eu une pensée qui ne nous fût commune, depuis que la grâce de Dieu avait uni nos cœurs dans l'amour de Jésus. Et la plus aimable et la meilleure des deux, après un an et demi d'une douce et sanctifiée correspondance, fut appelée à cette demeure bénie, à ce repos éternel, dont elle aimait tant à parler pendant qu'elle était ici-bas. Ses dernières

paroles : « Je vais à la maison, je vais à la maison, je vais à la maison, » me laissèrent seule, mais le regard en haut, dans l'espérance de la rejoindre, en la présence de notre Père.

Tout change ici-bas ; j'eus encore des vicissitudes plus douloureuses qu'aucune de celles dont je vous ai parlé. Mais je ne veux pas attrister vos jeunes cœurs par la pensée de la séparation et de la mort. Je désire seulement que vous vous confiiez en cet Ami qui, depuis le jour que je le connus, ne m'a jamais abandonnée, jamais fait défaut. Il désire, lui aussi, que vous marchiez avec lui et que vous lui parliez souvent. Où que vous alliez, vous pourrez compter sur sa compagnie. Ni mers, ni pays lointain ne le séparera de vous. Son cœur aimant et fidèle serait toujours le même pour vous. Vous ne le lasseriez jamais par vos confidences. Il ne serait jamais trop occupé pour vous écouter ou pour veiller sur vous. Il vous aimerait toujours infiniment mieux que vous ne pourrez jamais l'aimer. Si vous faites cas de son amitié, il viendra même à vous, et fera sa demeure chez vous (Jean XIV, 23). Oh ! enfants ! Il est un ami qui est plus attentif qu'un frère ; « ami qui aime en tout temps. » N'aimeriez-vous pas avoir un tel ami ? Son nom est Jésus. Il est mort pour vous. « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, savoir quand quelqu'un donne sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites tout ce que je vous commande. » Il aimerait vous avoir chacun pour son ami. De nature nous ne le sommes pas ; la Bible dit : « Car si lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt étant déjà réconciliés, serons-nous sauvés par

sa vie » (Rom. V, 10). Vous seriez content d'avoir un ami si fidèle, si sincère, si charitable, si puissant, si constant. Eh bien ! venez à lui tel que vous êtes, quoique vous ne l'ayez jamais cherché, jamais aimé. Il vous a aimés, lui, — aimés jusqu'à la mort. Est-ce que ces mots ne disent rien à vos cœurs, ne vous poussent pas à l'aimer : « Tu m'as aimé. » Puissiez-vous donc toujours dire joyeusement :

Il s'est offert en sacrifice :

Oh ! quel amour !

Nous bénir est tout son délice :

Oh ! quel amour !

Quelques-uns d'entre vous le connaissent déjà. L'appréciez-vous comme vous devriez ? Recherchez-vous sa communion ? Le consultez-vous dans toutes vos difficultés ? Ecoutez-vous ce qu'il dit ? Cherchez-vous à lui plaire en tout ce que vous faites, et à éviter tout ce qui lui déplaît ? Assurément nous devons aimer cet ami par excellence. Il aimerait à nous voir marcher chaque jour avec lui, comme si nous n'étions qu'un avec lui, déjà ici-bas. Bientôt nous marcherons avec lui dans le ciel. Mais souvenez-vous, chers enfants, que si nous voulons être là-haut avec lui, nous devons auparavant avoir été avec lui ici-bas. « Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis vous y soyez aussi. »



La montagne de Sion.

Nous vous avons parlé, dans un précédent article (page 88), de la montagne de Morijah, sur laquelle fut

bâti le temple de Jéhovah. Aujourd'hui nous vous entretiendrons d'une autre des quatre collines sur lesquelles Jérusalem était construite : c'est la célèbre montagne de Sion, la plus élevée de toutes. Ici encore c'est dans la Bible seule que nous puiserons ce que nous avons à vous dire sur ce sujet.

Le nom de Sion se trouve, pour la première fois, mentionné dans 2 Sam. V, 7. — Nous voyons, dans ce chapitre, que toutes les tribus d'Israël se soumettent à David et le reconnaissent pour le roi, choisi et donné par l'Éternel. David était alors fixé à Hébron ; et il alla avec ses gens faire le siège de Jérusalem, qui est Jébus ; car là étaient encore les Jébusiens, une des peuplades cananéennes que les Israélites auraient dû détruire en prenant possession du pays de promesse. Et David prit la forteresse de Sion, et il y habita ; c'est pourquoi on l'appela la cité de David (1 Chron. XI, 4-7). Jérusalem, située au nord-est et au-dessous de cette colline est souvent appelée « la fille de Sion, nom qui, dans le langage des prophètes, désigne fréquemment la ville sainte tout entière. L'Écriture dit aussi : « la montagne de Sion » (2 Rois XIX, 34 ; Ps. CXXXIII, 3 ; Es. X, 12, 32 ; Abdias 17, 21 etc.). Dieu l'appelle : « la montagne de ma sainteté » (Ps. II, 6 ; Joël III, 17). Le Dieu d'Israël y habite, elle est sa demeure (Ps. IX, 14 ; LXXIV, 2 ; LXXVI, 2 ; Es. VIII, 18, etc.) ; et le nom du mont Morijah, sur lequel le temple était construit, disparaît ainsi devant le nom plus solennel de la Sion sainte. C'est là, dans la cité de David, qui est Sion, que l'arche de l'alliance de l'Éternel avait été provisoirement déposée dans un tabernacle (une tente) que David lui avait tendu (2 Sam. V, 17) ; c'est là que, sur l'ordre

de Salomon, les sacrificateurs la prirent pour la transporter en son lieu dans l'oracle de la maison, au lieu très-saint, sous les ailes des chérubins. Aux yeux de Dieu, la montagne de Sion « s'élève avec beauté, elle est la joie de toute la terre, la ville du grand Roi » (Ps. XLVIII, 2); « elle est parfaite en beauté » (Ps. L, 2); « l'Éternel aime les portes de Sion plus que tous les tabernacles de Jacob » (Ps. LXXXVII, 2); « car l'Éternel a choisi Sion; il l'a préférée pour être sa demeure; c'est ici le lieu de mon repos à jamais; j'y demeurerai, parce que je l'ai chérie » (Ps. CXXXII, 13, 14; LXXVIII, 68).

Aussi « les chers enfants de Sion » (Lament. IV, 2) sont affectionnés à cette sainte montagne. Ecoutez-les : « Nous nous sommes assis au bord des fleuves de Babylone, et nous y avons pleuré en nous souvenant de Sion. Nous avons suspendu nos harpes aux saules du rivage. Car là ceux qui nous avaient emmenés captifs nous demandaient des paroles de cantiques, et nos oppresseurs des chants de joie : Chantez-nous, disaient-ils, des cantiques de Sion. — Comment chanterions-nous les chants de l'Éternel dans une terre étrangère? Si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma droite s'oublie elle-même; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens de toi, si je ne mets Jérusalem au-dessus de la première de mes joies » (Ps. CXXXVII, 1-6).

Et c'est là, depuis de longs siècles, la condition des fils de la sainte Sion. Plus que jadis, « les chemins de Sion mènent deuil de ce qu'il n'y a plus personne qui vienne aux fêtes solennelles. — Tout l'honneur de la fille de Sion s'est retiré d'elle. — Sion se déchire de

ses mains, et personne ne la console. — Comment est-il arrivé que le Seigneur a couvert de sa colère la fille de Sion tout à l'entour, comme d'une nuée, et qu'il a jeté des cieus en terre l'ornement d'Israël, et ne s'est point souvenu, au jour de sa colère, du marchepied de ses pieds? — Il a tué tout ce qui était agréable à l'œil dans le tabernacle de la fille de Sion; il a répandu sa fureur comme un feu. — L'Éternel a fait oublier dans Sion la fête solennelle et le sabbat, et il a rejeté, dans l'indignation de sa colère, le roi et le sacrificateur. — Il s'est proposé de détruire la muraille de la fille de Sion; — et il a rendus désolés l'avant-mur et la muraille; ils ont été détruits tous ensemble. — Les anciens de la fille de Sion sont assis à terre et se taisent; ils ont mis de la poussière sur leurs têtes, ils se sont ceints de sacs. — Qui est-ce que je t'égalerais, afin que je te console, vierge fille de Sion? car ta plaie est grande comme une mer. Qui est celui qui te guérira? — Muraille de la fille de Sion, fais couler des larmes jour et nuit comme un torrent. — L'Éternel a allumé dans Sion le feu qui a dévoré ses fondements. — Notre cœur est languissant, nos yeux sont obscurcis, à cause de la montagne de Sion qui est désolée » (Lam. I, 4, 6, 17; II, 1, 4, 6, 8, 10, 13, 18; IV, 11; V, 17, 18).

Hélas! oui, comme les prophètes l'avaient annoncé, « Sion est devenue un désert, Jérusalem une désolation. » Les enfants d'Israël ont dit en gémissant : « La maison de notre sanctification et de notre magnificence, où nos pères t'ont loué a été brûlée par le feu » (Es. LXIV, 10, 11). Le Seigneur Jésus leur déclare plus tard les mêmes calamités (voir Luc XIII, 34, 35).

Michée (III, 12) avait prédit, comme le rappelle Jé-

rémie (XXVI, 18), que Sion serait labourée comme un champ, et Jérusalem réduite en monceaux de pierres, et c'est ce qui est arrivé. Aussi maintenant « la louange est dans le silence en Sion » (Ps. LXV, 1). Depuis longtemps Sion répète, en se trompant toutelois : « L'Éternel m'a délaissée, et le Seigneur m'a oubliée » (Es. XLIX, 14). Depuis longtemps « une voix de lamentation a été ouïe de Sion : Aurais-tu entièrement rejeté Juda? et ton âme aurait-elle Sion en dédain? » Depuis longtemps ses ennemis disent : « C'est Sion, personne ne la recherche. » Et d'où viennent ces terribles jugements sur la montagne de l'Éternel, que la colère de l'Éternel a livrée entre les mains des nations? — Du péché de ses habitants, de leurs constantes rébellions contre leur Dieu. « Les filles de Sion se sont élevées » (Es. III, 16). Le malheureux peuple juif en était venu à ce point de perversité, que Dieu leur disait par un prophète : « On bâtit Sion de sang, et Jérusalem d'injustice. » Enfin, après avoir épuisé tous les autres moyens de ramener son peuple, Dieu dit : « J'enverrai mon fils le bien-aimé, peut-être que quand ils le verront, ils le respecteront. » Et il leur envoie, en effet, son saint Fils Jésus, leur Messie, leur Rédempteur, leur Roi. Mais, au lieu de l'accueillir avec reconnaissance, ils raisonnèrent entre eux, en disant : « Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous » (Luc XX, 13, 14). Et ce qu'ils ont dit, ils le firent. Cependant, peu auparavant, une foule de Juifs étaient allés au-devant du Seigneur Jésus, entrant à Jérusalem monté sur un âne, en criant : « Hosanna! béni soit le Roi d'Israël, qui vient au nom du Seigneur. » Ceux qui faisaient entendre ces acclamations

accomplissaient ainsi, sans s'en douter, une remarquable prophétie de Zacharie (IX, 9) : « Que ta joie soit vive, fille de Sion ! jette des cris de réjouissance, fille de Jérusalem ! Voici, ton Roi viendra à toi.... abject, et monté sur un âne » (voir Matth. XXI, 5 ; Jean XII, 12-16). Dans ces foules, il y avait plusieurs enfants comme vous, chers lecteurs (voy. Matth. XXI, 15), et il faut espérer qu'au moins ceux-ci étaient sincères ; mais, quant aux multitudes, peu de jours après, autour du palais de Pilate, qui leur demandait : « Que ferai-je donc de Jésus qui est appelé le Christ, » elles criaient plus haut encore : « Ote, ôte, crucifie-le. — Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » — Ainsi les malheureux Juifs mirent le comble à leurs péchés ; de là vient qu'ils sont maintenant rejetés de Dieu ; de là vient que Sion est désolée et Jérusalem foulée aux pieds par les nations.

La suite prochainement.



Les brebis de Jésus.

L'Eternel est mon berger,
 Je n'aurai point de disette.
 Je ne crains aucun danger,
 Car je suis sous sa houlette.
 Il me conduit par la main
 Tout le long de mon chemin.

Jésus connaît ses brebis,
 Et ses brebis le connaissent ;
 Il les acquit à grand prix ;
 Tranquillement elles paissent
 Le long des paisibles eaux
 Et sur les herbeux coteaux.





LE TOMBEAU DE CYRUS, ROI DE PERSE.

Le chrétien persan.

(Extrait d'une lettre d'un voyageur anglais.)

Ayant reçu une invitation à dîner (ou plutôt à souper) avec une société persanne, je m'y rendis et trouvai mes hôtes assemblés. La conversation, quoique roulant principalement sur les affaires du jour, fut cependant variée; et l'on parla tour à tour de poésie, de philosophie et de politique. Les choses saintes ne furent pas non plus oubliées; et comme il y a en Perse des sectes, d'opinions fort différentes, on pense bien que les questions qui s'élevèrent sur ces matières ne manquent jamais de fournir d'abondants sujets de conversation. Pendant la soirée, un des hôtes me pria

avec bonté de donner un résumé des doctrines de la foi chrétienne. Cela m'embarrassa, je l'avoue, vu la compagnie dans laquelle je me trouvais. Parmi les hôtes se trouvait un personnage qui semblait éviter la conversation frivole qui plaisait surtout à la plupart des assistants, et qui paraissait n'être lié qu'avec le maître de la maison. Il avait l'air doux et noble, et sa figure exprimait, à la fois, un esprit réfléchi et sérieux et la paix intérieure. Son nom était Mahomet Rahem. Je remarquai avec étonnement qu'il ne cessait de me regarder, surtout quand la conversation touchait les sujets sacrés; et une fois que je m'étais laissé aller à m'exprimer avec une inconvenante légèreté, son regard ferme s'arrêta immédiatement sur moi avec une telle expression de surprise, de regret et de reproche, que j'en fus frappé jusqu'au fond de l'âme et que j'éprouvai un étonnement étrange et mystérieux sur ce que pouvait être ce personnage. En m'en informant, j'appris qu'il avait été instruit pour devenir un Mollah (prêtre Mahométan), mais qu'il n'avait jamais agi comme tel; qu'il était fort instruit et très-respecté; qu'il vivait dans la retraite, et visitait rarement même ses plus intimes amis. On m'apprit encore que ce qui l'avait attiré à se joindre à la compagnie, c'était uniquement l'espérance de rencontrer un Anglais, car il aimait beaucoup les Anglais et avait étudié leur langue et leurs sciences.

Ces informations accrurent le désir que j'avais déjà de cultiver la connaissance de l'intéressant étranger. Peu de jours après, j'allai chez lui et le trouvai lisant un volume des Poésies de Cowper. Cette circonstance amena la conversation sur les mérites de la poésie

anglaise et de la littérature européenne en général. Je fus vraiment surpris des idées claires qu'il s'était formées, des jugements sains qu'il portait sur tous les sujets, et aussi de la manière dont il s'exprimait en anglais. En causant ainsi, deux heures s'étaient écoulées fort agréablement, quand je me hasardai à lui demander plus directement quelles étaient ses opinions sur le tout important sujet de la religion. On m'a dit que vous étiez un Mollah, dis-je.

— Non, répondit-il, je fus élevé dans un collège, mais je ne me sentis jamais d'inclination pour la prêtrise.

— Pour comprendre et expliquer votre livre religieux il faut beaucoup l'étudier : car avant que quelqu'un puisse être en état d'enseigner les doctrines du Coran, je pense qu'il doit examiner à fond des volumes de commentaires pour comprendre la signification du texte, et l'application des ordonnances, ce qui doit être vraiment une préparation laborieuse pour celui qui est consciencieusement disposé à s'acquitter fidèlement de son devoir. — Comme il ne faisait point de remarque, je poursuivis : Nos Ecritures s'expliquent par elles-mêmes ou sont leur propre commentaire. Tout ce que nous désirons, c'est qu'on les lise, et, quoique certains passages ne soient pas sans difficultés, provenant de la différence du langage dans lequel elles furent primitivement écrites, ou des erreurs de copistes, avant que l'imprimerie fût découverte, cependant nous nous glorifions de ce que l'autorité de nos Saintes - Ecritures est établie d'une façon incontestable, de ce qu'elles ont une infinie supériorité sur toutes les prétendues révélations de la volonté divine, soit par la

beauté et la simplicité de leur style, soit par la pureté et la sainteté de leurs préceptes.

Comme il restait encore silencieux, je me hasardai à appeler son attention sur quelques importants principes du christianisme en faisant ressortir leur justesse, leurs avantages sociaux, et leurs consolations individuelles qui en découlaient; je déclarai qu'aucun intérêt quelconque ne pouvait égaler, en importance pour toute la race humaine, la connaissance du vrai Dieu, et des moyens d'obtenir la vie éternelle après cette existence fugitive — et que comme une seule croyance pouvait être bonne et juste, une considération loyale, sincère, impartiale d'une affaire si importante, ne pouvait — devait être regardée comme le premier intérêt, l'intérêt essentiel et capital de tout homme: quoique, hélas! il n'y eût que trop de gens professant de recevoir les doctrines et de suivre les prescriptions du Christianisme, qui, il fallait l'avouer, le traitent comme si c'était un sujet indifférent.

— Et vous, en jugez-vous de même? demanda-t-il.

— Certainement non, répliquai-je.

— Alors votre indifférence à la table de Mirza Riza, quand on en est venu à parler des choses sacrées, était, je puis le supposer, uniquement motivée par le désir d'éviter ce qui aurait pu offenser une société de Mahométans, et non la réelle expression de ce qui se passait dans votre cœur?

Je me souvins immédiatement de ce à quoi il faisait allusion: et j'observai de nouveau sur sa figure la même expression de pitié et de surprise qu'elle avait réfléchiée alors. Je reconnus, car ma conscience me condamnait, que j'avais agi inconsidérément, cependant

je désavouai de la manière la plus solennelle toute intention de jeter quelque déshonneur sur la religion que je professais.

— Alors, répliqua-t-il, je suis très-heureux de voir que je me suis trompé, car la sincérité en religion est notre souverain devoir. Quoi que nous soyons, nous ne devons jamais avoir honte de le montrer.

— Êtes-vous un Musulman sincère? demandai-je. Son esprit sembla agité; — après une pause pendant laquelle il était incapable de cacher la lutte qui se passait au dedans de lui, il répondit doucement : « Non. »

— Êtes-vous un incrédule?

— Non, certainement, pas.

— Qu'êtes-vous donc? demandai-je avec anxiété; soyez sincère — êtes-vous un Chrétien?

— Oui, répondit-il.

Impossible de dire l'étonnement que me causa cette candide confession. Je jetai d'abord sur lui un regard qui, le jugeant d'après sa figure douce et calme, pouvait indiquer le soupçon ou peut-être le mépris. La réflexion qu'il ne pouvait avoir aucun motif de me tromper par cet aveu, qui était d'une beaucoup plus sérieuse importance pour lui-même que pour moi, me rassura et bannit en moi tout autre sentiment que la joie. Je ne pus me retenir de presser silencieusement sa main sur mon cœur.

Il ne fut pas indifférent à ce transport, tout en demeurant ferme et serein. Il me dit que je m'étais emparé d'un secret que, malgré son opinion que chacun devait professer ouvertement sa religion, il avait jusqu'alors caché à tous, sauf à un petit nombre d'amis,

dont les cœurs, changés par le même Tout-puissant Esprit, avaient aussi eu « leurs consciences purifiées des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant et vrai, » — et pour lesquels « les vieilles choses étaient passées, et toutes choses étaient devenues nouvelles. »

— Et d'où vient cet heureux changement? demandai-je.

— Je vous le dirai aussi. L'an 1223 (de l'hégire*) arriva dans cette ville un Anglais, qui enseignait la religion de Christ avec une hardiesse jusque là inouïe en Perse, au milieu de beaucoup de mépris et de mauvais traitements de la part de nos Mollahs, ainsi que des prêtres inférieurs. C'était un jeune homme imberbe et évidemment affaibli par la maladie. Il demeura plus d'une année parmi nous. J'étais alors un ennemi acharné des infidèles, c'est ainsi que les Chrétiens sont appelés par les disciples de Mahomet; je visitai ce docteur de la secte détestée, bien décidé à le traiter avec mépris et d'exposer ses doctrines à l'opprobre. Quoique je persévérasse pendant quelque temps dans cette conduite à son égard, je trouvai que chaque entrevue ne faisait qu'augmenter mon respect pour l'individu, et diminuer ma confiance en la foi dans laquelle j'avais été élevé. Son extrême patience pour la violence de ses adversaires, la manière calme et persuasive dont il exposait les absurdités du système Mahométan,

*) L'Hégire est l'époque depuis laquelle les Mahométans comptent les années; ce mot veut dire fuite, et se rapporte à la fuite de Mahomet de la Mecque, le 16 Juillet 622 : comme les Chrétiens datent leurs années de la naissance de notre Seigneur.

m'amènèrent graduellement à écouter ses arguments, et à rechercher impartialement et avec une intention sincère les principes sur lesquels ils étaient fondés et finalement à lire un traité qu'il avait écrit, en réponse à une apologie de notre fausse religion composée par un de nos principaux Mollahs. Ai-je besoin d'ajouter que le résultat de mon examen fut la conviction que le jeune discuteur avait raison? Mais je l'avoue à ma honte, la crainte—la crainte de mes collègues, m'empêcha de faire une confession ouverte de mes sentiments. J'évitai même la société du prédicateur chrétien, quoiqu'il restât longtemps encore dans la ville. Cependant, avant son départ, je ne pus m'empêcher d'aller lui faire une visite d'adieu. Notre conversation à cette occasion, dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon esprit, scella ma conversion. Il me donna un livre — qui a dès lors toujours été mon compagnon — dont l'étude a fait ma plus délicieuse occupation — dont le contenu m'a toujours procuré une source intarissable de consolation.

Là-dessus, il me mit à la main un exemplaire du Nouveau Testament en langue persanne. Sur une des feuilles blanches étaient écrits ces mots : « Il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent. »

Sur Jésus, la foi s'édifie ;
 Il est le chemin du salut,
 Il nous soutient, nous fortifie
 Dans notre course vers ce but.
 Nous approchons, sans peur, du terme
 De notre terrestre séjour,
 Parce que notre cœur renferme
 La foi, l'espérance et l'amour.



La montagne de Sion.

(Fin de la page 168.)

Mais ce rejet n'est que temporaire, ces désolations prendront fin : il y a encore des trésors de grâce et de miséricorde dans le cœur du Seigneur pour son ancien peuple et pour la montagne de sa sainteté : il y a une quantité de promesses de délivrance et de bénédiction qui doivent s'accomplir en faveur de Sion. Oui, ô Dieu ! « tu te lèveras, tu auras compassion de Sion ; car il est temps d'en avoir pitié, le temps assigné est venu. Car tes serviteurs sont affectionnés à ses pierres.... Quand l'Eternel rebâtira Sion, il apparaîtra dans sa gloire ;... afin qu'on annonce en Sion le nom de l'Eternel, et sa louange dans Jérusalem, quand les peuples se réuniront ensemble, et les royaumes aussi, pour servir l'Eternel » (Ps. CII, 13, 14, 16, 21, 22). Alors « tous ceux qui ont Sion en haine rougiront de honte et seront repoussés en arrière ; » mais « la montagne de Sion se réjouira, » parce que « l'Eternel ramènera les captifs de Sion ; » « car Dieu délivrera Sion, et bâtira les villes de Juda ; on y habitera, et on la possédera » (Ps. CXXIX, 5 ; XLVIII, 11 ; CXXVI, 1 ; LXIX, 35).

Oui, bientôt peut-être, « l'Eternel consolera encore Sion, et élira encore Jérusalem » (Zach. I, 14) ; « l'Eternel consolera Sion, il consolera toutes ses désolations, et rendra son désert semblable à Héden, et sa solitude semblable au jardin de l'Eternel ; en elle sera trouvée la joie et l'allégresse, la louange et la voix de mélodie » (Es. LI, 3). « L'Eternel des armées descen-

dra pour combattre en faveur de la montagne de Sion et de son coteau » (Es. XXXI, 4). — « Il y a un jour auquel les gardes crieront en la montagne d'Ephraïm : Levez-vous, et montons en Sion vers l'Éternel notre Dieu » (Jér. XXXI, 6). Et Dieu dira : « Réveille-toi, réveille-toi, Sion ; revêts-toi de ta force, Jérusalem, ville de sainteté.... secoue la poudre de dessus toi;... défais-toi des liens de ton cou, fille de Sion, captive » (Es. LII, 1, 2). « Ceux desquels l'Éternel aura payé la rançon retourneront, et viendront en Sion avec chant de triomphe, et une joie éternelle sera sur leur tête » (Es. XXXV, 10). Alors « les sentinelles élèveront leurs voix, et se réjouiront ensemble avec chant de triomphe; car elles verront de leurs deux yeux comment l'Éternel ramènera Sion » (Es. LII 8). Alors « le Rédempteur viendra en Sion, et vers ceux de Jacob qui se convertissent de leur péché, dit l'Éternel » (Es. LIX, 20; Rom. XI, 26). « Voici, l'Éternel a fait entendre ceci jusqu'au bout de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici, ton Sauveur vient; voici, son salaire est par devers lui, et sa récompense devant lui » (Es. LXII, 11).

En effet, de grandes choses sont dites de Sion dans les Ecritures et ces grandes choses, c'est le millénium qui en verra l'accomplissement. Lisez, par exemple, le Psaume LXXXVII : « Ce que Dieu a fondé est sur les montagnes de sainteté. L'Éternel aime les portes de Sion, plus que toutes les demeures de Jacob. De glorieuses choses sont prononcées sur toi, ville de Dieu. De Sion il sera dit : Celui-ci et celui-là y est né. Et celui qui l'affermira, c'est le Très-Haut. L'Éternel, en enregistrant les peuples, écrira : Celui-ci est né là. » Ce qui veut dire ceci, chers enfants : Sion est repré-

sentée comme fondée par Dieu lui-même, comme une cité qui a des fondements inébranlables. Les hommes possèdent des villes dont ils sont fiers, mais Dieu a une cité qu'il a fondée sur les saintes montagnes; ici, il ne s'agit que des beautés et des richesses de la nature : le plus beau lieu de toute la terre, aux yeux du Seigneur, c'est Sion; la richesse de Sion, c'est Dieu; — son site est les saintes montagnes, ce qui est consacré à Dieu lui-même. Les fidèles n'ont pas à rougir de Sion, en présence de tous les lieux vantés de la terre : ce qui se dit d'elle, ce sont des choses glorieuses.... On tient Sion pour le lieu de naissance de l'homme de Dieu, le lieu de naissance des bien-aimés de Jéhovah. Le Souverain l'avait établie et c'est Lui qui l'affermira. Lorsqu'il enregistra les peuples soumis à sa domination, sous le sceptre de son règne de justice et de grâce, il distinguera glorieusement les enfants de Sion, en disant de chacun d'eux : « Celui-ci est né là ! »

Le temps vient où l'Éternel dira, en jugeant les princes et les rois de la terre soulevés contre Lui et contre son Christ : « J'ai sacré mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté » (Ps. II, 6). C'est là, en effet, que le Seigneur Jésus règnera sur la maison de Jacob éternellement, car le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père (Luc I, 32, 33). C'est de là qu'il donnera la délivrance à Israël (Ps. XIV, 7; LIII, 6); c'est de là qu'il soutiendra les fidèles (XX, 2); c'est de là qu'il fera luire sa splendeur (L, 2), lorsqu'il aura exaucé cette prière de ses bien-aimés : « Fais du bien selon ta bienveillance à Sion » (LI, 18); « car Dieu délivrera Sion, et bâtira les villes de Juda; on y habitera, et on la possédera » (LXIX, 35). Alors, « l'Éter-

nel sera grand en Sion, et élevé par-dessus tous les peuples » (XCIX, 2). C'est de là qu'il bénira son peuple; c'est de là que son peuple bénira Jéhovah, son Dieu, qui habitera dans Jérusalem (Ps. CXXVIII, 5; CXXXIV, 3; CXXXV, 21). Alors ces exhortations et ces promesses auront un accomplissement réel : « Jérusalem, loue l'Éternel; Sion, loue ton Dieu. — Qu'Israël se réjouisse en celui qui l'a fait, que les enfants de Sion s'égayent en leur Roi » (CXLVII, 12; CXLIX, 2)! — Alors les saints marcheront de force en force pour se présenter devant Dieu en Sion; alors, comme aujourd'hui, comme toujours, « ceux qui se confieront en l'Éternel, seront comme la montagne de Sion, qui ne peut être ébranlée, et qui se soutient à jamais » (LXXXIV, 7; CXXV, 1). L'Éternel a dit au Seigneur et Fils de David, à notre Seigneur et Sauveur : « Assieds-toi à ma droite; » c'est là que, par la foi, nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur; lequel, après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, s'est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très-hauts (Hébr. I, 3; II, 9). Mais le jour viendra, où le Seigneur se lèvera, où l'Éternel transmettra de Sion le sceptre de sa force, en disant : « Domine au milieu de tes ennemis » (Ps. CX, 1, 2). Alors, quand le Seigneur aura lavé la souillure des filles de Sion l'Éternel créera sur toute l'étendue du mont de Sion, et sur ses assemblées, une nuée de jour avec une fumée, et une splendeur de feu flamboyant de nuit; car la gloire se répandra partout (Esaïe IV, 4, 5). Alors tout sera beau, glorieux et digne de Dieu, « quand l'Éternel des armées régnera en la montagne de Sion et à Jérusalem; et ce ne sera que gloire en la présence

de ses anciens » (XXIV, 23). « Il remplira Sion de jugement et de justice » Comme il sera beau pour Israël de pouvoir dire alors : « Regarde Sion , la ville de nos fêtes solennelles ; que tes yeux voient Jérusalem , séjour tranquille , tabernacle qui ne sera point transporté..... C'est là vraiment que l'Éternel est magnifique pour nous parce que l'Éternel est notre Juge , l'Éternel est notre Législateur , l'Éternel est notre Roi ; c'est Lui qui nous sauvera » (XXXIII, 5, 20-22). — Et ces réjouissants accents ne sortiront pas seulement des lèvres d'Israël , non , « même les enfants de ceux qui l'auront affligée viendront vers toi en se courbant ; et tous ceux qui te méprisaient se prosterneront à tes pieds et t'appelleront : la ville de l'Éternel , la Sion du Saint d'Israël » (LX, 14). Quels beaux jours pour le peuple terrestre de Dieu , quand ces paroles deviendront une réalité : « Voici , l'Éternel a fait entendre ceci jusqu'au bout de la terre : Dites à la fille de Sion : Voici , ton Sauveur vient ; voici , son salaire est par devers lui , et sa récompense marche devant lui. Et on les appellera le peuple saint , les rachetés de l'Éternel ; et on t'appellera la rachetée , la ville non abandonnée » (LXII, 11, 12). « Enfants de Sion , égayez-vous , et vous réjouissez en l'Éternel votre Dieu.... il arrivera que quiconque invoquera le nom de l'Éternel sera sauvé ; car le salut sera en la montagne de Sion , et dans Jérusalem , comme l'Éternel a dit , et dans les résidus que l'Éternel aura appelés » (Joël II, 23, 32).

Voici , d'après les Saintes Ecritures , chers enfants , l'histoire passée , présente et future de la montagne de Sion. Quant au Nouveau Testament , le nom de *Sion* ne s'y trouve que dans sept passages , dont cinq sont

des citations de quelqu'un de ceux que nous venons de rappeler. Dans Apocal. XIV, 1, l'apôtre voit l'Agneau qui se tenait sur la montagne de Sion, et avec lui cent-quarante-quatre milliers, qui avaient son nom et le nom de son Père écrits sur leurs fronts. Enfin, dans Hébr. XII, 22, Paul, s'adressant à des Juifs devenus chrétiens, leur rappelle que ce n'est plus à la montagne de la loi, à Sinaï où tout était terrible, qu'ils sont venus ou qu'ils ont affaire; mais, ajoute-t-il, « vous êtes venus à la montagne de Sion; et à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste. » Comme la Jérusalem *céleste* est ici mise en contraste avec la Jérusalem de la terre; de même Sion, ou la montagne de la grâce royale, est en contraste avec Sinaï, la redoutable et effrayante montagne de la Loi. Vous aussi, chers enfants, si vous croyez de cœur au Seigneur Jésus, vous êtes venus à cette montagne de Sion, c'est-à-dire que vous êtes devenus les objets de la grâce de Dieu et qu'il n'y a plus de condamnation pour vous qui êtes en Jésus-Christ. Veuille le Seigneur que vous connaissiez tous de cette manière la céleste Sion et « la Jérusalem d'en haut, qui est la mère de nous tous » (Galat. IV, 26) !



Scènes du désert.

Il y avait pour nous de quoi nous réjouir, le mois dernier, à la vue d'Israël traversant heureusement la Mer Rouge, tandis que leurs ennemis qui les poursui-

vaient mouraient sur le rivage. Quelle joie ce dut être pour le peuple et Dieu ! C'est le plus beau moment de l'histoire d'Israël. Non-seulement ils étaient heureux d'être sauvés, mais leurs cœurs étaient remplis de reconnaissance pour la bonté de l'Éternel qui les avait délivrés. « Israël vit donc la grande puissance que l'Éternel avait déployée contre les Egyptiens ; et le peuple craignit l'Éternel, et ils crurent en l'Éternel, et à Moïse son serviteur. » C'est tout à fait analogue à la joie d'une âme qui vient de passer de la mort à la vie et sait maintenant que Jésus « fut livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification. » Avec quel bonheur une telle âme peut s'appliquer les paroles qui suivent : « Étant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ. Il n'y a plus en elle de désir anxieux du salut, qui n'est plus pour elle un espoir incertain. C'est la paisible et heureuse certitude de la foi. Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu. *Nous l'avons.* Nos péchés sont tous pardonnés. Le sang de Christ les a tous ôtés. Dieu nous regarde comme justes. Comment peut-il en être autrement, quand il nous voit en Christ, le Ressuscité et le Juste ? C'est Dieu qui justifie. Qui est celui qui condamnera ? Quelle sainte liberté ! Louons-en Dieu ! « Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel, et dirent : Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé ; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. » Tout est de l'Éternel et de ses œuvres merveilleuses dans ce que chantent ces rachetés. « L'Éternel est ma force et ma louange, et il a été mon Sauveur. » Lisez tout le cantique dans Exode XV. Ce ne sont pas seulement les hommes qui

ressentent la joie et le triomphe. « Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour en sa main, et toutes les femmes sortirent après elle, avec des tambours et des flûtes. Et Marie leur répondait : Chantez à l'Eternel, car il s'est hautement élevé; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. » Tels furent les cantiques par lesquels les Israélites commencèrent leur voyage à travers le désert.

Mais nous ne devons pas supposer qu'en quittant l'Egypte, ils laissèrent toutes douleurs derrière eux. Si l'Egypte a sa servitude et sa malédiction, le désert a ses tribulations et ses besoins. Ils furent complètement et pour toujours délivrés de la servitude d'Egypte. Ainsi, chaque enfant croyant qui lit ces lignes, est délivré une fois pour toutes de l'esclavage de Satan et de la colère à venir. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'ait point de mauvaises dispositions à surmonter, point de tentations, auxquelles il doit résister, point d'épreuve à attendre. Il y a de tout cela : et maint nouveau converti, vieux ou jeune, quand il commence à sentir les tribulations du désert, en vient à se demander s'il est réellement sorti d'Egypte. De là l'importance de connaître la différence entre l'Egypte et le désert.

La première épreuve que rencontrèrent ces voyageurs rachetés fut qu'ils marchèrent trois jours sans trouver de l'eau, et enfin, arrivés à un endroit où il y en avait, elle était amère. Maint enfant converti, après avoir goûté sa première joie en Christ, s'abstient de certains plaisirs auxquels il était accoutumé. Je ne veux pas dire que tous les jeux d'enfants soient mauvais. Loin de là. La santé du corps et la vigueur de l'esprit demandent, l'un et l'autre, des exercices, qui

peuvent se trouver dans les jeux de l'enfance. Mais peut-être aviez-vous l'habitude de jouer avec de méchants compagnons, et une fois convertis vous voyez que vous devez y renoncer. Les jeux auxquels vous étiez habitués sont peut-être cruels, fous ou profanes, et vous sentez tout de suite que, comme enfant de Dieu, vous ne pouvez les continuer, et d'abord vous n'y avez plus goût. Votre nouvelle joie en Jésus constitue assez de plaisir pour chaque jour et pour chaque heure; mais peu à peu vous commencez à avoir soif; et vous ne trouvez rien pour étancher cette soif, et lorsque vous regardez à quelque chose qui vous promet du rafraîchissement, ce n'est qu'amertume. « Ils ne pouvaient point boire des eaux de Mara, parce qu'elles étaient amères. » Comme le Seigneur répond bien à ce besoin. Moïse « cria à l'Éternel, et l'Éternel lui enseigna un certain bois qu'il jeta dans les eaux, et les eaux devinrent douces. » Un cher chrétien fit, il y a plusieurs années, un cantique à ce sujet. Que tout dans cette vie se lie à Christ, et tout s'adoucir. « Soit que vous mangiez et soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par Lui à Dieu le Père. »

Ensuite le peuple commence à sentir la faim. En Egypte ils étaient esclaves mais ils y avaient néanmoins du pain en abondance, et de la viande en quantité. A chaque occasion ils s'en souviennent, maintenant qu'ils regardent en arrière vers l'Égypte. Mais évidemment ils ont besoin de nourriture. Et d'où viendra-t-elle pour plus de deux millions de personnes, dans un lieu où l'on ne peut ni semer ni moissonner? où ne crois-



SCÈNES DU DÉSERT.

sent ni fruits ni grains pour les hommes, ni même d'herbe pour le bétail? Ah! chers enfants, c'était Dieu qui les avait tirés hors d'Égypte; c'était Dieu qui voulait les conduire en Canaan; or est-il rien de trop difficile pour Dieu? Le Seigneur fait pleuvoir du ciel du pain pour eux. Non pas seulement au moment où ils en sentirent le besoin, pour la première fois, mais pendant quarante ans chaque matin, excepté le jour du Sabbat — six matins par semaine — il entourait leurs tentes de manne qu'ils n'avaient qu'à recueillir et à manger. La chose la plus étrange à ce sujet, c'était que, le sixième jour de chaque semaine, il y en avait assez pour ce jour-là et pour le septième: et quoique les autres jours s'ils la gardaient pendant la nuit, elle

engendrât des vers et puât, le sixième jour elle pouvait parfaitement bien se garder pour le septième.

Que signifie tout cela, chers enfants? Voyez au sixième chapitre de Jean et vous verrez comment Christ parle de lui-même comme de la vraie manne, le pain de Dieu qui descend du ciel. Il est la nourriture dont notre nouvelle nature a besoin. C'est une nourriture qui ne nous fait jamais défaut. Nous pouvons ne pas nous lever assez matin pour la recueillir, c'est-à-dire que nous pouvons ne pas être diligents à lire les Ecritures et à nous retirer pour parler avec Dieu, et ainsi nous pouvons, pendant le jour, manquer de nourriture spirituelle. Les Israélites devaient se lever avant le soleil, pendant que la rosée perlait encore sur la terre, pour recueillir quelque chose de menu-et de rond, comme du grésil, qui se trouvait sous la rosée. « Et lorsque la chaleur du soleil était venue, elle se fondait. » Mais tout aussi sûrement que la manne était là pour les Israélites, si seulement ils étaient assez soigneux pour la recueillir, de même Christ est là pour nous soutenir, nous fortifier, nous réjouir et nous rendre heureux chaque jour.

Ainsi, Jésus n'est pas seulement notre nourriture, lorsqu'il a adouci pour nous les eaux de la vie qui sans cela seraient amères, mais il est lui-même pour nous la fontaine d'eau vive. Dans Exode XVII, nous voyons le peuple criant pour de l'eau. « Et l'Eternel répondit à Moïse : Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël; prends aussi en ta main la verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et viens. Voici je vais me tenir là devant toi, sur le rocher en Horeb; et tu frapperas le rocher, et il en sortira des

eaux, et le peuple boira. Moïse donc fit ainsi, les anciens d'Israël le voyant. » Vous voyez, c'était la même verge de jugement, qui délivra Israël de l'Égypte et qui frappa le rocher, pour en faire sortir l'eau qui doit les désaltérer dans le désert. Il en est de même du grand rocher frappé — Jésus. S'il n'eût pas passé sous la verge de Jéhovah, qui le frappait sur la croix, il n'y aurait eu ni sang pour laver nos péchés, ni eau vive pour nous rafraîchir, comme des torrents dans le désert. Il y a un passage dans le Nouveau Testament où un témoin oculaire nous parle de l'eau et du sang coulant du côté percé de Jésus. Et il y a un autre passage dans lequel le même écrivain semble faire plus tard allusion à cette circonstance. Vous ferez bien de chercher ces passages vous-mêmes.

Puis vient la guerre avec Hamalec. C'est un ennemi qui dispute le passage aux Israélites à travers le désert. Mais la guerre avec Hamalec n'est pas l'esclavage en Égypte. Israël n'eut pas à combattre en Égypte. Là, Dieu seul combattit pour eux et les en fit sortir. Ici, Israël dut sortir et combattre contre Hamalec. Ainsi, chers lecteurs, si vous croyez au Seigneur Jésus-Christ, ce n'est pas pour avoir combattu contre le péché et contre Satan que vous avez été sauvés. Vous n'étiez pas en guerre avec eux, mais vous étiez, volontairement, esclaves de l'un et de l'autre avant d'être convertis à Dieu. Le salut vient du Seigneur. C'est lui qui vainquit Satan. C'est lui qui abolit le péché par le sacrifice de lui-même. Mais maintenant que vous êtes sauvés et sur le chemin du ciel, plus d'une tentation vous assiège, pour entraver votre marche en avant. « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous, » c'est ce

que la Parole de Dieu vous ordonne maintenant ; mais souvenez-vous où repose votre force. « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force » (Ephés. VI, 10).

Josué, type de Christ le grand Capitaine de notre salut, conduisit les armées d'Israël ; et Moïse type de Christ sous un autre caractère, « monta avec Aaron et Hur au sommet du côté. » Le type, comme tous les types, était imparfait : « Et il arrivait que, lorsque Moïse élevait sa main, Israël était alors le plus fort ; mais quand il reposait sa main, alors Hamalec était le plus fort. » Voyant cela, Aaron et Hur soutinrent ses mains jusqu'au soleil couchant : « Josué donc défit Hamalec et son peuple au tranchant de l'épée. » Notre Intercesseur, béni soit son Nom, n'a pas besoin que quelqu'un lui soutienne les mains ; elles sont incessamment élevées pour nous soutenir dans la lutte. « C'est pourquoi aussi il peut sauver entièrement (*ou mieux* : jusqu'au bout) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » (Hébr. VII, 25).

Que le Seigneur donne à tous nos chers jeunes lecteurs convertis de comprendre et de se bien rappeler que le combat contre le péché n'est pas l'esclavage du péché ; et que dans toutes nos luttes contre le mal qui est en nous, nous avons notre grand souverain Sacrificateur pour nous soutenir et pour nous donner la victoire. Il n'est pas un sacrificateur « qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché. » Il est donc bien en état de secourir ceux qui sont tentés, et même, si nous bronchons, comme, hélas ! cela

nous arrive si souvent, il ne nous abandonne pas. « Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres mais pour le monde entier » (1 Jean II, 1, 2).

QUESTIONS SUR « LES SCÈNES DU DÉSERT. »

1. Quel fut le plus heureux moment dans l'histoire d'Israël ?
2. A quoi ressemble-t-il ?
3. Quel est le grand sujet du cantique des Israélites au bord de la Mer Rouge ?
4. Quelle était la différence entre les peines d'Egypte et celles du désert ?
5. Quelle fut la première épreuve des enfants d'Israël dans le désert ?
6. Comment les eaux amères furent-elles rendues douces ?
7. Quelle fut la seconde épreuve d'Israël ?
8. Comment fut-elle soulagée ?
9. Quelle différence étrange y avait-il entre le septième jour et tous les autres ?
10. De qui la manne était-elle un type ?
11. Quelle leçon pratique pouvons-nous tirer de ce qu'ils devaient la recueillir de si grand matin ?
12. Qu'est-ce que Jésus est pour nous, de plus que notre pain de vie ?
13. Qu'est-ce qui était nécessaire pour cela ?
14. Où est le passage qui parle du sang et de l'eau ? Citez-en les paroles.
15. Indiquez l'autre passage où il y est fait allusion ?
16. Quel fut le premier ennemi qui vint disputer aux Israélites le passage à travers le désert ?

17. Contre quoi, nous croyants en Christ, avons-nous à combattre ?
 18. De qui Josué était-il le type, et dans quel caractère ?
 19. Quel office de Christ est représenté par Moïse, élevant ses mains ?
 20. Pourquoi Christ est-il capable de sauver entièrement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui ?



Les arbres de la Bible.

A ce livre sacré, béni dans tous les âges,
 Je vais, pour des enfants, emprunter des images ;
 Au berceau de nos jours, je vois les végétaux
 Nourrir un couple beureux du fruit de leurs rameaux (1).

(1) Genèse I, 30.

Un arbre, en ce verger, du milieu tient la place,
 Il produira la mort pour eux et pour leur race.
 Son voisin, depuis lors, transplanté de ce lieu,
 Ira fructifier dans la cité de Dieu (2) ;
 Son fruit de chaque mois et ses feuilles nombreuses
 Donneront la vigueur aux nations heureuses.
 Ces deux arbres d'Eden, comme symboles, sont
 L'un le premier Adam et l'autre le second.

(2) Genèse II, 9 ; Apoc. XXII, 2.

C'est un arbre à Mamré qui reçut l'avantage
 De voir Dieu, l'homme et l'ange assis sous son ombrage ;
 Et ce festin d'Abram, qui sacrifie un veau,
 Est type du banquet des noces de l'Agneau (3).

(3) Genèse XVIII, 1-8 ; Matth. VIII, 11.

Elim et ses palmiers et son onde limpide,
 Restaurant Israël dans un désert aride (4),
 Ne présagent-ils pas ce rafraîchissement
 Qu'amènera le Christ à son avènement.

(4) Exode XV, 27.

Ce genêt, sous lequel s'endormit le Thisbite (5),
 Qui craignait la fureur d'une reine maudite,
 Alors qu'un messager l'éveillant, le repait,
 Nous montre ce qu'est l'homme et ce que Dieu lui fait.

(5) 1 Rois XIX, 4.

Le cèdre vigoureux et ses branches touffues,
 Dont le hardi sommet avoisine les nues,
 Est un type du juste et dit à chaque enfant
 De croître en charité, comme il croît au Liban (6).

(6) Ps. XCII, 12.

L'imprudent amandier, couronné jusqu'au faite,
 Ce type du vieillard dont a blanchi la tête,
 A fourni de son bois la verge d'Aaron,
 Qui seule de Lévi fleurit pour la maison (7).

(7) Ecclés. XII, 5; Prov. XVI, 31; Nombr. XVII, 8.

Ces saules près des eaux vous rappellent les larmes
 Du Juif à Babylone, en deuil, et loin des charmes
 De sa chère Sion; il ne peut en ce lieu
 Chanter avec sa harpe une sainte hymne à Dieu (8).

(8) Ps. CXXXVII, 1-4.

Ces chênes, ces ormeaux, qu'a coupés la cognée,
 Ces rejetons nombreux repeuplant leur lignée
 Sont des symboles vrais du résidu brouté,
 Qui, sous le règne, aura paix et prospérité (9).

(9) Es. VI, 13; LXI, 3.

Ce ricin d'une nuit, sous lequel le prophète,
 Près de Ninive en deuil, peut ombrager sa tête (10).
 Ne proclame-t-il pas qu'en ce brûlant séjour
 Nous ne faisons que naître et végéter un jour?

(10) Jonas IV, 6-10. Kikajon signifie une plante de ricin.

La vigne et son nectar, symbole de la joie,
 Le cep, son vigneron, le sarment qu'il nettoie,

Ne vous disent-ils pas que, pour porter du fruit,
Il faut croire en Jésus et marcher par l'Esprit (11)?

(11) Ps. CIV, 15; Jean XV, 4, 5, 8; Galat. V, 16.

Et ce figuier maudit, séché jusqu'aux racines,
Qui n'eut pas un seul fruit pour les lèvres divines (12),
Est l'emblème du Juif et dit à notre cœur,
Que chacun doit avoir du fruit pour le Seigneur.

(12) Matth. XXI, 18, 19.

Et l'olivier, témoin durant des nuits entières (13),
De ces épanchements du cœur et des prières
De ce Sauveur béni, le Bien-Aimé de Dieu,
Vous dit qu'il faut prier en tout temps, en tout lieu.

(13) Luc XXII, 39-44.

Enfin le sycomore, avec son frais ombrage,
Ne vous montre-t-il pas l'officier du péage
Recevant le Seigneur, lui confessant ses torts,
Et partageant ses biens aux Lazares d'alors (14)?

(14) Luc XIX, 1-10.

Le muguet et le lys, le myrthe avec les roses,
Ne vous montrent-ils pas, quand leurs fleurs sont écloses,
Qu'au matin radieux, au printemps éternel,
Tout fleurira comme eux sur terre et dans le ciel (15)?

(15) Cant. II, 4; Es. XXXV, 1; LV, 13.

C'est ainsi que la Bible ennoblit la nature,
Et, dans ses moindres traits, nous laisse une figure,
Qui nous dit d'adorer la bonté du Seigneur,
Qui se voit dans son œuvre et surtout dans son cœur.

La Bible, elle est pour nous, comme l'arbre de vie;
Mais aucun chérubin, aucune arme fourbie
N'empêcheront la main d'approcher de ses fruits :
Prenez, dit-elle à tous, sans argent et sans prix (16).

(16) Es. LV, 4.



La montagne en feu.

Peu après les événements que nous vous avons rap-
pelé le mois dernier, les Israélites arrivèrent au désert
de Sinaï, où s'élève une montagne, longue d'environ
une lieue et tout autour de laquelle s'étend un défilé
profond, irrégulier et étroit. Horeb est le nom souvent
donné à tout l'ensemble de la montagne; à son extré-
mité méridionale, s'élève une grande sommité, à 7,700
pieds au-dessus du niveau de la mer, appelée Jebel-
Mousa; on suppose que c'est là le mont Sinaï, où la
loi fut donnée à Israël. Mais les voyageurs modernes
ne sont pas entièrement d'accord sur ce sujet. A l'au-
tre extrémité de cette chaîne oblongue, se trouve une
autre cime, nommée Suksafeh, moins élevée que la

première, mais dominant encore hardiment la plaine, où l'on suppose que le peuple était campé. Ceux qui prennent l'extrémité méridionale pour Sinaï, pensent que celle du nord est l'Horeb des Ecritures; tandis que d'autres regardent cette sommité septentrionale comme étant Sinaï même. Nous n'essayerons pas cependant de résoudre cette question; mais quelques-uns des plus âgés d'entre nos jeunes lecteurs seront peut-être bien aises de lire quelques mots écrits par un voyageur qui a visité ces lieux. Voici comment il décrit les abords de la montagne, ainsi que l'effet qu'il ressentit au premier aspect de sa sommité méridionale.

« Pendant deux heures, nous montâmes le sentier abrupt et étroit, entre d'énormes rochers de granit qui rendaient le passage aussi difficile que dangereux. En sortant du défilé, nous traversâmes l'extrémité d'une plaine unie comme un lac, qui descendait vers le sud-ouest; puis nous élevant peu à peu, de sombres masses de montagnes et des précipices se montraient à notre vue de l'autre côté. La caravane s'avancait lentement d'un pas plus solennel et mesuré: les Arabes devenaient plus sérieux et plus taciturnes et regardaient fixement devant eux, comme pour saisir le premier aspect de quelque objet révéral. L'espace s'étendait graduellement devant nous, quand tout à coup le guide, montrant du doigt un rocher noir et perpendiculaire, dont les deux sommets partagés et comme déchirés s'élevaient droit devant nous, à 1,200 ou 1,500 pieds, s'écria: « La montagne de Moïse! » Comment décrirais-je l'effet de cette annonce. Ni musulmans ni chrétiens ne prononcèrent un seul mot; mais nous avançons lentement et en silence dans la plaine, nos yeux iné-

branlablement fixés sur les affreux précipices de la montagne sévère et désolée. Nous étions, sans doute, sur la plaine où Israël était campé, lorsque la loi fut donnée, et la sombre hauteur que nous avions devant nous, devait être Sinaï, sur lequel Dieu descendit en feu, et toute la montagne était couverte de fumée et tremblait fort sous les pieds du Tout-Puissant ; pendant que sa présence était proclamée par les longs et retentissants éclats de tonnerres répétés, dominés par le son du cor, résonnant avec toujours plus de force, au milieu des sombres et sévères hauteurs environnantes. »

Le même écrivain décrit comme suit ce qu'il vit et éprouva en se trouvant à l'extrémité septentrionale de la chaîne. « Personne, sans l'avoir vu, ne peut concevoir la rudesse de ces vastes blocs de granit, déchirés en abîmes, arrondis en petites sommités, ou fendus en pics innombrables, le tout dans la plus sauvage confusion. Mais quand nous arrivâmes au sommet et que nous jetâmes nos regards sur la vaste plaine, nous fûmes plus que dédommagés de nos peines. Un coup d'œil suffisait pour cela. Nous étions convaincus que d'ici et d'ici seulement les prodiges et les merveilles du Sinaï avaient pu être vus par les armées d'Israël assemblées ; qu'ici l'Éternel parla avec Moïse ; qu'ici était la montagne qui trembla et se couvrit de fumée en la présence de son Créateur manifesté. Nous regardâmes quelque temps en silence et quand nous pûmes de nouveau parler, ce fut avec une révérence, partagée même par les plus légers et insoucians de notre compagnie. Avec des sentiments que je n'essaierai pas de décrire, je lus, sur les lieux-mêmes, les passages de

l'Exode qui racontent les merveilles dont cette montagne fut le théâtre. Nous en *sentions* la vérité, et pouvions presque voir les éclairs et entendre les tonnerres, et le « son du cor se renforçant de plus en plus ! »

Combien ce dut être effrayant de voir cette grande montagne toute en feu. Le peuple avait été préparé à ce spectacle redoutable. « Voici, je viendrai à toi, » avait dit l'Éternel à Moïse, « dans une nuée épaisse, afin que le peuple entende quand je parlerai avec toi, et qu'il te croie aussi toujours. Va-t'en vers le peuple, et sanctifie-les aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs vêtements; et qu'ils soient tout prêts pour le troisième jour; car au troisième jour l'Éternel descendra sur la montagne de Sinaï, à la vue de tout le peuple. Or tu mettras des bornes pour le peuple tout alentour, et tu diras : Donnez-vous de garde de monter sur la montagne et de toucher aucune de ses extrémités. Quiconque touchera la montagne sera puni de mort. Aucune main ne la touchera; et certainement il sera lapidé, ou percé de flèches; soit bête, soit homme, il ne vivra point. » Comme tout cela devait faire sentir à Israël qu'ils allaient voir quelque chose de plus terrible que tout ce qu'ils avaient vu auparavant. Ainsi préparés, « le troisième jour au matin, il y eut des tonnerres et des éclairs, et une grosse nuée sur la montagne, avec un très-fort son de cor, dont tout le peuple dans le camp fut effrayé. » Agités et tremblants, ils furent conduits par Moïse hors du camp pour aller au-devant de Dieu et ils s'arrêtèrent au pied de la montagne. « Or le mont de Sinaï était tout couvert de fumée, parce que l'Éternel y était descendu en feu; et sa fumée montait comme la fumée d'une fournaise, et toute

la montagne tremblait fort. » Moïse fut appelé, sur cette montagne de feu, pour converser avec Dieu. Mais voici les premières paroles qui lui furent adressées : « Descends, somme le peuple qu'ils ne rompent point les barrières pour monter vers l'Éternel, afin de regarder, de peur qu'un grand nombre d'entre eux ne périsse. » Et dans le chapitre suivant, après le récit de ce que Dieu dit sur Sinaï, nous lisons : « Or tout le peuple apercevait les tonnerres, les éclairs, le son du cor, et la montagne fumante; et le peuple, voyant cela, tremblait, et se tenait loin. » Dans le Nouveau Testament nous lisons de même : « Et Moïse, tant était terrible ce qui paraissait, dit : Je suis épouvanté et tout tremblant » (Hébr. XII, 21).

Les « paroles » que Dieu prononça du milieu du feu aux enfants d'Israël sont bien connues sous le nom des « dix commandements. » Quelques-uns d'entre vous peuvent les avoir déjà appris dans leurs catéchismes, ou par les Écritures; et il serait bon pour vous tous de les apprendre aussi. Ce n'est pas l'évangile, la « bonne nouvelle. » Ce n'est pas non plus toute la loi, comme beaucoup de gens le supposent. Ce que notre Seigneur appelle les deux grands commandements, desquels « dépendent toute la loi et les prophètes, » ne sont pas contenus dans les dix commandements. En effet les dix parlent plus de ce que l'homme ne doit pas faire que de ce qu'il doit faire. En outre, c'était à Israël que ces paroles étaient adressées : il est parlé des Gentils comme étant « sans loi. » Mais, en accordant tout cela, quand nous pensons que Dieu a parlé de cette redoutable manière à tant de milliers d'êtres humains, quand nous pensons que ce qu'il dit alors fut écrit de

sa propre main sur des tables de pierre, nous devons sentir l'importance qu'il y a à connaître ce qu'il dit. Je ne répéterai pas ici les commandements ; mais je voudrais ajouter un mot ou deux d'explication.

Le premier et le second défendent toute espèce d'idolâtrie ou de faux culte. Le troisième est contre tout irrévérent et profane langage au sujet de Dieu. Le quatrième ordonne l'observation du jour du Sabbat. Le cinquième commande aux enfants d'obéir à leurs parents et de les honorer. Puis le meurtre, et tout ce qui y conduit, l'impureté, le vol, et le faux témoignage sont défendus ; et enfin, toute convoitise de ce que possèdent les autres. C'est de ce dernier commandement que Paul dit : « Je n'eusse pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point. »

« Or nous savons que la loi est bonne, si quelqu'un en use légitimement. » C'est assurément un usage légitime de cette loi donnée sur Sinaï à Israël, que de l'apprendre par cœur et la conserver dans nos mémoires, parce qu'elle nous montre quelques-unes des choses que Dieu hait et défend ; ainsi que de nous demander à nous-mêmes solennellement devant Dieu, si nous n'aimons pas les choses que Dieu hait. Si nous comprenons réellement la loi de Dieu, elle nous convaincra de péché ; de péché en pensées, en paroles et en œuvres. Non-seulement elle nous convainc, mais elle nous condamne. Elle n'a rien à faire avec la miséricorde ; elle condamne sans miséricorde tous ceux qui l'enfreignent. « Maudit soit quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites dans le livre de la loi pour les faire. » Tel est le langage solennel de la loi. Si nous sommes sous la loi, chers enfants, nous

sommes inévitablement condamnés. *Justement* — sans doute — très-justement, mais entièrement condamnés.

Que devons-nous donc faire ? Rien, chers enfants, la loi condamne tout ce que nous faisons ; et le but pour lequel elle fut donnée était de nous ôter toute espérance en nous-mêmes ou en ce que nous pouvons faire. Il en est un Autre qui a *fait et souffert* pour nous, tout ce qui était nécessaire pour notre salut. « La loi a été donnée par Moïse ; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi en étant fait malédiction pour nous. » Quand le pauvre pécheur convaincu, jeune ou vieux, est rendu capable de regarder à Jésus et de se confier en lui, il voit que « Christ est la fin de la loi en justice à tout croyant. » Et ce Sauveur béni, qui nous a ainsi rachetés de la colère et de la malédiction que nos péchés méritaient, devient notre Vie, notre Objet, notre Guide, notre Seigneur et Maître. Il ne nous induira certainement jamais à mépriser ou à violer les commandements de Dieu ; mais il nous rendra capables d'y obéir, en nous mettant en état de penser à lui, de regarder à lui, d'apprendre de lui, de le suivre ; et c'est là beaucoup plus que de garder les dix commandements. Pourriez-vous ne pas aimer ce bon Sauveur qui, de sa propre volonté, « a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin que, étant morts au péché, nous vivions à la justice, et par les meurtrissures duquel vous êtes guéris ? »

« Car vous n'êtes point venus à une montagne qui se peut toucher à la main, ni au feu brûlant, ni au tourbillon, ni à l'obscurité, ni à la tempête, ni au retentissement de la trompette, ni à la voix des paroles,

au sujet de laquelle ceux qui l'entendaient prièrent que la parole ne leur fût plus adressée mais vous êtes venus à la montagne de Sion , et à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste , et aux milliers d'anges, et à l'assemblée et à l'Eglise des premiers-nés , qui sont écrits dans les cieux, et à Dieu qui est le juge de tous, et aux esprits des justes sanctifiés, et à Jésus, le Médiateur de la nouvelle alliance , et au sang de l'aspersion , qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel. »

QUESTIONS SUR « LA MONTAGNE EN FEU. »

1. Quelle est la chaîne de montagnes , à l'ensemble desquelles le nom d'Horeb est supposé avoir appartenu ?
2. Quelle partie de cette chaîne suppose-t-on avoir été Sinai ?
3. Quelle est sa hauteur au-dessus du niveau de la mer ?
4. Quelle est sa hauteur actuelle au-dessus du reste de la montagne ?
5. Quelle autre partie de la montagne a été supposée par d'autres être le mont de Sinai ?
6. Combien de temps Israël avait-il pour se préparer à s'assembler devant Sinai ?
7. Quel fut l'effet de la descente du Seigneur dans le feu ?
8. Quel effet cela produisit-il sur le peuple ?
9. Quel effet sur Moïse ?
10. Comment appelle-t-on généralement les paroles que Dieu prononça sur Sinai ?
11. De quoi traitent-elles principalement ?
12. Qu'est-ce qui est défendu par le premier et le second commandement ?
13. Que défend le troisième ?
14. Que commandent le quatrième et le cinquième ?

15. Quelle est la substance des autres ?
16. Comment peut-on user de la loi légitimement ?
17. Que fait-elle à tous ceux qui sont sous elle ?
18. Qui en a délivré les croyants et comment ?



Une Africaine âgée convertie.

Elle était déjà grand'mère et s'était vautrée dans le borbier du paganisme, dupe de toutes les superstitions des anciens temps. Elle avait été un agent actif du méchant en s'opposant aux progrès de l'Évangile. Comme représentante des temps passés — car les neiges de nombreuses années avaient passé sur sa tête grise et sale — elle était traitée avec déférence par les jeunes femmes de la station et regardée comme l'oracle de la sagesse antique. Elle leur racontait ce qu'elles ignoraient des coutumes de leurs ancêtres. Si elle eût été un homme, son influence funeste aurait été depuis longtemps arrêtée; car il y avait là des hommes influents qui l'auraient forcée de chercher un asile ailleurs, mais on la supportait, parce qu'elle était une femme; elle détestait jusqu'à la vue de l'endroit du culte; et avait enseigné à plusieurs à blasphémer. Un jour, entrant dans la chapelle pour chercher un enfant, elle fut contrainte de s'asseoir quelques minutes. A peine avait-elle entendu quelques phrases qu'elle sortit de ce lieu détesté. Elle y revint pourtant le dimanche suivant, et tous ceux qui la virent craignaient quelque violence de sa part contre quelqu'un des assis-

tants ; mais elle écouta tranquillement les paroles de grâce et se retira convenablement. Au bout de quelques jours elle vint toute troublée auprès de l'auteur de ces lignes : « Mes péchés, mes péchés ! » disait-elle et les larmes coulaient à torrents en bas ses joues ridées. Dans un état d'extrême angoisse elle ne voulait pas entendre parler de consolation ni écouter de conseil. Nuit après nuit, elle aurait voulu me faire lever pour lui dire ce qu'allait devenir son âme. Un jour, que je la rencontrai dans la rue, elle me saisit la main entre les deux siennes et s'écria comme si son cœur allait se rompre : « Je ne puis vivre — je ne puis mourir. » De nouveau je lui montrai l'Agneau de Dieu en l'engageant à aller à Lui et à la source ouverte pour ses péchés ; mais elle m'interrompit en ces mots : « Vous dites que le sang de Christ purifie de tous péchés ! Savez-vous le nombre des miens ? Regardez la plaine herbeuse, et comptez-en les brins d'herbe ou les gouttes de rosée ; ce n'est rien à côté de mes transgressions. » Après avoir été pendant plusieurs semaines dans cet état, elle fut rendue capable de croire ; et alors cette créature qui, une fois, persécutait et maudissait tous ceux qui portaient le nom de chrétiens, fut trouvée assise aux pieds de Jésus, vêtue et dans son bon sens, adorant les richesses de la grâce divine envers un être qui, comme elle le disait en parlant d'elle-même, était « comme la boue des rues. » Comme je lui faisais remarquer un jour qu'avide d'instructions comme elle l'était, elle semblait ainsi que le Psalmiste ancien « désirer habiter à jamais dans la maison de l'Éternel, » elle répondit : « Je suis vieille dans le monde, mais je suis encore une enfant à l'école de

Christ. » Elle continua à se montrer fervente d'esprit, le sujet de la miséricorde et de l'amour divins absorbait si complètement son esprit, que si on la visitait dans des moments d'affliction, il était difficile de tirer d'elle quelques détails sur sa maladie, car si sa réponse commençait avec la chair, elle finissait certainement avec l'esprit. Quand on fit des souscriptions pour les Missions, elle apporta un jour sa pite, consistant en une courge; et quand ma femme lui fit remarquer qu'elle pouvait la garder et qu'elle mettrait son nom sur la liste des souscripteurs pour une petite somme, son cœur sembla se fondre au dedans d'elle, quand elle demanda : « Qui est un aussi grand débiteur envers le Sauveur que moi? Est-ce trop peu? J'irai en emprunter une autre. » C'était bien la pite de la veuve, suivie sans doute par la récompense de la veuve.



Salut par la foi.

L'homme qui croit du cœur au nom de Jésus-Christ,
 Est un enfant de Dieu, scellé du Saint-Esprit.
 Celui qui croit au Fils a la vie éternelle :
 L'Esprit saint le témoigne à son âme immortelle.
 Par la foi, tout pécheur de la mort est sauvé :
 Jadis il fut perdu; mais il est retrouvé.
 Du jour de la colère il n'a plus rien à craindre,
 Et la seconde mort n'a plus droit de l'atteindre.
 Rien ne lui ravira l'ineffable bonheur
 Que lui garde son Dieu, son Roi, son Défenseur.





Si nous avions prévu.

Emilie ne fut pas enlevée par une maladie subite. Elle était descendue de sa chambre un mardi matin du mois de septembre, et s'était mise, comme de coutume, à aider ses jeunes compagnes dans le service de la maison, lorsque, étant restée seule près du feu, sa robe s'enflamma soudain; les flammes l'envoyèrent, et avant qu'on eût pu s'en rendre maître, Emilie avait été tellement brûlée, qu'elle mourut au bout de quarante heures. Ab! si elle avait seulement su ce qui devait lui arriver, si quelqu'un de nous l'avait seulement prévu! Ne croyez-vous pas que, si Emilie eût pu savoir qu'elle allait être couchée sur son lit de mort, elle se serait occupée des choses du ciel et aurait parlé

et agi comme elle désirait le faire dans *ses derniers moments* ? Et ne croyez-vous pas qu'elle aurait attaché bien peu d'importance à ce que ses compagnes lui disaient de l'avenir, de l'hiver, des prochaines vacances, si elle avait su que longtemps avant que cette époque arrivât, elle ne serait plus de ce monde ? Et ne croyez-vous pas aussi qu'il y aurait eu une différence dans les rapports d'Emilie et de ses amies durant ce mois de septembre, si elles avaient su qu'avant le premier octobre, elles auraient déposé son corps froid dans la bière pour être conduit à la tombe ? Ne croyez-vous pas qu'elles lui auraient parlé avec amabilité et bonté ? Ne croyez-vous pas que leur première sollicitude eût été de s'assurer qu'elle était sauvée pour l'éternité ? Ne l'aurions-nous pas prise par la main et menée dans quelque chambre retirée, et, là, ne lui aurions-nous pas parlé de Jésus ; n'aurions-nous pas prié avec elle ; ne l'aurions-nous pas conjurée de saisir le salut en se réfugiant vers le Sauveur si elle ne l'avait pas encore fait ? N'aurions-nous pas tous fait cela, comme nous ne l'aurions jamais fait jusqu'alors, si *seulement nous avions prévu* ?

Mais nous ne l'avions pas prévu. Emilie ne l'avait pas prévu. Et, bien chers enfants, nous ne savons pas, pendant ce mois, ce que le prochain peut réserver à l'un d'entre nous. Il est vrai que nous avons eu la joie d'entendre sortir des lèvres de la petite Emilie mourante, ce qu'elle nous avait déjà souvent assuré auparavant, que ses péchés étaient pardonnés et qu'elle était heureuse en Jésus. Mais, permettez-moi de vous supplier, par le souvenir solennel de cette enfant mourante, peu de temps auparavant aussi joyeuse et pleine

de vie que le plus joyeux d'entre vous, d'agir toujours comme si chaque jour devait être le dernier pour vous. Lire et prier, chercher Christ, vous bien conduire avec vos parents et vos camarades, comme Emilie l'aurait fait, *si elle avait prévu*. Donnez-nous la joie de savoir que, pour chacun de vous, mourir est un gain, comme nous sommes sûrs que cela l'a été pour Emilie. Et plus que cela, chers enfants, que nous puissions dire de vous d'une manière encore plus bénie : « Pour eux, vivre c'était Christ. »



La mine d'or.

— Je voudrais, maman, qu'il y eût une mine d'or dans notre petit jardin ; je serais alors bientôt riche.

— Pourquoi voudrais-tu être riche, Georges ?

— Je pourrais alors avoir tout ce que je voudrais et je serais considéré dans le monde, quand je serais devenu un homme. Et puis, chère maman, tu n'aurais plus besoin de travailler autant, comme tu le fais, car je te rendrais riche aussi.

— Mais, d'où te vient ce désir, Georges, de trouver une mine d'or et de devenir riche ?

— C'est parce que j'ai appris que plusieurs personnes de notre village sont parties pour un pays lointain, afin de trouver de l'or, en creusant la terre.

— Oui, Georges, cela est vrai, plusieurs ont quitté leur patrie pour aller dans d'autres contrées. Ils es-

pèrent trouver des richesses parmi les sables des rivières, ou dans les mines sur le penchant des collines. Mais je voudrais plutôt te voir soupirer après le « trésor caché » et le rechercher de tout ton pouvoir. Je serais alors une mère bien heureuse et tu serais mon riche fils. Il y a une mine, où tu peux *beaucoup* gagner et tu n'as pas besoin d'aller si loin pour la trouver.

— Comment, autant que ces gens qui traversent la mer ?

— Oui, et ce qu'il y a de meilleur, c'est un gain assuré. Ceux-là espèrent trouver bientôt des richesses, ce qui les rend capables de supporter les privations et les fatigues du moment. Mais beaucoup d'entre eux, je le crains, rapportent bien peu de chose de tout leur travail. Et s'ils peuvent avoir ce qu'ils recherchent, cela satisfait rarement leurs désirs; et dans les meilleures circonstances, ils ne le gardent pas plusieurs années. Dans « le trésor caché » que je voudrais te voir rechercher, je puis te promettre que tu trouveras des richesses qui, à la fois, te satisferont et dureront pendant toute ta vie et bien au-delà.

— Puis-je commencer à le chercher maintenant, maman, ou dois-je attendre jusqu'à ce que je sois grand ?

— Tu peux commencer tout-de-suite, Georges. Mais comme je vois que tu ne comprends pas de quelle mine je veux parler, ou quel est le gain que je désire te voir posséder, je m'en vais te l'expliquer. La mine est LA BIBLE et le gain est la *sagesse selon Dieu*, que tu peux y trouver.

— Oh ! maman, est-ce là que tu en voulais venir ?

— Oui, Georges, et ne puis-je pas dire quo ça serait

là pour toi les *meilleures* richesses. L'or et l'argent ne sont pas les seules, et encore moins les véritables richesses. Le feu peut les consumer, les flots peuvent les engloutir; les vers et la rouille peuvent les dévorer, et les voleurs peuvent les enlever; ou, si l'on a pu les garder pendant sa vie, il faut bien les laisser derrière soi, à la mort. Les meilleures richesses sont celles qu'on ne garde pas dans des bourses, mais qui s'amasent dans le cœur et qui durent à toujours. La Parole de Dieu est une grande et abondante mine. Si tu ne connais pas la valeur de ses richesses, quelle que soit ta fortune ici-bas, tu seras bien pauvre, en réalité. Le jeune Timothée et David y trouvèrent ce qui était meilleur que des milliers de pièces d'or et d'argent. Mais, chose étrange, depuis les jours où ils vivaient, cette mine est devenue plus grande et plus riche. Des hommes pieux et sages y ont puisé pendant des centaines d'années, mais elle est encore toute pleine et doit demeurer telle jusqu'à la fin des siècles. Chacun est invité à venir et à rechercher, en la sondant, le meilleur trésor dans cette mine de la Parole de Dieu. Ouvre ta Bible et lis le 4^{me} et le 5^{me} versets du second chapitre des Proverbes.

Georges lut : « Si tu la cherches comme de l'argent et si tu la recherches soigneusement comme des trésors; alors tu connaîtras la crainte de l'Éternel, et tu trouveras la connaissance de Dieu. »

— Ne vois-tu pas par-là, Georges, que si tu veux posséder ce « trésor caché » de la sagesse selon Dieu, il te faut pour cela chercher et sonder soigneusement ! Ce ne sera pas en tournant simplement les pages de ta Bible et en la lisant sans attention et sans réflexion.

Tu pourrais apprendre par cœur verset après verset, et cependant ne pas trouver le trésor qu'ils contiennent. Les simples mots ne sont pas le trésor, mais il se trouve dans les grandes et précieuses vérités qu'ils expriment. Et voici quelques-unes de ces vérités : Dieu est un bon Père, et lorsqu'il vit que les hommes qui avaient été créés à son image, étaient devenus des pécheurs, il envoya son Fils, Jésus-Christ, afin de les chercher et de les sauver. La Bible nous dit de quelle manière Jésus vint dans le monde, semblable à un pauvre petit enfant, et qu'il vécut pour nous et qu'il mourut pour nous sur la croix, afin que, par la foi en son précieux sang, nous obtenions le pardon de nos péchés. Elle nous enseigne que le Saint-Esprit nous est alors donné et que, par sa grâce, nous avons un nouveau cœur qui a en horreur le péché et qui est rempli de saints désirs. Et puis, aussi, nous savons que Dieu peut nous bénir et nous rendre heureux dans ce monde, — qu'il écoute les prières que nous lui présentons au nom de Jésus-Christ, — et qu'enfin, si nous croyons en son Fils, comme en notre Sauveur, il nous prendra pour demeurer avec lui pour toujours dans les cieux. — Ah ! mon cher garçon, ces vérités ne sont-elles pas plus précieuses que tout l'or qui est dans le monde ? J'espère, donc, qu'au lieu de désirer en vain de creuser dans une mine d'or et de devenir riche pour ce monde, tu seras un bon mineur dans la sainte Parole de Dieu et que tu deviendras riche pour la vie éternelle.



Les deux maisons.

(*Fragment d'une lettre d'un père à son garçon.*)

Entre tous les bonheurs terrestres , celui du foyer domestique est le plus réel ; de tous les plaisirs en rapport avec la création, ceux de la maison paternelle sont les plus purs et les plus doux. Dieu nous a donné, mon enfant, un heureux chez-nous, et c'est une grande joie pour tes parents de te voir aimer cette demeure. Dieu veuille qu'il en soit toujours ainsi ! Aussi longtemps que tes parents te seront conservés et que tu seras à l'abri de leur toit, puisse ce toit, avec tout ce qu'il couvre, avoir pour toi un attrait plus fort que toute autre chose *sur la terre*.

Oui, « *sur la terre*, » dis-je, car même la maison, la maison avec tous ses agréments et ses plaisirs, quelque doux et aimables qu'ils soient, ne durent pas toujours. *La terre* n'est pas destinée à être notre demeure ; et nous n'en apprécierons pas moins la maison que Dieu nous donne pour un temps ici-bas, et nous n'en jouirons pas moins, en sachant que nous avons une meilleure et permanente habitation dans le ciel. Notre unique consolation, quant à ceux qui délogent, est qu'ils sont arrivés à cette heureuse et éternelle demeure, où ne peuvent jamais entrer le péché, la douleur, la maladie et la mort. Puissions-nous tous y trouver le séjour éternel de la joie.

En tant que nés dans ce monde, aucun de nous n'est en état d'entrer dans cette patrie céleste. Dieu qui y habite, et dont la présence la rend ce qu'elle est, est

saint; et nous sommes pécheurs et souillés. Dieu est amour. Nous, par nature, nous sommes égoïstes et méchants. Il doit donc s'opérer en nous un changement entier pour nous rendre propres à entrer au ciel et à y demeurer avec Dieu, avec Jésus et les saints anges.

Or, un changement en nous quelque grand qu'il pût être, ne serait pas encore suffisant. Jésus a dû descendre du ciel, naître dans ce monde et mourir sur la croix, afin que nous pussions entrer au ciel. Il naquit, non comme un enfant pécheur, non comme toi et moi, mais comme un enfant saint et sans tache. En grandissant et durant toute sa vie, il fit toujours la volonté de son Père. Il crût en stature sans montrer jamais ni sentiment égoïste, ni parole oiseuse, ni mauvaise humeur, ni acte intéressé.

« Comme il dut être heureux ! » dis-tu peut-être. Sans doute il était ineffablement heureux quant à l'état de son esprit et quant à tout ce qui se passait entre Lui et le Père. Mais — l'aurais-tu cru ? — lorsqu'il fut un homme, on le haït, on s'opposa à lui, on l'injuria et l'on chercha à le mettre à mort. Même lorsqu'il était encore enfant, Hérode essaya de le faire mourir. Afin d'être sûr de le tuer, ce méchant roi fit périr tous les enfants au-dessous de deux ans dans toute la contrée de Bethléem. Quand il fut devenu grand et qu'il allait partout en guérissant leurs malades, ressuscitant leurs morts et leur faisant du bien de toutes manières, ils cherchèrent encore à le mettre à mort; et, à la fin, quand son heure fut venue, ils le firent mourir. Ils n'auraient pas pu le faire plus tôt, et n'auraient pu

non plus le faire alors, s'il ne s'était pas livré lui-même entre leurs mains, s'il n'avait pas laissé sa vie.

Mais pourquoi Jésus souffrit-il que les hommes le fissent mourir ? Et pourquoi Dieu, son Père, permit-il cela ? Mon cher fils, c'est pour nous qu'il laissait sa vie. Dieu est si saint, et le ciel est si pur, que des pécheurs comme nous n'auraient pu être pardonnés et reçus dans le ciel, à moins que Jésus ne mourût pour nous. Il nous aima au point de laisser pour nous sa vie ; et Dieu nous aima jusqu'à donner son Fils Jésus, afin qu'il souffrit, et mourût ainsi pour notre salut. N'était-ce pas là un amour prodigieux, infini ?

Mais Jésus ne pouvait, comme d'autres, rester dans le tombeau. Il n'était pas possible pour lui de voir la corruption ; aussi, le troisième jour, Dieu le ressuscita des morts, et puis le plaça à sa droite dans le ciel. De même qu'il descendit du ciel pour mourir sur la croix pour nous, de même il est maintenant retourné au ciel, afin d'y préparer une place pour tous ceux qui croient à son amour, et sont conduits par là à l'aimer et à désirer d'être avec lui. Si ta mère et moi nous espérons d'habiter le ciel avec Jésus, ce n'est pas que nous soyons sans péché ou meilleurs que d'autres, mais c'est parce que Jésus mourut pour nos péchés, et parce que Dieu a dit que tous ceux qui se confient en Jésus et en son précieux sang ont la vie éternelle et seront enlevés en l'air à la rencontre de Jésus, quand il viendra et qu'ainsi ils seront toujours avec le Seigneur.

Et maintenant, mon cher enfant, je ne puis pas te donner de plus grande preuve de mon affection qu'en te parlant de ces choses et qu'en t'engageant instamment à lire cette lettre quand tu seras seul, et à te

demander si réellement tu te confies au Seigneur Jésus-Christ comme à ton Sauveur. Si Jésus est vraiment l'objet de ta confiance, et si tu l'aimes sincèrement, le désir de ton cœur sera de lui ressembler, et cela se montrera bientôt dans ta conduite. Dans ce cas, tu prendras plaisir à prier et l'Esprit de Dieu t'enseignera à le faire. Dieu est le Père de tous ceux qui, jeunes ou vieux, croient en Jésus; et quand tu connaîtras Dieu comme ton Père, tu lui demanderas ce qu'il peut seul te donner, tout aussi simplement que tu me demandes ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour toi.

En terminant, je demande à Dieu de te donner de comprendre ces choses et de croire en Jésus, afin que tu sois un enfant de Dieu. Même alors tu auras des penchants pour le mal, contre lesquels tu auras à combattre; tu auras à traverser un monde mauvais et Satan cherchera à t'égarer. Mais connaître Jésus, avoir Dieu pour ton Père, le Saint-Esprit pour ton Guide, et le ciel pour ton éternelle Patrie — c'est ce que souhaite ardemment le cœur de ton père pour son fils. Tu peux être pauvre quant à ce monde; mais Jésus même fut si pauvre qu'il n'avait pas un chez-lui sur la terre, non pas même un lieu où reposer sa tête. Dieu peut te donner la santé ou la maladie, une longue ou une courte vie ici-bas, comme il lui semblera bon. Je désire n'avoir aucune inquiétude à ton égard relativement à ces choses, pas plus que pour moi-même. Ce dont je suis anxieux, c'est que tu connaisses Jésus-Christ, et que dès ce moment tu lui appartiennes! Oh! que Dieu t'accorde cette grâce. Que toi, ainsi que tes frères et tes sœurs soyez à Lui! Alors, quand les cieux passeront avec un bruit sifflant de tempête, quand la terre et tout ce qui est en elle sera consumé, nous serons avec

Jésus, heureux, dans ces *Demeures* qu'il est allé préparer pour nous dans la maison de son Père, où le péché, la douleur, la séparation et la mort ne seront plus.



Trop tard.

Une femme qui colportait la Bible faisait sa tournée dans un quartier très-pauvre d'une grande ville d'Angleterre. En traversant une cour, elle fut attaquée par un chien, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de se défendre des morsures de l'animal au moyen d'un paquet de livres qu'elle tenait à la main. Un jeune homme, qui passait à l'entrée de la cour, vint à son secours et chassa le chien en colère. Toute tremblante encore, elle se tourna pour remercier le jeune homme de son aide opportune. « Oh ! monsieur, je croyais que je serais mordue. Je vous suis bien obligée. Je ne suis qu'une pauvre colporteuse qui cherche à vendre des bibles dans ce quartier. » — « Ah ! vous vendez des bibles ! dit l'homme ; si je l'eusse su, je ne serais certes pas venu à votre secours ; » et son regard courroucé semblait plus terrible à voir que le chien furieux. Mais notre femme missionnaire avait la Parole dans son cœur, et ayant appris de son divin Maître à faire du bien à ceux qui l'outrageaient, elle résolut de trouver le domicile de ce jeune homme, qui n'avait pas de bible, et qui habitait un quartier qu'elle visitait toutes les trois semaines. Elle alla le voir, et quoiqu'il la reçut d'abord avec malveillance, elle parvint à vaincre son inimitié par sa bonté et sa douceur, et elle com-

mença à le visiter régulièrement. Chaque fois qu'elle le voyait, elle le pressait de se pourvoir de la Parole de Dieu, mais il la renvoyait constamment à une autre occasion; enfin, après trois mois de visites, il lui dit : Il me semble que je dois me procurer un de vos livres, je commencerai donc à souscrire, mais comme je n'ai point d'argent aujourd'hui, venez mardi prochain à 10 heures; on me payera pour de l'ouvrage que je fais maintenant, et je vous remettrai un premier à-compte. Ce jour-là cette pieuse femme, en entrant dans la rue où demeurait ce jeune homme, vit une foule réunie devant la porte de la maison où elle allait, et bientôt on apporta une bière, qu'on plaça sur un corbillard qui attendait à la rue. *Cette bière contenait le cadavre du jeune homme*, à qui avait été offert — à réitérées fois, pendant trois mois — le Livre qui parle du seul Nom donné aux hommes, par lequel les pécheurs puissent être sauvés. Au jour et à l'heure même qu'il avait fixés, après tant de renvois, pour le commencement de sa souscription, son corps fut porté à sa dernière demeure, sous les yeux de celle qui avait agi fidèlement à son égard.



La Croix.

L'Agneau de Dieu, le Christ expire

Sur la Croix ! (*bis*)

Son sang répandu nous attire

Vers la Croix ! (*bis*)

Ecoutez ce mot infini :

• Eli, lamma Sabacthani • —

C'est Toi qui meurs, Sauveur béni,
Sur la Croix ! *(bis)*

Les bras étendus on l'attache
A la Croix ! *(bis)*
Son sang coula pur et sans tache
Sur la Croix ! *(bis)*
Le Soleil voile son éclat,
La nuit sur la terre s'abat,
Et Jésus livre le combat
Sur la Croix ! *(bis)*

Il est élevé de la terre
Sur la Croix ! *(bis)*
Pour nous il boit la coupe amère
Sur la Croix ! *(bis)*
Monts, tremblez : Rochers, fendez-vous,
Terre, frémis avec eux tous :
Le Fils de Dieu s'offre pour nous
Sur la Croix ! *(bis)*

Il est mort : l'œuvre est terminée
Sur la Croix ! *(bis)*
La lutte en victoire est tournée
Sur la Croix ! *(bis)*
O majestueuse grandeur !
« C'est accompli, » dit le Vainqueur,
Puis Il baisse la tête et meurt
Sur la Croix ! *(bis)*

Qui dira la divine histoire
De la Croix ? *(bis)*
Je veux trouver toute ma gloire
En la Croix. *(bis)*
Célébrer dans l'éternité
Le triomphe qu'a remporté
Le Sauveur qui m'a racheté
Par la Croix ! *(bis)*



Le veau d'or.

J'aurais voulu vous dire, le mois dernier, chers lecteurs, ce que je veux maintenant vous répéter, savoir, que l'Eternel ne donna les dix commandements aux Israélites que lorsqu'ils se montrèrent disposés à les recevoir et résolus à les garder. L'Eternel les avait conduits pendant tout leur trajet d'Egypte à Sinai; mais dès le moment même de leur départ de l'Egypte, ils avaient toujours été obstinés et mécontents : cependant Dieu les avait supportés et, au lieu de les punir pour leurs péchés, il n'avait fait que les combler de bienfaits et de faveurs qui semblaient augmenter à mesure qu'ils se rebellaient de plus en plus contre Dieu. Tandis qu'ils étaient encore en Egypte, voyant

que Pharaon les poursuivait, ils demandèrent à Moïse si c'était parce qu'il n'y avait point de tombeaux en Egypte qu'il les avait amenés pour mourir au désert. L'Eternel répondit à ces paroles en leur ouvrant un chemin à travers le lit de la mer, et en laissant les Egyptiens morts sur le rivage. Ils murmurèrent contre les eaux amères de Mara, et l'Eternel les rendit saines et douces. Quand ils murmurèrent du manque de pain, la manne descendit du ciel en abondance; et quand ils furent près de lapider Moïse parce qu'ils n'avaient pas d'eau, Moïse reçut de l'Eternel l'ordre de frapper le rocher et d'en faire jaillir l'eau qui les suivit tout le long du désert. Durant tout ce temps, l'Eternel ne les avait pas même une seule fois réprimandés à cause de leurs péchés, et s'ils y eussent été sensibles et qu'ils se fussent confiés en l'amour du Dieu qui s'était montré pour eux si puissant et si riche, il les eût sans doute conduits directement à la terre promise. Mais dans Ex. XIX, 3-6, l'Eternel leur fait dire par Moïse de se souvenir de ce qu'il avait fait aux Egyptiens, et comment il les avait portés, eux Israélites, sur des ailes d'aigles et amenés à lui; puis il leur propose de leur accorder les bénédictions qui leur avaient été promises, à condition de leur obéissance. « Maintenant donc, si vous obéissez exactement à ma voix, et si vous gardez mon alliance, vous serez aussi d'entre tous les peuples mon plus précieux joyau, quoique toute la terre m'appartienne; et vous me serez un royaume de sacrificateurs, et une nation sainte. Ce sont là les discours que tu tiendras aux enfants d'Israël. » Ainsi, vous le voyez, c'était une proposition de la part de l'Eternel qui devait être soumise aux enfants d'Israël.

« Puis Moïse vint, et appela les anciens du peuple, et proposa devant eux toutes ces choses-là que l'Éternel lui avait commandées. » Maintenant de quelle manière pensez-vous qu'ils y répondirent? Quelle réponse feriez-vous à une telle proposition? S'il avaient eu le moindre sentiment de leur propre corruption, si souvent démontrée pendant le peu de temps qui s'était écoulé depuis leur départ de l'Égypte, s'il y avait eu en eux la moindre disposition à confesser quels pécheurs ils étaient, n'auraient-ils pas renvoyé Moïse à Dieu pour lui dire qu'ils n'osaient pas se confier en eux-mêmes pour obéir à la parole de Dieu? N'auraient-ils pas supplié l'Éternel de les supporter encore, de leur pardonner leurs péchés et de les aider à être obéissants, mais en même temps de les traiter selon son amour et sa grâce, et non selon leur propre obéissance? Fut-ce là la réponse qu'ils donnèrent? Non. « Tout le peuple répondit d'un commun accord, en disant : Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. Et Moïse rapporta à l'Éternel toutes les paroles du peuple. » Vous voyez qu'ils n'avaient pas le moindre doute sur leur capacité de faire tout ce que l'Éternel avait dit. Quel changement subit avaient donc subi leurs cœurs rebelles, pour leur donner lieu de penser qu'ils pourraient, dès ce moment, être obéissants en toutes choses? Hélas! c'était leur orgueil et leur confiance en eux-mêmes — l'ignorance de leurs propres cœurs — leur aveugle présomption — qui leur faisaient entreprendre ainsi d'obéir à Celui auquel ils n'avaient jamais obéi, quand ils n'étaient sous aucune obligation.

Combien tout ce que nous avons observé ensemble, le mois dernier, semble avoir été destiné à leur mon-

trer la gravité de l'engagement sous lequel ils osaient présomptueusement se placer. Les éclairs et les tonnerres — la fumée et la tempête — les barrières autour de la montagne — le son du cor se renforçant de plus en plus — qu'est-ce que signifiait tout cela? Sûrement le peuple aurait pu apprendre par ces signes, avec quel Dieu saint et haïssant le péché, ils avaient affaire, combien aussi seraient redoutables les conséquences de la violation de l'engagement qu'ils venaient de prendre volontairement. Ils tremblaient; ils étaient effrayés; mais ils ne soupçonnaient pas même leur propre incapacité à remplir leur promesse. Ils demandèrent que la voix qui sortait du milieu du feu ne leur parlât plus, que Moïse leur parlât à la place de Dieu lui-même; mais ils ne pensèrent pas à se dégager de leur vœu. Bien loin de là, quand ils eurent entendu les dix commandements et bien d'autres préceptes; et quand Moïse, Aaron, Nadab et Abihu, avec soixantedix anciens d'Israël, furent montés sur la montagne, Moïse seul s'approchant de l'Éternel, les autres se tenant à distance; et quand Moïse revint et dit au peuple toutes les paroles de l'Éternel et tous les jugements, « tout le peuple répondit unanimement : Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. » Moïse écrivit alors les paroles, et bâtit un autel, et dressa douze pierres, et offrit des holocaustes, et prit du sang et le répandit, et lut le livre de l'alliance en présence de tout le peuple. Ainsi vous voyez qu'ils auraient encore pu dire : « Nous nous repentons d'avoir promis ce que nous craignons de ne pouvoir jamais tenir. » Mais une telle pensée ne leur vint pas à l'esprit. Alors, pour la troisième fois, ils répètent leur redoutable serment :

« Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit, et lui obéirons. » Or furent-ils obéissants? tinrent-ils leur parole? — accomplirent-ils leur vœu trois fois répété? Nous allons le voir. Moïse est appelé de nouveau sur la montagne. « Et l'Éternel dit à Moïse : Monte vers moi sur la montagne, et demeure là ; et je te donnerai des tables de pierre, et la loi et les commandements que j'ai écrits, pour les enseigner. » Moïse ordonne aux anciens d'attendre son retour, et si quelque affaire importante survenait, de s'adresser à Aaron et Hur pour en juger; puis il monte comme l'Éternel le lui avait ordonné. « Moïse donc monta sur la montagne, et une nuée couvrit la montagne. Et la gloire de l'Éternel demeura sur la montagne de Sinaï, et la nuée la couvrit pendant six jours; et au septième jour il appela Moïse du milieu de la nuée. Et ce qu'on voyait de la gloire de l'Éternel au sommet de la montagne, était comme un feu consumant, les enfants d'Israël le voyant. Et Moïse entra dans la nuée, et monta sur la montagne; et Moïse fut sur la montagne quarante jours et quarante nuits. » Quelle chose pour un mortel d'être là et de vivre! Plusieurs chapitres nous rapportent ce que l'Éternel dit à Moïse pendant qu'il était sur la montagne; puis nous lisons : « Et Dieu donna à Moïse, après qu'il eut achevé de parler avec lui sur la montagne de Sinaï, les deux tables du témoignage : tables de pierre, écrites du doigt de Dieu. » Quand donc Moïse fut prêt à descendre avec ces pierres de la loi, quelle sorte de réception l'attendait en bas? Hélas! hélas! « Le peuple voyant que Moïse tardait tant à descendre de la montagne, s'assembla vers Aaron, et ils lui dirent : Lève-toi, fais-nous des dieux qui mar-

chent devant nous ; car, quant à ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé. » Vous rappelez-vous, chers lecteurs, quel est le premier des dix commandements ? « Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face. » Et le second : « Tu ne te feras point d'image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut aux cieux, ni ici-bas sur la terre, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosternerás point devant elles, et tu ne les serviras point ; car je suis l'Éternel, ton Dieu, le Dieu Fort, qui est jaloux. » Et cependant ce peuple qui, par trois fois, avait juré de faire tout ce que l'Éternel lui commanderait, pressa Aaron de leur faire des dieux, en bravant ainsi et le premier et le second des dix commandements.

Et ce ne fut pas en vain qu'ils le pressèrent. Aaron leur dit d'apporter leurs boucles d'oreilles en or, et celles de leurs femmes, de leurs filles et de leurs fils ; il les reçoit de leurs mains et en fait un veau de fonte, et le façonne avec un burin ; puis ils dirent : « Ce sont ici tes dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Égypte. » Voilà de quelle manière ils accomplirent leur vœu — ou, plutôt de quelle manière ils le violèrent immédiatement, entièrement, affreusement. Et Aaron semble avoir été aussi coupable qu'aucun d'entre eux. « Ce qu'Aaron ayant vu, il bâtit un autel devant le veau, et cria, en disant : Demain il y aura une fête solennelle à l'Éternel. Ainsi ils se levèrent le lendemain dès le matin, et ils offrirent des holocaustes, et présentèrent des sacrifices de prospérité ; et le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour jouer. »

Qu'est-ce qui suivit ce terrible péché, et quelles sont les leçons que tout ce récit nous donne? c'est ce que nous verrons le mois prochain, s'il plaît à Dieu.

QUESTIONS SUR « LE VEAU D'OR. »

1. Quand est-ce que l'Éternel donna à Israël les dix commandements?
2. Comment étaient-ils venus d'Égypte à Sināï?
3. Comment s'étaient-ils conduits pendant le voyage?
4. Comment, malgré cela, Dieu les avait-il traités?
5. Dans quel cas Dieu les aurait-il traités de même jusqu'à la fin?
6. Qu'est-ce que l'Éternel leur proposa en arrivant au désert de Sināï?
7. Comment auraient-ils dû répondre?
8. Qu'eût-il fallu pour qu'ils répondissent ainsi?
9. Quelle réponse firent-ils?
10. Qu'est-ce que les terreurs du Sināï devaient montrer aux Israélites?
11. Malgré leurs craintes, qu'est-ce qu'ils n'auraient jamais dû supposer?
12. Combien de fois répétèrent-ils leur engagement?
13. Qui sont ceux que Moïse laissa en charge quand il monta sur la montagne?
14. Quelle était l'apparence de la montagne quand Moïse y monta?
15. Qu'est-ce que reçut Moïse au bout des quarante jours?
16. Que dit le peuple à Aaron?
17. Lesquels des dix commandements violèrent-ils par là?
18. Comment Aaron accueillit-il leur demande?
19. Qu'est-il ensuite rapporté de la conduite du peuple?
20. Dans quel passage du Nouveau-Testament ces paroles sont-elles citées?



Lâchez la branche.**MON CHER AMI,**

Votre lettre a été la bienvenue et je bénis Dieu, du fond de mon cœur, pour les quelques rayons de consolation qu'il a communiqués à votre âme inquiète et troublée. Je crois savoir ce que vous entendez par « la dureté de cœur, » dont vous vous plaignez, et par cet état que vous dépeignez de la sorte : « Il me semble parfois que mon cœur va se briser ; ceux-là seuls qui ont éprouvé quelque chose de semblable, peuvent comprendre combien il est pénible de sentir qu'il y a une source ouverte, à laquelle vous pourriez gratuitement puiser, mais que je ne sais quoi vous en empêche. » Permettez-moi de vous rappeler qu'il n'y a aucun mérite à nourrir ces tristes sentiments ; mais que, au contraire, ils naissent de l'incrédulité, et qu'ainsi ils sont non-seulement amers et pénibles, mais réellement *coupables* en eux-mêmes. Ce que Dieu désire, c'est que nous croyions qu'il nous dit la vérité, lorsqu'il déclare que nous avons été les objets de son amour ; que son amour pour nous a été tel qu'il n'a pas épargné son propre Fils, et que telle est son entière satisfaction de ce que Jésus a fait et souffert, que par son sang — le sang de Jésus — il nous accorde maintenant un pardon gratuit, la vie éternelle et le bonheur de l'appeler « Père » et de nous jeter dans ses bras de miséricorde et d'amour. Vos sentiments sont semblables à ceux d'un enfant qui a offensé son père, et

qui sait qu'il a donné sujet à son père d'être, à bon droit, irrité contre lui. Tout ce que le père désire, c'est que l'enfant reconnaisse sa faute, pour être sur-le-champ réconcilié et pardonné; c'est ce qu'il attend pour accueillir et caresser l'enfant. Mais le cœur de celui-ci n'en est pas encore là. Il *pleure et sanglote*; il s'agite et se tourmente de plus en plus, tout en restant de l'autre côté de la chambre ou à quelque distance de son père. Le cœur du père peut-il se réjouir d'être témoin des sanglots et des combats de son enfant? Et comment tout cela finit-il enfin? L'enfant se jette dans les bras de son père, et s'écrie en sanglotant sur le sein de son père: « Mon père! j'ai mal agi; j'ai été fort coupable! » Quel calme succède alors au précédent trouble! Ce n'est pas que l'enfant pardonné et réconcilié ait moins de douleur d'avoir offensé son père, que lorsqu'il sanglotait et se tourmentait loin de lui. Non, il en est maintenant plus profondément affligé qu'auparavant; mais la lutte — l'angoisse — est passée, et ce qui l'étonne, c'est d'avoir pu rester si longtemps loin des bras de son père. Cher ami, Dieu est ce père. Il se révèle comme tel en Jésus. Il vous dit, dans sa parole, qu'aussitôt que l'enfant prodigue eut tourné sa face et ses pas du côté de la maison paternelle, « comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion; et étant accouru il se jeta à son cou, et le baisa. » Est-ce que le père de la parabole était plus *tendre* ou *plus compatissant* que « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ? » Vous savez que la parabole fut proposée par Jésus lui-même, dans le but de nous montrer *ce qu'est son Père*, et avec quel bonheur il reçoit tout pécheur qui revient à lui.

Ne doutez donc plus un instant. Croyez ce que Dieu dit de lui-même. Recevez la bénédiction d'en haut, tout en vous étonnant de son amour infini.

J'aimerais que vous eussiez pu entendre, comme moi, ce qu'on m'a raconté d'une dame écossaise et de la manière dont ses doutes et ses angoisses furent dissipés.

C'était dans un temps de réveil, où plusieurs personnes de la connaissance de cette dame avaient été amenées à Christ et, entre autres, une de ses meilleures amies. Éprouvant elle-même quelques inquiétudes sur son état, elle se rendit auprès d'un serviteur de Dieu qui travaillait dans l'endroit, et lui dit qu'elle était malheureuse. Il lui répondit qu'il était bien aise de l'apprendre. Étonnée et même quelque peu offensée de cette réponse, elle raconta au ministre tous les efforts qu'elle avait faits pour obtenir le salut, combien elle avait lu et prié, tout en demeurant aussi loin de la paix que jamais. Il lui dit que ce n'était pas par quoi que ce soit qu'elle pût faire, qu'elle devait être sauvée, mais par ce que Jésus avait depuis longtemps fait et accompli sur la croix. Tout cela était encore pour elle sombre et mystérieux. Elle prit congé du ministre et alla faire visite à son amie récemment convertie. Elle lui demanda ce qu'elle avait fait pour obtenir la paix, dont elle parlait. « Fait ! Je n'ai rien fait ! C'est par ce que Jésus a fait que j'ai trouvé la paix avec Dieu. » La dame répliqua que c'était précisément ce que le ministre venait de lui dire, mais qu'elle ne pouvait pas le comprendre. Elle retourna chez elle toujours plus angoissée, et s'enfermant dans sa chambre, elle tomba à genoux, résolue de ne pas

se relever avant que son âme eût trouvé le repos et la paix. Je ne sais pas combien d'heures s'écoulèrent de la sorte, mais les forces lui manquèrent enfin, et elle s'endormit. Alors elle songea qu'elle tombait dans un affreux précipice, mais qu'ayant saisi une faible branche elle resta suspendue au-dessus de l'abîme. Elle était là criant et implorant du secours, lorsqu'une voix, venant d'en bas et qu'elle savait être la voix de Jésus, lui dit de lâcher la branche et qu'il la recevrait et la sauverait. « Seigneur, sauve-moi ! » criait-elle, et la voix répondait de nouveau : « Lâche la branche. » Mais elle n'osait pas la lâcher et continuait à crier : « Seigneur, sauve-moi ! » Enfin celui qui était en bas, dont elle entendait la voix, mais qu'elle ne voyait pas, lui dit de l'accent le plus tendre et le plus solennel : « Je ne puis pas vous sauver, à moins que vous ne lâchiez la branche ! » Alors, comme désespérée, elle la lâcha, tomba dans les bras de Jésus, et la joie de s'y trouver la réveilla. La leçon, que son rêve lui donnait, ne fut pas perdue pour elle. Elle comprit que Jésus était digne de toute sa confiance, et que non-seulement elle n'avait besoin d'aucune branche de propre justice, mais que c'était son obstination à se cramponner à cette branche, qui la retenait loin de Christ. Elle lâcha tout et trouva Jésus entièrement suffisant.

Dans l'espérance d'apprendre bientôt que vous aussi avez renoncé à tout autre espoir, et vous êtes jeté dans les bras de Celui qui les étendit sur la croix pour vous,

Je reste avec prières

Votre * * * *

(Extrait de *Paix en croyant.*)



La prière exaucée.

Un ouvrier en fer, habitant l'ancien électorat de Hesse, et père d'une nombreuse famille, laissait languir les siens dans la misère, tandis qu'il allait dépenser au jeu et dans les cabarets le gain de ses journées.

Sa pauvre femme, humble et fidèle chrétienne, était obligée de travailler nuit et jour, pour se procurer, à elle et à ses huit enfants, une grossière nourriture et quelques misérables vêtements. Un jour qu'elle ne savait plus que faire pour trouver un morceau de pain, elle se retira dans son bûcher, se prosterna la face en terre, et pria ainsi le Seigneur :

« Seigneur Jésus ! Tu es riche et le maître de toutes choses. Donne-moi pour aujourd'hui, je t'en supplie, autant de pain seulement qu'il faut pour m'empêcher de périr de faim avec mes enfants ! »

A peine a-t-elle achevé sa prière, qu'une femme chrétienne d'un village voisin se présente et lui apporte du pain, de la viande et du gruau. Hors d'elle de surprise : « Grand Dieu, s'écria-t-elle, il n'y a qu'un instant que je suppliais mon cher Sauveur de m'accorder seulement une bouchée de pain ; et voici que.... » L'autre l'interrompit : « Je sais ce que vous voulez dire. Voici ce qui m'est arrivé : C'était comme si quelqu'un m'ordonnait dans mon cœur : Va porter à manger à la pauvre femme de l'autre village. J'ai obéi, voilà tout. Quant à vous, n'en parlez plus et remerciez le Seigneur, car c'est Lui qui vous envoie cela. »



Un précieux trésor.

Il y a environ 300 ans que, dans la ville de Cologne, sur les bords du beau Rhin, on eût pu voir un personnage sauter prestement dans un petit bateau, emportant avec lui quelques paquets qu'il désirait évidemment cacher à tous les regards.

Avec un jeune homme, qui l'accompagnait, ils s'éloignèrent du rivage et remontèrent rapidement le fleuve. Passant devant les antiques cités et les rians villages ils voguèrent le long des rives, au milieu de leurs pittoresques beautés; mais tout lui était indifférent; rien ne pouvait détourner ses yeux du trésor qu'il portait avec lui. Enfin, après un voyage de cinq ou six jours, il atteignit la ville de Worms; en dé-

barquant il déposa ses paquets au bord du fleuve, et chercha avec inquiétude un endroit pour les cacher.

Mes jeunes amis seront sans doute curieux de connaître ce qui avait causé cette fuite précipitée, et ce que contenaient ces précieux ballots qui donnaient lieu à tant de craintes chez celui qui les gardait si soigneusement.

William Tyndale était natif d'Angleterre. Né dans la belle vallée de la Severn, il avait passé sa jeunesse au bord de ses flots rapides, ou dans les champs à l'entour de son village natal de North-Nibley. Les Saintes-Ecritures étaient, dans ce temps, inconnues à la masse du peuple. Wickliffe les avait traduites 150 ans auparavant; mais les exemplaires de sa Bible, la *première* Bible anglaise, étaient tous écrits, non-imprimés, et déjà les Ecritures étaient retombées dans l'obscurité. Tyndale alla faire ses études à Oxford, et là il lut le Nouveau-Testament dans la langue originale. D'abord il ne l'admira que comme un manuel de piété ou un livre propre à exciter des sentiments religieux. Bientôt il y trouva quelque chose de plus. Ce livre étrange lui parla de Dieu, de Christ, de ses propres besoins comme pécheur, avec une simplicité et une autorité qui le subjuguèrent. William avait trouvé un maître qu'il n'avait pas cherché; c'était Dieu lui-même. Les pages qu'il tenait dans sa main étaient la révélation divine si longtemps égarée. Il ne garda pas seulement pour lui-même le trésor qu'il venait de trouver, mais il chercha, et non sans succès, à faire participer à sa joie ses compagnons de jeunesse.

En quittant Oxford, il devint précepteur dans une famille de sa vallée natale. Connaissant bien les Ecritu-

res, il fut plein du désir de faire briller la lumière que Dieu lui avait donnée.

Ce fut durant son séjour dans cette famille que s'éleva dans son cœur la grande idée de donner à ses concitoyens la parole de Dieu dans leur propre langue. Pour mettre son projet à exécution, il passait la plus grande partie de son temps seul, évitant toute conversation qui eût pu trahir son secret. Mais ce fut inutile ! Il vit bientôt qu'il serait arrêté, condamné, et interrompu dans sa grande œuvre. Il dut chercher une autre retraite.

Après avoir rassemblé ses papiers, mis en poche son Testament grec, pris congé de ses amis et des rives souriantes de la Severn, il partit. Que fera-t-il ? Où ira-t-il ? Il dirigea ses pas du côté de Londres. Arrivé là, il erra en étranger dans les rues. Ne réussissant pas à se procurer un emploi, il continua à se confier en Dieu, disant : « Il ne m'abandonnera pas. » Ayant obtenu la permission de prêcher, un riche marchand fut si édifié de ses prédications qu'il s'informa de ses moyens de subsistance. Tyndale lui dit qu'il n'avait rien et lui fit connaître son projet. Ce marchand, qui était un homme pieux, l'invita à venir vivre avec lui pour travailler à son ouvrage. Là nous trouvons donc de nouveau Tyndale occupé de son œuvre favorite. Chapitre après chapitre fut traduit du grec en anglais. Mais, hélas ! même ici, il n'était pas en sûreté. La persécution l'environnait. Il semblait qu'il n'y avait plus de place sûre pour lui en Angleterre ; c'est pour quoi il pensa au Continent et mit à la voile pour l'Allemagne. Il resta quelque temps à Hambourg ; mais apprenant qu'il y avait des imprimeurs à Cologne, il se

rendit dans cette ville, et là encore, quand il pensait que le désir de son cœur était près d'être accompli, il fut de nouveau arrêté dans son œuvre, qui, on ne sait comment, était venue à la connaissance des ennemis de Dieu et de sa parole. Avec l'aide des autorités, ils allaient saisir toutes les feuilles déjà imprimées, quand Tyndale, averti par l'imprimeur, les mit en sûreté et, comme nous l'avons vu, n'eut pas de repos avant d'avoir emporté bien loin son trésor : c'est lui qui était dans ce petit bateau s'enfuyant de Cologne et abordant à Worms. Là, après nombre d'années de travail, il put voir ses deux éditions du Nouveau-Testament achevées — les premières qui furent imprimées en anglais.

Ce fut vers la fin de l'année 1525, que le Nouveau-Testament anglais traversa la mer : quelques marchands pieux s'étaient chargés de ces livres. Captivés par les Saintes-Écritures, ils les avaient pris à bord de leurs vaisseaux, cachés parmi leurs marchandises, puis ils avaient traversé d'Anvers à Londres.

Leur danger était grand. Dans chaque port, l'ordre avait été donné d'empêcher l'entrée de la précieuse cargaison qu'ils apportaient.

De nouveau cependant, se manifesta la sollicitude de Dieu pour sa propre parole. Les gardes avaient été dispersés. Les marchands ne rencontrèrent aucun obstacle lorsqu'ils déchargèrent le vaisseau. Ils cherchèrent quelqu'un qui voulût se charger des livres et les distribuer. Un humble serviteur de Christ offrit sa maison, et dès lors les vendit à ses compatriotes.

Tout intéressants que soient ces faits, nous ne pouvons pas continuer l'histoire du premier Nouveau-Testament anglais, si ce n'est pour ajouter que celui

qui n'avait pas estimé sa vie précieuse en travaillant au milieu de tant d'opposition, fut bientôt appelé à laisser cette vie comme martyr pour la vérité : il fut brûlé sur l'échafaud.

Cher jeune lecteur, quelle est la valeur que vous mettez à la parole de Dieu ?

Aujourd'hui les Bibles sont si abondantes — Bibles de tous formats, Bibles de tout prix — que personne ne doit s'en passer. Je pense donc que la plupart de mes jeunes lecteurs en possèdent une. Vous est-elle précieuse ? Ah ! puisse-t-elle l'être ! Son contenu, aussi bien que tout ce qu'il en a coûté pour nous la conserver, devrait la rendre telle. Elle contient les précieuses pensées de Dieu ; et le Psalmiste dit que, s'il devait les compter, elles seraient en plus grand nombre que le sable de la mer. Sur ses pages brillent ses précieuses promesses ; elles nous parlent du Christ son précieux Fils, qui pour ceux qui croient est aussi précieux.

Précieuses pensées — précieuses promesses — précieux Christ !

Puisse mon jeune lecteur les trouver tous ainsi ; alors vous pourrez dire avec sincérité :

« Le Livre du grand Dieu des cieux
Est pour mon cœur un trésor précieux. »



La barre de fer.

Un charpentier, avec sa femme et sa famille, demeurant dans un district, où l'on distribuait des traités, étaient dans une très-misérable condition à cause

des habitudes de débauche du père. Cet homme traitait souvent la religion de folie, mais aimant beaucoup la lecture, il lisait toujours les traités laissés à la maison. Le dernier traité qu'il reçut là (car il quitta peu après ce district) était la « Barre de fer. » Selon son habitude il le lut aussi; « mais, dit-il, je fus poussé à le relire, et puis, quoique mon cœur eût été jusqu'alors aussi dur que le fer, ce traité fut le moyen employé pour le briser. Je vis alors dans quel affreux état j'étais, et je ne savais que faire; mon esprit était dans un état horrible; j'essayai de prier, mais je pensai que Dieu ne m'entendrait pas; néanmoins je continuai à regarder à Lui pour être secouru, et après quelques semaines de souffrance mentale, la lumière pénétra dans mon esprit. Je me sentis alors déchargé d'un lourd fardeau. Maintenant je suis heureux et ne puis être assez reconnaissant d'avoir reçu ce traité; car il a été un instrument pour m'amener à la connaissance de la vérité. Ma maison est maintenant confortable; nous sommes tous bien vêtus; mes enfants fréquentent l'école du dimanche, et ma femme vient avec moi, deux fois par dimanche, entendre la parole de Dieu, et j'espère être bientôt employé moi-même à la bonne œuvre de la distribution des traités. Chère Madame, continua-t-il, en s'adressant à la dame qui lui avait donné le traité, ne vous laissez pas décourager dans votre œuvre. Je sais que je vous ai souvent blessée et affligée; ma conscience me disait souvent que vous aviez raison et que j'avais tort. Portez, je vous prie, ce traité béni à chaque famille que vous visiterez, et dites-leur quel en a été l'effet sur moi, un des plus grands pécheurs. »

Le Congé.

Un soldat prussien, d'origine étrangère, homme ignorant et brutal, étant dégoûté de l'état militaire, avait déjà plusieurs fois sollicité son congé sans pouvoir jamais l'obtenir. Chaque fois qu'il revenait de l'exercice, sa fureur s'exhalait en injures contre le bourgeois chez lequel il logeait. On le mit en pension chez une pieuse veuve. Un jour qu'il rentrait de service, jurant comme de coutume, il aperçoit la Bible ouverte sur la table de son hôtesse. Il y jette les regards et s'arrête aux paroles de Jésus : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera accordé. »

Ces paroles le frappent. Qu'est-ce que ce livre, ma bourgeoise ?

La veuve. C'est la Bible.

Le soldat. Qu'est-ce que la Bible ?

La veuve. C'est la parole de Dieu.

Le soldat. La parole de Dieu ! Il faut donc que ce ce qu'il renferme soit vrai.

La veuve. Bien certainement.

Le soldat. Il faut aussi que tout ce qui y est promis s'accomplisse, sans en excepter les paroles que je viens de lire.

La veuve. Assurément. Tout ce que nous demandons à Dieu au nom de Jésus, nous l'obtenons, pourvu que nous croyions.

Le soldat. Il y a longtemps que je voudrais être libéré du service militaire. Si la Bible dit vrai, je n'au-

rai donc qu'à prier Dieu pour être sûr d'obtenir mon congé.

La veuve. La Bible nous apprend à ne demander les biens de ce monde qu'avec certaines restrictions. Il n'y a que les biens spirituels que nous osions demander sans réserve.

Le soldat. Pardon, ma bourgeoise, ce que vous me dites là n'est pas dans le passage que j'ai lu. Il déclare que *tout* ce que nous demanderons, nous sera accordé.

La veuve. Eh bien, soit! Tout ce que la Bible dit est vérité. La Parole de Dieu ne saurait mentir.

Le soldat retint les paroles qu'il avait lus, les agitant nuit et jour dans son cœur. « Essaie toujours, dit-il enfin. En tout cas, tu n'y peux rien perdre, et qui sait? peut-être obtiendras-tu ce que tu désires. » — Il se rendit dans sa chambre à coucher, et se mit à genoux dans l'intention de prier Dieu de le délivrer du service militaire, dont il était depuis si longtemps dégoûté. Mais à peine a-t-il commencé, que le souvenir des nombreux péchés dont il s'est rendu coupable, le frappe et l'effraie. « Comment, pense-t-il, le Dieu saint pourrait-il exaucer les prières d'un pécheur tel que moi? » Cette réflexion lui fait complètement oublier l'objet de ses vœux. Il pleure, il gémit, il implore à grands cris la grâce et le pardon de Dieu.

Le Seigneur eut égard à ses larmes. Il lui donna la repentance, la foi et le pardon de ses péchés. Il le transforma en une nouvelle créature. Rien ne ressemblait moins à sa vie d'autrefois, que la conduite qu'il tint à dater de ce jour. Naguère ivrogne, débauché,

brutal, blasphémateur, il devint tout à coup un modèle de douceur, de bonnes mœurs et de piété.

Sa conversion subite attira sur lui l'attention générale. Ses chefs et ses camarades lui demandèrent ce qui l'avait jeté dans la dévotion. Il le confessa, et ne désavoua pas la vérité. Il rendit témoignage de la grande miséricorde que Dieu avait faite à son âme. Ses paroles, partant du cœur, allèrent aux cœurs. Un grand nombre de soldats, devenus inquiets au sujet de leur salut, se mirent à chercher Dieu avec ardeur. L'exemple des uns exerçait sur les autres une influence contagieuse, et l'Évangile gagnait de jour en jour du terrain dans le régiment.

La plupart des officiers voyaient avec déplaisir l'œuvre du Saint-Esprit dans le cœur de leurs soldats. Ils regardaient la dévotion comme une faiblesse antipathique à l'esprit militaire, et ils s'indignaient de ne plus compter dans leurs rangs que de misérables *çagots*. Ils en firent leur rapport au colonel, et lui nommèrent le coupable auteur de toutes ces menées. On fit subir à celui-ci un sévère interrogatoire. Mais lui, loin de se laisser intimider, profita de cette occasion pour confesser hautement sa foi et pour rendre témoignage de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ajouta qu'il n'avait pas séduit ses camarades, mais que par le simple récit de ce que le Seigneur avait fait pour lui, il avait cherché à les amener du chemin du péché sur le seul chemin qui conduise à la vie.

On lui demanda pourquoi il ne semblait plus empressé d'obtenir son congé, tandis qu'autrefois il l'avait sollicité avec tant d'empressement. Voici ce qu'il répondit : « Tant que je n'étais pas converti, je vou-

lais faire obstinément à ma tête; mais depuis que je suis devenu la propriété de mon Seigneur Jésus-Christ, je n'ai plus d'autre volonté que la sienne, et je m'abandonne au bon Dieu, comme un enfant qui marche où son père le conduit. »

Comme sa piété était le seul crime qu'on eût à lui reprocher, on se hâta, pour toute punition, de lui expédier son congé.

Il apprit ainsi que les paroles du Seigneur sont véritables, que toutes ses promesses sont Oui et Amen, mais qu'il fait toutes choses *en leur temps*.



L'heureux mouleur.

Un ancien garde-forestier, injustement privé de son emploi, exerçait le pénible métier de mouleur (mesureur) de bois. C'était un misérable gagne-pain : beaucoup d'ouvrage, peu de salaire, et pourtant sa famille était nombreuse.

De grand matin il allait à la forêt, n'ayant pour toute provision qu'un morceau de pain sec, et le soir quand il rentrait dans sa cabane, épuisé de fatigue et trempé de sueur, sa femme le recevait les reproches à la bouche. Semblable à la femme de Job, elle lui disait : « Conserve-tu encore ton intégrité? Est-ce encore en Dieu que tu mets ta confiance? » — Oui, c'est en Dieu qu'il mettait sa confiance, malgré sa misère, malgré les propos amers de sa femme. Il savait en qui il croyait, et le Seigneur qui est fidèle ne le délaissait pas. Quand, au milieu de quelques amis qui parta-

geaient ses sentiments, il racontait les miséricordes dont il avait été l'objet, des larmes de joie et de gratitude mouillaient ses yeux et inondaient ses joues.

Un jour, on plaignait son sort. On le trouvait bien malheureux d'être obligé de faire un si rude métier et de se contenter d'une si chétive nourriture.

« Non, mon cher frère, dit-il, ne me plains pas. Je suis plus heureux que mille autres. Quand je suis fatigué d'avoir cordé du bois, depuis le grand matin jusqu'au milieu du jour, je m'assieds près d'une source, je prends ma provision de pain et je l'arrose de l'excellente boisson que m'offre mon bon Dieu. Tu ne saurais croire combien ce frugal dîner me restaure. Après deux ou trois heures de repos, je me sens vigoureux comme un jeune homme, et le plus rude travail ne me semble qu'un jeu. »

Je ne me plaindrais pas d'être obligé de travailler, disent certains pauvres, si seulement je pouvais m'accorder une nourriture plus substantielle. Comment prendre des forces, lorsqu'on n'a pour se restaurer que de l'eau et des pommes de terre? — C'est le langage de l'incrédulité. Ce qui nourrit l'homme et ce qui le fortifie, ce ne sont pas les mets qu'il prend, c'est la bénédiction que Dieu y attache. Or, cette bénédiction n'est-elle promise qu'à la table du riche? et quand le Seigneur nous a ordonné de prier: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, ne nous a-t-il pas suffisamment déclaré qu'Il peut rendre fortifiante la nourriture la plus simple? Rappelez-vous le pauvre mouleur, et quand la gratitude sera devenue l'assaisonnement de vos repas, soyez sûrs qu'ils vous procureront et au delà les forces dont vous avez besoin.

La nuit.

Il est nuit ;
 Du travail s'éteint le bruit.
 Mon Dieu ! La paupière close,
 Sous ton aile je repose :
 Ta bonté veille et me suit
 Jour et nuit.

Il est nuit :
 Pécheur que le sommeil fuit,
 Jésus donne , à ta prière,
 Pardon , vie , espoir , lumière ;
 Pour ceux qu'au ciel il conduit,
 Plus de nuit.

Car, la nuit,
 L'étoile du matin luit.
 A sa clarté ta promesse,
 Seigneur, soutient ma faiblesse.
 Pour moi, quand ta voix m'instruit,
 Plus de nuit.

Plus de nuit :
 Devant l'aube, l'ombre fuit.
 Bientôt brillera cette heure,
 Où la céleste demeure,
 Pour nous, quand Jésus viendra,
 S'ouvrira.

Vers Jésus,
 Plus de nuit ; la mort n'est plus.
 Tous les siens à sa venue ,
 Vers lui ravis sur la nue,
 Dans le ciel seront reçus
 Par Jésus.





Bonnes nouvelles venant d'un pays éloigné.

Où allez-vous? — disait Jonathan, s'adressant à deux petites filles. — Nous allons à l'École enfantine, répondirent Lina et Bertha. — Oh! je veux aller avec vous, dit Jonathan, âgé de six ans, et dont les parents étaient Juifs. — Eh bien, viens, répliquèrent les fillettes. Et Jonathan, entre les deux, se rendit à l'École enfantine où il fut le bienvenu; mais quand il vit tant d'enfants qu'il ne connaissait pas, il s'intimida et ne voulut pas quitter Lina et Bertha.

Lorsque les enfants furent tous réunis, la maîtresse adressa une sérieuse prière au Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, puis elle leur raconta que, quand il était sur la terre, il appelait à lui les petits enfants et les bénissait (Marc X, 16). Cela paraissait un rêve à Jona-

than; il lui semblait être dans un autre monde et entendre un nouveau langage; il ne pouvait détacher ses yeux de la maîtresse. Il aurait volontiers entendu parler davantage du précieux Seigneur Jésus, mais la leçon était terminée et la maîtresse emmena les enfants au jardin, où ils passèrent leur temps à chanter et à jouer.

Quand Jonathan revint à la maison, sa mère lui demanda où il avait été : Oh ! maman, dit-il, j'ai été à l'Ecole enfantine et j'aimerais que tu m'y laissasses aller tous les jours. — Sa mère, très-étonnée, lui dit : Mon enfant, pourquoi désires-tu y aller ? — Oh ! on y chante, et on y entend de bonnes nouvelles; je suis allé avec Lina et Bertha et j'aimerais y aller tous les jours.

Sa mère garda le silence un moment; mais quand elle dit : Eh bien, tu peux y aller, Jonathan l'embrassa et la remercia. Dès ce jour une nouvelle vie commença en lui; et comme s'ouvre une fleur aux rayons du soleil, ainsi le cœur de Jonathan se dilata aux rayons de la foi et de l'amour. Les prières mortes qu'il entendait à la maison ne pouvaient satisfaire son désir d'apprendre à connaître toujours mieux l'ami des petits enfants, qui descendit du ciel sur la terre « pour chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc XIX, 10) et « qui se donna lui-même pour nous » (Gal. I, 4), afin que nous eussions la vie. Jonathan *avait soif* de cette « eau » de la vie, que nous ne pouvons avoir que par Jésus-Christ, qui la donne à tous ceux qui viennent à lui.

Un jour que les enfants étaient réunis autour de leur maîtresse, leurs yeux fixés sur elle avec la plus

grande attention se remplirent de larmes. Et maintenant, cher lecteur, qu'est-ce qui, croyez-vous, préoccupait ainsi leurs cœurs, leurs esprits, leurs yeux et leurs oreilles? En imagination, ils sont sur le Calvaire et contemplent le Seigneur Jésus crucifié. « Chers enfants, leur disait l'institutrice (en finissant la leçon), le Seigneur Jésus souffrit tout cela pour nous, afin que nous eussions la vie et que nous pussions demeurer avec Dieu dans le ciel. » Un silence solennel suivit ces paroles, mais quand la maîtresse dit : « Prions et rendons grâce, » les enfants répondirent d'un commun accord : « Oui, oui ! c'est ce que nous voulons. » Oh ! quel heureux moment ; des fleuves de grâce découlaient du ciel à travers la croix, et il y avait « de la joie dans le ciel » (Luc XV, 7). Jonathan retourna à la maison, le visage rayonnant de bonheur, et aussitôt qu'il vit sa mère il s'écria joyeusement : « Maman ! le Sauveur mourut pour nous, pour toi, pour moi, pour papa et pour tous, pour chacun. » Quand la mère entendit ces paroles de la bouche de son unique enfant, elle fut interdite, et le cramoisi monta à sa figure. Le premier moment d'embarras passé, elle dit : « Que dis-tu, Jonathan ? Que je n'entende plus jamais de telles choses. » Mais l'enfant, tellement pénétré de joie, comprit seulement sa question, il n'entendit pas les derniers mots, et répliqua : « Le Sauveur est mort pour toi, pour moi, pour papa et pour tout le monde. » Qui t'a dit cela ? demanda brusquement la mère ? — La maîtresse, répondit Jonathan. — *Ne redis jamais de telles paroles, parce que ce n'est pas vrai et ces choses ne sont pas pour nous ;* entends-tu ? Jonathan resta comme ébloui par un éclair, mais cela ne dura qu'un moment ;

il retourna à l'école pleurant et sanglottant. — Pourquoi pleures-tu, cher enfant? demanda la maîtresse. — Ah! répondit Jonathan, ma mère m'a dit que ce n'est pas vrai que le Sauveur soit mort pour nous, et que de telles choses ne sont pas pour nous; — et en répétant ces mots ses pleurs redoublèrent.

— Cher enfant, dit la maîtresse, tu sais que Dieu ouvre les oreilles de ceux qui ne connaissent pas l'amour de Dieu; prie pour ta mère, cher enfant, et crois fermement que le Seigneur et Sauveur mourut pour toi et pour tes parents. — Est-ce vrai? est-ce vrai? redemanda Jonathan. — Oui, mon cher enfant, *tout* ce que je vous dis sur Jésus est *vrai*, déclara la maîtresse, puis elle posa les mains sur la tête de l'enfant et pria Dieu, le Père du Seigneur Jésus-Christ, de bénir ce garçon et de se faire connaître à ses parents. Jonathan fut calmé; la maîtresse le pressa sur son cœur, l'embrassa et le renvoya à ses parents; puis elle se retira dans sa chambre et pria pour cette famille juive. Elle ne revit plus jamais le garçon, car son père lui défendit de retourner à l'École enfantine. En entendant cet ordre, le garçon ne répliqua pas, mais deux grosses larmes roulèrent en bas ses joues. Alors commença un temps bien difficile pour Jonathan, aussi désirait-il souvent d'être recueilli dans le ciel. Fréquemment, sur le seuil de la porte de son père, on le voyait regarder du côté de l'école, et écoutant si peut-être quelque mot de consolation ne parviendrait pas jusqu'à son oreille et à son cœur; il guettait avec tristesse Lina et Bertha allant à l'école et sentait comme si quelqu'un le poussait à les y accompagner; mais non! il doit rester à la maison pour obéir à son père.

Dès lors son extérieur qui s'était épanoui comme une fleur arrosée d'eau fraîche, devint comme une fleur étiolée et malade, par manque de ce rafraîchissement.

C'était « Noël » qui, parmi les chrétiens d'Allemagne, est beaucoup plus fêté que chez nous; les enfants de l'école étaient réunis autour de leur maîtresse et au milieu de la chambre était un grand arbre de Noël, garni de toutes sortes de bonnes choses et illuminé par plus de cent bougies. Les enfants chantaient à Dieu des cantiques de louange. Pendant ce temps un petit garçon parcourait doucement les rues de la ville, malgré le froid et par un vent glacial du Nord, qui ne le rebutait point, quoiqu'il n'eût ni chapeau ni manteau; il n'avait qu'une pensée: jeter un regard dans l'École enfantine; rien de plus. C'était Jonathan: il monta avec précaution sur le tronc épais d'un arbre qui gisait devant la fenêtre, et de là il put voir dans l'école. Le garçon est heureux, ses joues s'embrasent, ses yeux sont brillants de joie, il entend la voix de Lina chantant ces paroles qu'un ange proclamait du ciel: « Voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple; car aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Luc II, 10, 11). Quand Jonathan entendit ces paroles il éprouva beaucoup de joie et de bonheur. Puis les enfants chantèrent l'hymne allemand: « Des cieux il descendit, etc., » et après le dernier « Alléluia » Jonathan retourna à la maison, inaperçu comme il était venu, mais dans des dispositions différentes. Il partit ensuite pour une école, puis il alla à l'Université; les ténèbres de l'enseignement

qu'il y entendit n'étaient jamais éclaircies par la lumière de la Parole de Dieu. Les impressions de son enfance se dissipèrent peu à peu, mais il conserva un désir indéfini pour le « paradis perdu », comme il l'appelait. Les plaisirs du monde ne lui procuraient point de bonheur, et les joies passagères de ses amis ne pouvaient le satisfaire. Sa seule jouissance était de faire une promenade dans la forêt qui était près de la ville; là il ne voyait aucune figure humaine et pouvait être tout à ses pensées.

Jonathan étudia la médecine et fut bientôt honorablement connu, comme un étudiant diligent, et comme un jeune homme d'un grand savoir, ce qui lui faisait plaisir. Un jour il accompagnait un ancien docteur dans sa visite aux malades d'un hôpital. Il remarqua que plusieurs médecins passaient avec une indifférence évidente devant le lit d'une femme qui semblait être près de sa fin; le docteur jeta un regard sur elle, lui tâta le pouls et la quitta en disant : « Je crois que bientôt vous serez mieux. » Elle ne dit rien, mais tourna les yeux sur lui avec une profonde expression qui disait plus que des paroles. Ce regard rencontra l'œil de Jonathan et alla si directement à son cœur que sa conscience fut toute troublée; quelques minutes après le docteur quitta l'hôpital et Jonathan retourna vers la femme; elle était paisible quoique souffrant beaucoup et joignait les mains en priant. Chère dame, lui dit le jeune homme, ma conscience me pousse à vous dire la vérité avant qu'il soit trop tard; il me semble que vous n'avez qu'un moment à vivre, c'est pourquoi, si vous avez quelque chose à terminer avant de quitter ce monde, hâtez-vous; si je puis vous rendre quelque

service, je le ferai volontiers de tout mon pouvoir. La mourante le regarda avec douceur et affection, puis elle dit : Cher monsieur, je vous remercie, vous êtes bien bon ; je sens que je suis près de ma fin, je me réjouis d'aller dans ma patrie, de quitter ce monde pour être toujours avec Christ. Mais si vous voulez me rendre un service d'ami, prenez le livre que vous trouverez sous mon oreiller et lisez m'en un peu. — Jonathan le prit ; c'était un Nouveau-Testament, relié avec les Psaumes. — Que voudriez-vous que je vous lise ? demanda-t-il à la femme. — Lisez le XVII^me chapitre de l'Evangile de Jean, s'il vous plaît. — Il le fit avec un intérêt et un sentiment profonds ; c'était comme si, auparavant, il n'eût jamais entendu de telles paroles ; puis il se tourna vers la malade, dont l'œil serein était fixé sur lui avec une expression de reconnaissance et de joie céleste. — Cher monsieur, dit-elle, je vous remercie, vous m'avez rendu un grand service ; quand je serai dans ma patrie, je le dirai à mon Sauveur ; qu'il vous bénisse ! et maintenant que je vais reposer dans ma céleste demeure, je vous donne ce livre comme marque de ma reconnaissance ; souvenez-vous de cette conversation et puisse le Sauveur en bénir chaque mot pour votre cœur. — Elle lui donna le Nouveau-Testament ; alors il la quitta et retourna chez lui ; il ferma la porte de sa chambre et lut dans son livre successivement ces passages, entre autres : « Mon âme a soif du Dieu vivant » (Psaume XLII, 2). Cela semblait être la vraie expression de l'état de son cœur. « Je ne repousserai point celui qui vient à moi, » dit Christ, et il sentit la vérité de cette parole. Dans l'obscurité de la nuit une lumière brillait dans la chambre

de Jonathan, toujours occupé à sonder sa Bible, cette sainte Parole de Dieu. Jésus tire la lumière des ténèbres; le Saint-Esprit choisit un moyen lent, mais sûr, pour accomplir une grande œuvre.

C'est le jour du Seigneur; un grand nombre de gens se rendent à une petite chapelle d'Allemagne. Un silence solennel suivit le premier cantique et du milieu de l'assemblée se leva un jeune homme au teint hâlé; avec un profond sérieux, il prononça ces paroles : Prions. Quand sa prière fut terminée, il lut une partie du XIX^{me} chapitre de Jean, et en arrivant à ces mots du 30^{me} verset : « C'est accompli, » des pleurs inondèrent ses joues, et, avec une expression profondément sérieuse, il répéta les mots : « C'est accompli! Oui, c'est accompli, par la grâce et l'amour, loué soit Dieu, le Père de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » C'était Jonathan qui maintenant porte les « Bonnes Nouvelles » d'un pays éloigné dans les sombres déserts de l'Afrique.



Les prières d'une mère.

Un jour, vers la fin d'une réunion de prières à F., un jeune homme se leva. On avait beaucoup parlé de l'efficace des prières d'une mère, plus d'une supplication avait été élevée à Dieu soit pour les mères soit pour les enfants. Ce jeune homme, profondément ému, prit alors la parole et dit : « J'ai quelque chose à ajouter à ce qui a été dit touchant les prières d'une mère

chrétienne, parce que j'ai le bonheur d'en avoir une. Dès ma plus tendre enfance, elle m'enseigna à prier. Mes plus anciens souvenirs sont les petites prières qu'elle m'apprenait à répéter matin et soir. Tout jeune encore, je croyais que j'aimais le Sauveur, et pendant un ou deux ans, j'essayai de le suivre. Mais bientôt survinrent des années de ténèbres — de ténèbres les plus profondes. Je négligeai de prier et me plongeai dans la dissipation et dans toutes sortes de folies. Mais, au milieu de tout cela, je croyais toujours entendre la voix de ma mère qui, le cœur brisé, priait pour son enfant égaré. Souvent, dans mes plaisirs insensés, il me semblait entendre, dans le fond de mon cœur, une voix qui me disait : Ta mère prie pour toi. J'ai parcouru le monde, j'ai visité presque tous les pays du globe ; mais nulle part je n'ai pu échapper à la pensée qui me suivait comme une ombre et qui était pour moi comme un reproche continuel : A présent ta mère prie. Il n'y a pas longtemps que je suis revenu dans cette ville, non comme un fils prodigue, parce que je ne m'étais jamais repenti, mais épuisé par d'incessants efforts pour échapper à la conviction que je faisais mal. Je revins chez ma pauvre mère, que je trouvai toujours priant — luttant toujours avec Dieu comme elle le faisait depuis tant d'années : cela me mit mal à l'aise, et cependant je craignais qu'elle ne cessât de prier.

Un jour, dans une de mes promenades sans but, je passai près de cet endroit. Ce n'était pas la première fois, mais ce jour-là je m'approchai de ce local. La curiosité m'y fit entrer et je m'assis. A côté de moi était un jeune homme agité et malheureux. J'eus pitié de lui, et lui demandai ce qui pouvait le mettre dans

un tel état. Une minute après, il se tourna vers moi et me demanda si je ne voulais pas prier pour lui. Hélas ! il croyait que je pouvais prier. Ce fut une flèche lancée à l'aventure par un bras puissant et qui entra dans mon cœur. J'étais troublé, et je sentais qu'on avait remarqué la chose, parce que, lorsque la réunion fut terminée, un monsieur s'approcha et me dit avec bonté : « N'aimeriez-vous pas avoir aussi votre part dans les prières ? » « Non, non, » lui dis-je brusquement, et pourtant dans mon cœur je le désirais beaucoup. Je quittai précipitamment la salle, mais cet excellent homme me suivit en disant : « Ne feriez-vous pas mieux de revenir avec moi pour demander que demain on prie pour vous ? » Je continuais ma route et il continuait à me faire la même question avec la même bonté. Je retournai ; ce pas en arrière fut réellement un point de toute importance dans ma vie. Dès ce moment je suis venu chaque jour ici. Ma mère avait souvent prié Dieu, afin que je fusse amené ici et que par ce moyen je fusse conduit à Christ. Ses prières ont été exaucées. Je suis pour Christ ; mes péchés m'ont été pardonnés, et j'ai enfin trouvé cette paix que j'avais cherchée en vain partout ailleurs. Oh ! que ne dois-je pas aux prières de ma mère !



L'enfant sous la roue.

On a souvent dit qu'il y a pour les enfants une Providence particulière. Ce n'est pas à dire, que la solli-

clé de Dieu s'exerce avec moins de vigilance sur les destinées des grandes personnes que sur celles des enfants. Mais elle se manifeste d'une manière plus éclatante et plus visible sur ces petits êtres frêles et délicats, que notre imprévoyance expose si souvent à de grands dangers, et qui n'ont point encore reçu, pour les protéger, les armes que nous trouvons et dans nos forces physiques et dans notre intelligence.

Des faits nombreux attestent cette action spéciale de la Providence divine en faveur des enfants.

Un petit garçon, qui pouvait à peine encore se tenir sur ses jambes, se trouvait devant la porte de la cour, au moment où son père allait y faire entrer une voiture de blé pesamment chargée. Un des chevaux, en passant, renverse l'enfant, et le fait tomber tout droit devant la roue du chariot. Aussitôt les chevaux s'arrêtent. Leur maître les veut faire avancer. Il les excite de la voix et du geste. Mais ils se tiennent immobiles comme une muraille. Enfin, il fait le tour de sa voiture, pour voir ce qui les empêche de marcher. Alors seulement il aperçoit son enfant couché à un doigt de la roue. Pâle de saisissement, mais en même temps les yeux baignés de larmes de joie et de reconnaissance, il se hâte de le relever et de le prendre dans ses bras. Le pauvre petit souriait.

« Voici, dit l'heureux père, en l'apportant à sa femme, voici ton enfant, que Dieu te donne une seconde fois aujourd'hui. Un ange du Seigneur a tenu les chevaux par la bride : autrement, au lieu du bon petit qui sourit, c'est un cadavre moulu et brisé par les roues que je t'apporterais. »



LA GRAPPE D'ESCOL

Les deux médiateurs.

Médiateur est un grand mot, mais cependant il est facile à comprendre. Quand deux garçons se sont querrellés et en sont presque venus aux coups, j'ai vu leur maître ou peut-être le père d'un des garçons intervenir et les séparer, et raisonner, d'abord avec l'un, puis avec l'autre, jusqu'à ce qu'ils se tendissent la main et redevinssent amis. Dans ce cas le maître ou le père était un médiateur. Il vint se placer entre les garçons pour les réconcilier mutuellement. Quand un enfant a été sur le point d'être châtié pour quelque faute, n'avez-vous jamais vu sa sœur se placer entre lui et la verge levée, et, au risque de la voir retomber sur

elle-même, plaider pour le pardon de son frère ? Une telle sœur était alors un médiateur, c'était un intermédiaire — et c'est ce que signifie le mot — entre le garçon en faute et son père offensé. Elle se mettait entre eux pour obtenir le pardon de son frère et un retour pour lui de la faveur de son père. Entre Dieu et les hommes, la Bible nous dit qu'il n'y a qu'un médiateur — l'homme Christ Jésus. C'est-à-dire que Christ est venu se mettre entre Dieu et toute la race humaine. Il était le seul Être capable de le faire, le seul dont la médiation pouvait servir à quelque chose. D'autres, dans des cas particuliers, ont pu intercéder pour certaines personnes. Moïse fut, dans ce sens, un médiateur entre Dieu et Israël, dans la scène qui réclame maintenant notre attention. Mais tandis que, à quelques égards, Moïse était comme Christ, à d'autres égards, il était entièrement différent. Sous ces deux rapports, cependant, Moïse peut nous apprendre quelque chose au sujet de Jésus-Christ. Puisse le Saint-Esprit être notre guide.

Ce fut par l'Éternel lui-même que Moïse apprit, tout d'abord, le péché d'Israël : « Va, descends, lui fut-il dit, car ton peuple, que tu as fait monter du pays d'Égypte, s'est corrompu. » L'Éternel dit à Moïse comment ils s'étaient si tôt détournés de leur voie et s'étaient fait un veau de fonte pour l'adorer ; puis il ajoute : « J'ai regardé ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide. Or, maintenant laisse-moi, et ma colère s'embrasera contre eux, et je les consumerai ; mais je te ferai devenir une grande nation. » Si Moïse eût pensé davantage à lui-même et s'il eût moins aimé Israël qu'il ne le faisait, combien il eût été satis-

fait de devenir le chef d'une nation. Mais il aimait trop Israël et il aimait trop son Dieu pour accepter cela. « Alors Moïse supplia l'Éternel, son Dieu, et dit : O Éternel, pourquoi ta colère s'embraserait-elle contre ton peuple que tu as retiré. » L'Éternel les avait appelés : le peuple de Moïse; mais Moïse ne veut pas entendre parler de cela, il rappelle à l'Éternel qu'ils sont son peuple. « Reviens de l'ardeur de ta colère, et te repens de ce mal que tu veux faire à ton peuple. » Il plaide pour la gloire du nom du Seigneur, et lui rappelle ses promesses et son serment à Abraham, Isaac et Israël; et ne cesse pas d'intercéder, que l'Éternel ne se repente du mal dont il avait menacé son peuple.

Lecteur chrétien, que de leçons ici pour vous et pour moi. Moïse, comme Elie, était un homme sujet aux mêmes passions que nous; et pourtant quelle sainte hardiesse dans la prière! quelle persévérance aussi! et quel succès! L'Éternel savait combien les nouvelles du péché d'Israël pousseraient Moïse à prier, et ainsi il éprouve sa foi, en disant : « Laisse-moi, et ma colère s'embrasera contre eux. » C'est comme s'il eût dit : « Je ne puis frapper les transgresseurs, si tu pries pour eux comme tu as l'habitude de le faire. Laisse-moi, afin que je les détruise comme ils le méritent si bien. » Mais non, Moïse sait avec quel Dieu miséricordieux il a affaire; et au risque de perdre lui-même ce qui lui est offert, il se tient à la brèche et intercède de tout son cœur pour Israël.

N'y a-t-il rien ici qui nous rappelle un plus grand que Moïse, celui dont l'amour pour les pécheurs fut manifesté à des dépens infiniment plus grands? Moïse aurait pu devenir le chef d'une grande nation par la

destruction d'Israël, destruction qu'ils avaient justement méritée; mais le Seigneur Jésus était déjà, comme il l'avait été dès le commencement, l'objet de l'adoration du ciel et le centre de la joie céleste. Mais il laissa la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût, et dans son amour pour le Père et sa compassion pour l'humanité, il devint un homme, afin de pouvoir prendre en main la cause de l'homme et réconcilier les pécheurs avec Dieu. Job sentait le besoin d'un pareil médiateur quand il dit : « Il n'y a personne qui prenne connaissance de la cause qui est entre nous, pour qu'il mette la main sur nous deux » (IX, 33). C'est justement ce que le Seigneur Jésus peut faire et ce qu'il est venu faire. Le Fils de Dieu — Dieu lui-même — Dieu, sur toutes choses, béni éternellement — a de la puissance auprès de Dieu, et étant un homme, un véritable homme, il peut sympathiser avec nous. Mais pensez à son abaissement! Y eut-il jamais un pareil amour?

Pour en revenir à notre chapitre, Moïse descendit de la montagne avec les deux tables de pierre à la main. Ces tables étaient écrites des deux côtés : « Et les tables étaient l'ouvrage de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables. » En route Moïse est rejoint par Josué qui l'avait attendu; et qui, ne sachant rien de ce que Moïse venait d'apprendre touchant le péché du peuple, dit à Moïse : « Il y a un bruit de bataille au camp. » Moïse répondit : « Ce n'est pas une voix ni un cri de gens qui soient les plus forts, ni une voix ni un cri de gens qui soient les plus faibles; mais j'entends une voix de gens qui chantent. » Hélas! c'était le bruit séditionnel du peuple coupable,

dont nous vous avons parlé le mois dernier : « Et le peuple s'assit pour manger et pour boire, puis ils se levèrent pour jouer. » Bientôt, trop tôt, tout est exposé aux yeux de Moïse : « Et la colère de Moïse s'embrasa, et il jeta de ses mains les tables, et les rompit au pied de la montagne. » Qu'il était triste de voir l'ouvrage de Dieu et l'écriture de Dieu ainsi détruits. Mais que pouvait faire Moïse ? Apporter les tables dans le camp ? Elles n'auraient fait que condamner le peuple. Si l'alliance, écrite sur ces tables, avait subsisté, toute la congrégation aurait dû périr. Aussi Moïse les brisa, puis il prend le veau qu'ils adoraient et le réduit en poudre, qu'il mêla avec de l'eau, et il leur fit boire leur propre bonte. S'il était zélé pour le peuple auprès de Dieu sur la montagne, maintenant, au pied du Sinaï il est zélé pour Dieu auprès du peuple. « Qui est pour l'Éternel ? demande-t-il, qu'il vienne vers moi. Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent vers lui. » Mais de quelle manière Moïse va-t-il montrer son zèle pour Dieu, et sa haine pour le péché du peuple ? Hélas ! il n'a d'autre moyen de le faire qu'en apportant la mort et la destruction sur un grand nombre d'entre eux. Ce n'est pas pourtant la destruction de toute la race, qui aurait dû suivre leur péché, si Moïse ne s'était pas tenu à la brèche. Mais, comme il arriva, trois mille hommes tombèrent par l'épée des fils de Lévi. Ce ne fut pas ainsi que le Seigneur Jésus montra sa haine pour le péché et son zèle pour Dieu. *Il prit sur Lui-même toutes les conséquences du péché, afin que Dieu fût glorifié et le pécheur libéré.*

Quand Moïse fut près de retourner à la montagne, il dit au peuple : « Vous avez commis un grand péché ;

mais je monterai maintenant vers l'Éternel, et peut-être je ferai propitiation pour votre péché. » Hélas ! avec les motifs les plus purs et les meilleures intentions, il ne savait ce qu'il disait. C'est ce qu'il vit bientôt : « Moïse donc retourna vers l'Éternel, et dit : Hélas ! je te prie, ce peuple a commis un grand péché en se faisant des dieux d'or. » Qu'il parle au peuple ou à l'Éternel, ce sujet, la confession de leur grand péché, est toujours le point principal. Il continue ainsi : « Mais, maintenant, pardonne-leur leur péché ; » et là il s'arrête. Si vous regardez dans vos Bibles, vous verrez qu'il y a une pause marquée dans cette partie du verset. Il ne poursuit pas sa pensée, quant au pardon du peuple : il le demande, mais il lui semble presque que c'est là demander trop. C'est comme s'il disait : « Si tu voulais leur pardonner leur péché, laisse-moi vivre pour être témoin du triomphe de ta miséricorde, et pour partager leur bonheur. » Mais il ajoute : « Sinon, efface-moi maintenant de ton livre que tu as écrit. » Quel amour dévoué ! Si le peuple peut être pardonné et épargné, Moïse est content de vivre ; mais s'il n'y a pas de remède, s'ils doivent périr, il demande de périr avec eux : « Efface-moi, je te prie, de ton livre. » Mais quelque touchant que soit cet amour de Moïse pour sa nation, il ne pouvait faire propitiation pour eux. A quoi aurait servi que Moïse fût effacé du livre de Dieu ? Il n'était qu'un homme, même un homme pécheur, et sa mort ne pouvait avoir aucune efficacité pour expier les fautes de ses semblables. « Et l'Éternel répondit à Moïse : Qui aura péché contre moi, je l'effacerai de mon livre. » Moïse était monté en disant : « Peut-être je ferai propitiation pour votre péché. » Mais l'E-

ternel lui dit clairement que chaque pécheur doit répondre pour lui-même. Moïse ne pouvait être accepté comme expiation pour sa nation. Sur d'autres fondements, Dieu pouvait exaucer sa prière en leur faveur, c'est pourquoi il lui ordonne de conduire le peuple au pays et lui promet que son ange ira devant eux ; mais tout cela n'était pas l'expiation des péchés dont le peuple s'était rendu coupable : « Et le jour que je ferai punition, je punirai sur eux leur péché. »

Est-ce pour amener de tels résultats que le Seigneur Jésus entreprit d'être le Médiateur entre Dieu et les hommes ? Nous avons vu comment il descendit du ciel, et comment, sur la croix, il prit sur lui-même toutes les conséquences du péché, ce que Moïse ne pouvait faire ; et maintenant où est-il ce Sauveur qui s'est ainsi tenu à la brèche ? Cher lecteur, où est ce bien-aimé Sauveur qui mourut sur la croix ? Il n'est pas sur la croix maintenant, il n'est pas non plus dans le sépulcre de l'homme riche, où son corps fut placé. Où est-il donc ? *A la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur.* Il est monté au ciel, mais non pas comme Moïse monta sur la montagne, en disant : « Peut-être je ferai propitiation. » Non, il y est remonté, parce qu'il avait accompli une propitiation parfaite, pleinement suffisante, pour tous les péchés de tous ceux qui mettent leur confiance en lui. « Après avoir fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'assit à la droite de la Majesté dans les lieux célestes. » Il n'avait point de péchés qui l'eussent empêché de se mettre à notre place. Comme homme il était parfait ; puis il était et il est plus qu'un homme ; il est Dieu sur toutes choses, béni éternellement ; et c'est ce

qui donne tant de valeur à son sang, que Dieu peut maintenant être juste et justifiant quiconque croit en Christ.

Quant à l'esprit dans lequel Moïse plaide et agit, il ressemble à celui de Jésus, c'est le même renoncement à lui-même, le même zèle pour Dieu, et le même amour dévoué pour les pécheurs. Mais Jésus pouvait prendre les conséquences de nos péchés sur lui-même, ce que Moïse ne pouvait faire pour Israël; aussi il a fait une pleine expiation pour nos péchés, tandis que l'offre de Moïse de partager la ruine d'Israël ne fut pas et ne put pas être acceptée. En outre, qu'est-ce qu'Israël aurait gagné à ce que Moïse pérît avec eux? Mais Jésus, notre adorable Sauveur, « a souffert une fois pour les péchés, le juste pour des injustes, afin de nous amener à Dieu; » et si grande est la valeur divine de son sang qui fait la paix et qui parle de paix, qu'il purifie de tout péché tous ceux qui croient en Jésus.

Je pose la main par la foi
Sur ta tête bien chère,
O Christ! quand je suis devant Toi,
Confessant ma misère.

Je crois te voir, d'un cœur ému,
Chargé d'un poids immense,
Quand, au bois maudit suspendu,
Tu portas mon offense.

Par la foi, je me réjouis
En ton sang efficace ;
Agneau de Dieu ! je te bénis
Et je chante ta grâce.

QUESTIONS SUR LES DEUX MÉDIATEURS.

1. Que signifie le mot de médiateur ?
2. Quel est le médiateur dans le cas supposé de deux garçons ?
3. Quel est le médiateur dans le cas du garçon sur le point d'être châtié par son père ?
4. Entre quelles parties Christ vint-il comme médiateur ?
5. Qui informa Moïse du péché d'Israël ?
6. Que se propose-t-il de faire avec Moïse, dans le cas où Israël serait détruit ?
7. Dans quel cas Moïse aurait-il pu être satisfait de cela ?
8. Qu'est-ce qui l'empêcha de l'être ?
9. Sur quels fondements plaida-t-il pour Israël ?
10. Qui est-ce que cela nous rappelle ?
11. Comment Jésus montra-t-il son amour pour le Père, et sa compassion pour l'humanité ?
12. Qui sentait le besoin d'un tel médiateur, et où est exprimé ce sentiment ?
13. Qu'est-ce que Moïse rapporta avec lui de la montagne ?
14. Que devinrent-elles ?
15. Comment Moïse montra-t-il son zèle pour Dieu contre le péché du peuple ?
16. Comment le Seigneur Jésus montra-t-il sa haine pour le péché, et son zèle pour Dieu ?
17. Qu'est-ce qui occupe surtout Moïse, soit qu'il parle au peuple, soit qu'il parle à Dieu ?
18. Que demande Moïse si le péché du peuple ne pouvait être pardonné ?
19. Quelle fut la réponse de l'Éternel à cette demande ?
20. A cause de quoi le Seigneur Jésus est-il retourné au ciel et s'est-il assis à la droite de Dieu ?

Tous doivent ressusciter ou Moffat et le chef africain.

J'avais saisi différentes occasions de m'entretenir avec le chef et son peuple sur les choses de Dieu, mais avec peu de succès; au moins il me semblait qu'il n'écoutait pas un mot de ce que je lui disais. Je désirais tout particulièrement obtenir une audience, le jour du Seigneur, et je résolus, à cet effet, de lui faire une visite. L'après-midi, prenant avec moi quelques-uns de mes compagnons, je me rendis à la ville, et trouvai Makaba assis au milieu d'un grand nombre de ses officiers, tous occupés à préparer des peaux, à les couper, à coudre des manteaux, ou à raconter des nouvelles.

M'asseyant à côté de ce grand homme, illustre par ses guerres et ses conquêtes, et au milieu de ses nobles et de ses conseillers, y compris des faiseurs de pluie et d'autres du même genre; je lui dis que mon intention était de lui faire part de mes nouvelles. Sa physionomie s'illumina, car il espérait entendre parler de faits de guerre, de destruction de tribus, et d'autres sujets semblables, si conformes à ses goûts sauvages. Quand il vit que mon sujet avait rapport uniquement au Grand-Être, duquel, m'avait-il dit le jour précédent, il ne connaissait rien, et à la mission du Sauveur dans ce monde, dont il n'avait jamais entendu parler, il reprit son couteau et sa peau de chacal, et chantonna un air national. Un des hommes, assis près de moi, parut frappé du caractère du Rédempteur, que j'essayais de décrire, et surtout de ses

miracles. En entendant qu'il avait ressuscité des morts, il s'écria tout naturellement : « Quel excellent docteur ce devait être, s'il faisait revivre des morts ! » Cela m'amena à parler de sa puissance, et comment cette puissance s'exercerait au dernier jour, en ressuscitant les morts. Dans le cours de mes remarques, le monarque fut frappé du mot si surprenant pour lui d'une résurrection. « Quoi ! » s'écria-t-il avec étonnement, « que signifient ces mots ? Les morts — les morts ressuscitent-ils ? » — Oui, répondis-je, tous les morts ressusciteront. — Mon père ressuscitera-t-il ? — Oui, votre père ressuscitera. — Tous ceux qui ont été tués dans la bataille ressusciteront-ils ? — Oui. — Et tous ceux qui ont été tués et dévorés par des lions, des tigres, des hyènes et des crocodiles, revivront-ils ? — Oui, et ils viendront en jugement. — Et ceux dont les corps ont été laissés dans les plaines du désert pour se corrompre et se dessécher et pour être ensuite dispersés à tous les vents, ressusciteront-ils ? demanda-t-il avec un air de triomphe, comme si maintenant il m'eût arrêté. — Oui, pas un ne sera laissé en arrière, répétai-je avec une force croissante. Après m'avoir regardé quelques instants il se tourna vers ses gens, et leur dit d'une voix de stentor : — O hommes sages ! écoutez ! lequel d'entre nous, le plus sage des générations passées, ouït jamais de si étranges choses ? — Puis s'adressant à l'un d'eux dont l'aspect et le costume montraient qu'il avait déjà vu bien des années et n'était pas un personnage d'un ordre inférieur : Avez-vous jamais entendu d'aussi étranges nouvelles ? — Non, répondit le sage. Je croyais posséder toute la science du pays, car j'ai ouï les histoires

de maintes générations. J'occupe la place des anciens, mais ma science est confondue par les paroles de sa bouche. Sûrement, il doit avoir vécu longtemps avant que nous fussions nés.» Makaba se tourna alors, puis s'adressant à moi et posant sa main sur ma poitrine, il dit : Père, je vous aime beaucoup. Votre visite et votre présence ont rendu mon cœur blanc comme du lait. Les paroles de votre bouche sont douces comme du miel, mais le mot de résurrection est trop grand pour être entendu. Je ne veux pas entendre dire de nouveau que les morts ressuscitent. Les morts ne peuvent ressusciter. Les morts ne doivent pas ressusciter ! — Pourquoi ? demandai-je, un si grand homme peut-il refuser la connaissance et se détourner de la sagesse ? Dites-moi, mon ami, pourquoi je ne dois rien dire de plus sur la résurrection ? — Elevant et découvrant son bras, qui avait été fort dans la bataille et secouant sa main comme si elle maniait une lance, il répliqua : J'ai tué des milliers ! ressusciteront-ils ? — Jamais auparavant la lumière de la révélation divine n'avait pénétré dans son esprit sauvage ; et sans doute sa conscience ne l'avait jamais accusé, non, pas même pour un seul des mille actes de rapine et de meurtre qui avaient signalé sa longue carrière.



Jésus apaisant la tempête.

• Sauve-nous ! disent-ils, la vague nous inonde !

• Sauve-nous, Maître, Maître, ou nous allons périr ! •

Et tous ont déjà vu, dans chaque flot qui gronde,
Leur tombeau s'entr'ouvrir.

Mais lui, d'une voix calme et d'une âme sereine,
Assuré d'un pouvoir qui ne faillit jamais,
Dit à la mer qui monte, au vent qui se déchaîne :
« Rentrez dans votre paix. »

Il a parlé : le flot qui s'élançait retombe ;
Le vent se tait ; l'esquif, sur la plaine d'azur,
Se dresse, étend son aile, et comme une colombo,
Vole sous un ciel pur.

« Quel est donc celui-ci ? quelle est cette puissance ?
Se disent en tremblant les disciples joyeux.
Tient-il les vents et l'eau sous son obéissance ?
Est-il le Roi des cieux ? »

Ah ! vous aurez encore une plus grande joie,
En voyant que Jésus, de la tombe vainqueur,
Apaise aussi d'un mot, par l'Esprit qu'il envoie,
Les orages du cœur.

Sur son vaisseau battu d'une immense tempête,
Jamais l'humanité ne le réclame en vain.
Il se lève, il commande, et l'ouragan s'arrête
Sous son regard divin.

Au vent des passions quand ma voile chancelle,
Quand le doute épaissit son ombre autour de moi,
Seigneur, calme ces flots, et rends à ma nacelle
Le jour qui vient de toi.

Et quand mes yeux verront cette barque fragile
Se briser sur l'écueil au souffle de la mort,
Sois mon guide, et conduis sur une onde tranquille
Mon âme à l'autre bord.



Le serpent d'airain.

Sinaï était le théâtre de notre sujet dans les deux derniers mois ; et il y a, ce semble, une grande distance de là à Kadès, près du pays d'Edom, où nous amène le sujet de ce mois. L'espace de temps aussi n'est pas moins grand que la distance. Le premier sujet se rapportait à une des premières stations du voyage d'Israël à travers le désert, et l'autre touchait à la fin de ce voyage. Que d'événements du plus profond intérêt eurent lieu entre Sinaï et Kadès ! Moïse descendit une seconde fois de la montagne, et son visage était resplendissant du reflet de la gloire de Dieu avec lequel il avait été en tête-à-tête quarante jours et quarante nuits. Dieu avait entendu sa prière, il consentait à aller avec son peuple et à demeurer au milieu d'eux ; et ce :

qui suit immédiatement dans l'histoire inspirée, est un récit de l'édification et de l'inauguration du tabernacle (type de Christ lui-même), par le moyen duquel, avec sa sacrificature et ses sacrifices, Dieu pouvait exaucer les prières de Moïse et habiter au milieu d'un peuple de col roide et rebelle. Plus tard peut-être, lirez-vous avec intérêt ce qui est dit de ce merveilleux tabernacle, avec ses belles couvertures, son voile, son arche de bois de Sittim et son propitiatoire d'or, ses chérubins aux ailes étendues, son chandelier d'or et ses autels d'or et d'airain. Le chrétien peut voir dans tout cela, comme dans les sacrifices, dans l'encens, dans les vêtements sacerdotaux, dans le service des sacrificateurs, tout autant de détails qui lui feraient connaître mieux Christ. Mais je ne veux pas vous arrêter maintenant sur cette partie des Livres de Moïse. Ces sujets occupent la fin de l'Exode et une partie du Lévitique. Dans les Nombres, nous avons le dénombrement et l'ordre des tribus avec beaucoup de détails sur leurs voyages. Combien il est intéressant de lire la visite d'Hobab à Moïse son parent, le vol de cailles, la lèpre de Marie, le voyage des espions, la rébellion de Coré, et la catastrophe qui engloutit ses partisans. Puis nous avons le récit de la verge d'Aaron qui fleurit et le rocher frappé par Moïse, circonstance qui fut cause qu'il ne put pas entrer au pays. Aaron monte sur la montagne et meurt, puis le peuple poursuit son voyage. Ils avaient erré dans le désert pendant trente-neuf ans et maintenant ils étaient arrivés à une petite distance de la terre de la promesse. Ils n'avaient plus pour y entrer qu'à traverser le pays d'Edom ; mais les Edomites ne le leur permirent pas et l'Éternel ne voulait pas que

les Israélites forçassent le passage. Il ne leur restait donc qu'à retourner en arrière dans le désert et faire le tour du pays d'Edom. C'était triste pour eux, et il nous est dit que « le cœur manqua au peuple par le chemin. » C'est ici que commence l'histoire des serpents d'airain.

Il n'est rien d'étonnant à ce que le mécompte du peuple lui parût une grande épreuve de leur foi. Mais les épreuves ne sont jamais une raison valable de murmures et de mécontentement. Rien n'autorise les murmures ni un mal quelconque; mais une mauvaise disposition d'esprit pousse à dire et à faire de mauvaises choses. « Le peuple donc parla contre Dieu, et contre Moïse, en disant : Pourquoi nous as-tu fait monter hors du pays d'Égypte, pour mourir dans ce désert? Car il n'y a point de pain, ni d'eau, et notre âme est ennuyée de ce pain si léger. » Ils méprisent maintenant la manne dont ils avaient vécu pendant trente-neuf ans. Ce fut en punition de ce péché que « l'Éternel envoya sur le peuple des serpents brûlants qui mordaient le peuple; tellement qu'il en mourut un grand nombre de ceux d'Israël. » Vous voyez comme il est vrai que « les gages du péché, c'est la mort. » La mort du corps ne suit pas toujours — pas même SOUVENT le péché aussi instantanément que dans le cas présent. Mais si elle est plus ou moins retardée, elle vient toujours à la fin; et si jamais elle tombe sur toi, cher lecteur, comme *gages du péché*, ce ne sera pas seulement la mort du corps. La mort *éternelle* ou la vie *éternelle* dépend, pour toi et pour moi, de la question, si nos péchés sont pardonnés et nos âmes sauvées. Si, jusqu'à présent, quelques-uns d'entre vous n'ont pas pensé à

cela, que Dieu vous accorde d'y penser sérieusement. Si vous y avez souvent pensé, mais sans résultat béni — oh ! puissiez-vous y penser aujourd'hui différemment. N'ayez point de repos jusqu'à ce que vous sachiez que vous êtes sauvé — que vous avez la vie éternelle.

Les Israélites changèrent de ton quand ils sentirent la morsure des serpents : « Alors le peuple vint vers Moïse, et dit : Nous avons péché ; car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi. Invoque l'Éternel, et qu'il retire de dessus nous les serpents. » Ah ! cher lecteur, c'est une chose que de parler contre l'Éternel quand sa main n'est pas sur nous, et c'en est une autre de sentir que sa main est étendue contre nous. Vous pouvez être hardi quand vous êtes en parfaite santé, et entouré de joyeux compagnons ; vous pouvez alors vous railler des Chrétiens et de leur étrange manière de vivre ; vous pouvez vous encourager l'un l'autre à murmurer contre la contrainte que vous imposent des parents pieux ou même votre propre conscience. Vous pouvez vous récrier contre ce qui vous semble des mesures dures ou bizarres, et dire : « Pourquoi ne pourrions-nous pas nous accorder ce plaisir comme tel et tel de nos amis ? » Mais supposez que quelque maladie soudaine vous atteigne et vous fasse penser que vous allez mourir, serait-ce après des amusements que vous soupirez alors, serait-ce de gais compagnons que vous enverriez chercher ? Ah ! non : c'est à ceux-là mêmes que vous trouvez maintenant si tristes et si ennuyeux que vous voudriez dire, comme les Israélites à Moïse : « Nous avons péché — priez pour nous. » Mais pourquoi renvoyer jusque-là de le faire ? Ce qui serait nécessaire

alors ne serait-il pas nécessaire maintenant? Peut-être même que l'occasion ne vous en sera jamais plus offerte; mais maintenant si vous prêtez l'oreille à la parole de Dieu, et si vous confessez vos péchés et criez à Dieu pour obtenir miséricorde, vous verrez que cette miséricorde est aussi gratuite pour vous qu'elle le fut jadis pour les Israélites mordus par les serpents.

Mais toute gratuite que fût cette miséricorde, ce n'est pas selon les pensées du peuple qu'elle se déploya. Ils auraient voulu que les serpents disparussent. Mais que seraient devenus ceux qui étaient déjà mordus? Ils en seraient tous morts sans miséricorde et sans espérance. Dieu avait de meilleures pensées, à l'égard de ce pauvre peuple coupable et périssant, qu'ils n'en avaient eu les uns pour les autres ou pour eux-mêmes. Moïse reçoit l'ordre de « faire un serpent d'airain et de le mettre sur une perche et il arrivera, dit l'Eternel, que quiconque sera mordu, et le regardera, sera guéri. » Quel miséricordieux moyen de guérison! C'était par des serpents brûlants qu'ils périssaient, et c'est par un serpent d'airain qu'ils devaient vivre. Leur péché avait amené sur eux les premiers; la grâce et la compassion de Dieu procure le dernier. Cher jeune lecteur, comprends-tu la signification de ce type? Le péché a amené la mort sur les Israélites; et le péché nous a placés, toi et moi, sous la sentence d'une mort éternelle. Dieu, dans sa grâce, fournit le serpent d'airain pour Israël, par cette même grâce, il a donné son Fils pour nous. Fait « en ressemblance de chair de péché, » il fut élevé sur la croix et « souffrit une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » C'est à sa mort sur la croix que le Sei-

gneur Jésus lui-même applique ce type du serpent d'airain. « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé ; afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Dieu *voulut* sauver les Israélites au moyen du serpent d'airain ; dans sa sagesse, il eût pu le faire par tout autre moyen. Mais il en devait être ainsi pour la croix de Christ ; il y avait une nécessité profonde, solennelle, inaltérable, pour cela et pour cela seul, si des pécheurs devaient être sauvés. Comment autrement Dieu pouvait-il être juste, tout en justifiant le pécheur qui croit en Jésus ? Ainsi, et seulement ainsi, la « miséricorde et la vérité pouvaient se rencontrer ; la justice et la paix s'entre-baiser. » Louange soit au Dieu d'amour, qui s'est ainsi montré « un Dieu juste et Sauveur. »

Il s'est montré. Oui, l'œuvre dont le Seigneur Jésus parlait comme à venir — « le Fils de l'homme sera élevé » — est depuis longtemps accomplie. Peu d'années après avoir prononcé ces paroles, il disait sur la croix : « Tout est accompli, et rendait l'esprit. » Le Fils de l'homme a été élevé. Et de même que pour les Israélites agonisants, la parole était : « Regardez et vivez, » de même maintenant il est dit aux pécheurs : « Quiconque croit en lui (Jésus) ne périra point, mais il a la vie éternelle. » Le serpent d'airain était, sans doute, visible de toutes les parties du camp. Christ est élevé devant le monde entier. En quelque lieu qu'il y ait une âme qui sente brûler dans ses veines le poison du serpent, qui l'expose à la juste sentence de la mort éternelle, il n'est rien qui puisse lui cacher la vue de Celui qui fut crucifié sur le Calvaire et qui est glorifié.

dans le ciel. Jeune ou vieux, riche ou pauvre, il n'a qu'à croire le témoignage de Dieu au sujet de son Fils, — il n'a qu'à contempler l'Agneau de Dieu, et la vie éternelle est à lui. « Regardez et vivez, » est toujours l'ordonnance bénie de Dieu; seulement, ce n'est plus maintenant sur un serpent d'airain, mais sur le bien-aimé Fils de Dieu — le Fils de l'homme, élevé une fois sur la croix — que le regard de la foi doit se porter.

Oh ! avant la fin de cette année — avant de poser cet écrit — que plusieurs de ceux qui le lisent regardent à Jésus pour être pardonnés et sauvés. Que Dieu le veuille et le fasse, pour l'amour de Jésus-Christ notre Seigneur.

QUESTIONS SUR « LE SERPENT D'AIRAIN. »

1. Qu'y avait-il de remarquable sur Moïse quand il descendit pour la seconde fois du Mont Sinai ?
2. Qu'est-ce qui vient après cela dans l'Écriture ?
3. Que voient les chrétiens dans ces sacrifices, etc. ?
4. Pourquoi ne fut-il pas permis à Moïse d'entrer au pays de Canaan ?
5. Pourquoi les Israélites durent-ils faire le tour du pays d'Edom ?
6. Quelle fut la punition des murmures d'Israël à cette occasion ?
7. De quoi dépend-il que nous soyons pardonnés et sauvés, ou le contraire ?
8. Quel effet produisirent les serpents brûlants sur les esprits des Israélites ?
9. Pour quel sujet voulaient-ils que Moïse priât ?
10. En quoi la délivrance que Dieu procura fut-elle meilleure que ce qu'ils demandaient ?
11. A quoi le Seigneur Jésus applique-t-il ce type ?
12. D'où venait la nécessité pour le Fils de l'homme d'être élevé ?

13. A quelles conditions ou de quelle manière pouvons-nous profiter de cette ressource ?

Que chaque lecteur se demande : « Ai-je cru au Seigneur Jésus-Christ pour le salut de mon âme ? »



A une jeune personne,

à l'occasion du neuvième anniversaire de sa naissance.

En ce beau jour, qui vit votre naissance,

Chère Elisa, recevez mes souhaits.

Veuille le Dieu d'amour et de puissance

Vous accorder sa précieuse paix !

Il est ici, le Maître, il vous appelle,

Oh ! répondez à ses attraits puissants ;

Il faut qu'il soit pour vous l'Ami le plus fidèle

Avant que vous ayez dix ans.

Oui, sans retard, que votre âme ravie

Sache écouter les appels du Sauveur :

Il vient à vous, Il vous offre la vie,

Il veut régner sur votre jeune cœur.

Il est tout près, ouvrez-Lui sans rien craindre,

Ne tardez plus, Il attend dès longtemps :

Le Seigneur peut venir, la mort peut vous atteindre

Avant que vous ayez dix ans.

Et quel bonheur pour vous, quelle allégresse,

Quand vous serez l'agneau du bon Berger,

Quand vous pourrez, en tous lieux et sans cesse,

Sentir son bras prêt à vous protéger.

Choisissez donc, comme jadis Marie,

La bonne part, lot de tous les croyants :

Que Jésus soit à vous, le ciel, votre patrie,

Avant que vous ayez dix ans.





**« Ils se sont donnés premièrement eux-mêmes
au Seigneur. »**

Un missionnaire prêchait un jour à la tribu de Moari dans la Nouvelle-Zélande. Il leur avait parlé des souffrances et de l'amour de Christ, il leur avait dit comment il avait répandu son âme à la mort pour eux, et comme il terminait, les collines retentirent à cette question, prononcée d'une voix stridente : « Cela ne vous touche-t-il point, vous tous qui passez ? Regardez, et voyez s'il y a une douleur égale à sa douleur ? » (Lament. I, 12.) Alors s'avança un chef couvert de plumes et tatoué, guerrier au cœur cautérisé par mille combats, et les lèvres tremblantes d'une émotion qu'il cherchait à surmonter, il dit : « Et le Fils du Très-Haut a souffert tout cela pour nous autres ? Alors le chef indien

aimerait à lui offrir quelque pauvre offrande en retour de tout ce grand amour. Le Fils de Dieu daignerait-il accepter le chien de chasse de l'Indien , au pied léger et à l'odorat subtil , la tribu n'en a pas de pareil , et il a été un ami pour l'Indien ? » Mais le missionnaire lui dit que le Fils de Dieu n'avait pas besoin de pareils dons. Pensant qu'il s'était trompé quant au présent à faire, le chef dit encore : « Peut-être, cependant accepterait-il la carabine de l'Indien ? La mire en est infailible, le chef ne pourrait pas la remplacer. » Le missionnaire secoua de nouveau la tête. Le chef s'arrêta un moment, puis une nouvelle pensée le frappa : se dépouillant soudain de sa couverture rayée, il s'écria avec une gravité enfantine : « Peut-être *celui qui n'avait pas de lieu où reposer sa tête*, acceptera-t-il, pourtant, la couverture du chef ? Le pauvre Indien souffrira du froid sans elle, néanmoins il l'offre avec joie. » Touché de la persistance de cet amour , le missionnaire essaya de lui expliquer la vraie nature du Fils de Dieu, et de lui faire comprendre , que ce n'était pas les présents de l'homme, mais les cœurs des hommes qu'il désirait ardemment. Un nuage de dépit assombrit un instant les traits durs du vieux chef ; puis comme si la véritable nature du Fils de Dieu se manifestait peu à peu à son esprit , il jeta de côté sa couverture et sa carabine , il joignit les mains et levant vers le ciel azuré son visage rayonnant de joie, il s'écria : « Peut-être le Fils du Béni daignera-t-il accepter *le pauvre Indien lui-même !* »

Cher lecteur, l'amour de Jésus ne vous a-t-il jamais poussé à vous donner à lui ? pensez à lui qui s'est donné lui-même pour vous ; et puissiez-vous être contraint à vous abandonner à lui !

Histoire véritable

OU

Comment un petit enfant trouva la paix.

Chers jeunes amis,

Une amie qui vous aime tous beaucoup désire vous raconter quelque chose.

Ecoutez donc, je vais vous parler d'une petite fille qui aimait extrêmement les livres qui ont des images, comme vous tous, j'en suis sûre; et quoiqu'elle fût à peine assez âgée pour lire tous les mots ou pour en comprendre le sens, elle recherchait les histoires amusantes et les jolies gravures qu'elle ne se lassait jamais de regarder. Un jour, cette petite fille était très-affairée à remuer tous les livres de leur place, afin de trouver ceux qu'elle préférait avec leurs figures drôles et amusantes, quand tout à coup elle crut entendre une voix tout près d'elle qui lui disait : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? » Elle regarda autour d'elle, pensant que c'était son père qui lui parlait; mais non ! il n'y avait personne, personne qu'elle dans cette grande chambre, cependant la voix dit de nouveau : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? » puis elle sentit que ces mots pénétraient dans son cœur, où quelque chose lui répétait : « Oui ! que deviendras-tu ? »

La petite fille ferma le gros livre avec ses jolies images et se rendit toute pensive et à pas lents dans un endroit retiré du jardin derrière la maison, mais la voix l'y suivit, lui disant toujours : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? »

C'était comme une voix très-solennelle et très-triste, et pourtant elle semblait parler à cette petite fille avec tant d'amour et de compassion, lui répétant toujours, toujours les mêmes mots : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? » La petite fille demeura longtemps dans le jardin, toute seule, toute pensive, serrant sa robe dans ses deux mains. Je pourrais vous dire tout ce qu'elle pensait. Elle se disait : « Oui ! je suis une pécheresse, et si je meurs comme je suis, pécheresse, que deviendrai-je ? J'ai peur d'aller en enfer et d'y être toujours avec le diable et ses anges ; mais dès ce moment je veux tâcher d'être très-bonne et si seulement j'y puis parvenir avant de mourir, alors Dieu, j'espère, me laissera aller au ciel, car je n'aimerais pas à être toujours avec le diable et ses anges. »

Oh ! mes chers jeunes amis, je dois vous dire combien cette petite fille se trompait, en pensant tant à elle-même et en oubliant que Dieu *l'aimait alors réellement* ; quelque pécheresse qu'elle fût à ses propres yeux, Dieu l'aimait, car ne lisons-nous pas : « Dieu a constaté son amour envers nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, Christ mourut pour nous ? » Et elle ne pensait pas à cet Ami des petits enfants, à cet Ami des pécheurs, Jésus qui était tout près d'elle dans la grande chambre, et tout près d'elle dans le jardin.

Si quelques-uns d'entre vous se sentent et se reconnaissent pécheurs et craignent de mourir tels qu'ils sont, oh ! ne faites pas comme cette petite fille, ne regardez pas uniquement à vous-mêmes et à vos péchés, en oubliant Jésus qui seul peut vous sauver et qui se tient toujours tout près de vous, comme vous le com-

prenez si seulement vous voulez vous tourner et regarder à Lui.

La petite fille dont je vous parle n'essaya pas de chasser ou d'étouffer cette voix qui, vous l'avez compris, n'était autre chose que la voix de sa conscience réveillée; non, mais elle se mit à travailler avec de grands efforts, à se rendre bonne. Elle avait un caractère méchant et obstiné — elle essaya de le corriger, et ses alentours trouvaient déjà qu'elle deviendrait à la fin une enfant bonne et obéissante; elle le pensait aussi parfois; mais, que c'était un pénible labeur, car souvent elle s'oubliait. Je veux vous dire, entre autres, une chose qu'elle trouvait très-difficile à faire, c'était de passer devant un grand pommier, dont les branches descendaient très-bas et dont les pommes étaient si juteuses. On lui avait défendu d'y toucher, cependant quelquefois elle ne pouvait s'empêcher d'aller prendre son petit tabouret, de monter dessus, afin de pouvoir atteindre facilement les pommes; cependant si elle en prenait une, elle ne pouvait la manger, mais elle la jetait, car alors la voix lui disait encore plus fort : « Si tu meurs comme tu es, une enfant désobéissante — une voleuse — que deviendras-tu? » D'autres fois elle ne faisait que regarder l'arbre, en disant : « Non, non, je ne dois pas en toucher une seule, car je m'efforce maintenant d'être bonne, afin que Dieu puisse m'aimer et me faire entrer au ciel quand je mourrai. » Mais la pauvre petite fille! avec tous ses efforts n'y réussissait pas, et la voix lui disait toujours : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu? »

Un jour elle donna son déjeuner et tout l'argent qu'elle avait sur elle à un pauvre garçon, et tout en le

faisant, elle pensait : « Maintenant Dieu commencera à m'aimer, et je commencerai d'être en état d'aller au ciel, j'espère ; » mais la voix disait toujours : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? » Ainsi la pauvre petite fille ne savait plus ce qu'elle pourrait faire.

Un soir qu'elle était allée se coucher, la bonne avait emporté la lumière, croyant qu'elle était endormie, mais non, elle était sur son petit lit réfléchissant toujours à ce qu'elle deviendrait si elle mourait telle qu'elle était. Elle se disait à elle-même : « J'ai souvent prié Jésus-Christ de m'aider, mais je crois que jamais, non, jamais, je ne parviendrai à être bonne, assez bonne pour pouvoir aller au ciel ; » puis elle pensait, et c'était la meilleure pensée de toutes : « Je veux maintenant dire à Jésus tout ce qui en est ; » et voici sa prière à Jésus, tandis qu'elle était cette nuit-là sur son petit lit : « Ah ! s'il te plaît, cher Jésus, je suis sûre d'avoir essayé longtemps de me rendre capable d'aller au ciel quand je mourrai, mais je ne puis pas. Je fais toujours quelque chose de mal, et alors j'en suis très-peinée et c'est tout. Oh ! que dois-je faire ? Je suis si affligée, et je suis très-fatiguée. J'ai tant besoin de repos. Oh ! cher Jésus, si tu voulais me donner du repos. Si tu voulais seulement me prendre un moment dans tes bras, comme tu faisais avec les petits enfants de la Bible. S'il te plaisait de me prendre et de m'ôter tous mes péchés aussi. Ah ! si tu ne veux pas — si tu ne veux pas — et si je meurs comme je suis, que deviendrai-je ? »

Pauvre petite fille ! son cœur était près de se rompre à cette pensée, elle ne put plus rien dire, mais

cacha dans son oreiller sa figure inondée de pleurs. Mais, cher lecteur, Jésus-Christ vous aime, et Il aimait cette petite fille, il veillait sur elle, et se tenait chaque jour tout près d'elle pour la prendre dans ses bras et pour la bénir, mais elle avait été si occupée à essayer de se faire bonne « et en état de bien mourir, » qu'elle n'avait jamais, non pas même une fois jusqu'alors, regardé à Jésus pour trouver le « repos » que Lui seul peut donner au pécheur. Avec quelle bienveillance ce Sauveur compatissant sourit à cette « petite, » et lui dit en lui tendant les bras : « Viens. » « Venez à Moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. » Oh ! c'était une bien douce parole que ce « Viens ! » La petite fille obéit et trouva le « repos, » dans les bras de Jésus.

Alors quels sentiments nouveaux et délicieux elle éprouva ! La voix qui avait dit si longtemps : « Si tu meurs telle que tu es, que deviendras-tu ? » se tut ; elle ne l'entendit plus, mais s'endormit et se réveilla, en disant : « Oh ! c'est si beau, je suis si heureuse maintenant. Je t'aime tant, cher, cher Sauveur ! » Et quand le lendemain elle se leva, elle était si contente, si joyeuse, car elle sentait que Jésus la tenait toujours par la main. Elle oubliait tout le reste ; et quelle douce, douce figure Jésus avait à ses yeux ; elle croyait la voir toujours.

Les jolies images qui l'enchantaient tant n'étaient plus rien pour elle ; elle voyait Jésus *maintenant* ; c'était comme un doux attrait qui fixait ses regards sur lui : « l'Homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur, le Crucifié, l'Ami du pécheur. »

Elle était si heureuse dans cette belle matinée,

qu'elle aurait voulu qu'arbres, fleurs et oiseaux chantaient et dansaient, et fussent aussi gais qu'elle. Puis elle pouvait passer devant le beau pommier sans désirer d'en prendre un seul fruit, car Jésus lui était plus cher que toute autre chose, et parce qu'elle l'aimait et désirait lui plaire, elle trouvait qu'elle pouvait beaucoup mieux obéir à son père et s'efforcer de ne pas être méchante et obstinée, car « Jésus m'aide maintenant, » se disait-elle.

Ainsi donc, en acceptant l'invitation de Jésus, quand Il disait : « Viens, » elle devint une nouvelle créature et en même temps elle déposa elle-même et tous ses péchés sur Lui, l'Agneau de Dieu sans défaut et sans tache.

Et depuis cette heureuse nuit, il y a longtemps maintenant, par son amour gratuit et sa miséricorde non-méritée, Jésus et cette petite fille ne se sont jamais lassés l'un de l'autre.

La petite fille est devenue une femme, sentant souvent le besoin qu'elle a du bras tout-puissant du Seigneur, pour la soutenir dans les temps de faiblesse, et de sa consolation dans les heures d'épreuve et de souffrance.

Chers petits amis, c'est elle qui vous écrit cette lettre, parce qu'elle est tout à fait sûre, que vos cœurs aussi ont souvent entendu une voix disant : « Si je meurs comme je suis, que deviendrai-je ? » Si vous mourez dans vos péchés, sans avoir été lavés dans le précieux sang de Jésus, vous ne pouvez entrer dans le ciel. Mais Jésus-Christ dit à tous : « Venez. » Ah ! ne vous appuyez pas sur vous-mêmes, mais regardez à Jésus pour être sauvés, pour avoir du repos, car en

regardant à Lui, vous trouverez le repos et apprendrez aussi à veiller et à prier, et à vous réjouir chaque jour dans le Seigneur.



La prière des parents.

Un brave père de famille de la Thuringe avait deux enfants, un fils de huit ans et une petite fille de six ans. Tous deux, d'un caractère turbulent et indocile, faisaient la désolation de leurs parents. Ceux-ci pleuraient et luttaien^t jour et nuit dans la prière pour obtenir de Dieu la conversion de leurs enfants; mais ils semblaient prier en vain : chaque jour leur fournissait de nouveaux sujets de chagrin et de larmes.

Cependant, la petite vérole faisait de terribles ravages dans la contrée. Des enfants en grand nombre étaient journellement emportés dans la tombe. La pieuse mère, pleine de sollicitude pour le salut éternel de sa petite fille, ne cessait de la rendre attentive à la possibilité qu'elle y succombât. La méchante enfant trépignait de colère et frappait autour d'elle. — Elle tomba malade.

La maladie n'adoucit point son caractère. Insensible à tous les témoignages d'amour dont elle était l'objet, sourde aux exhortations les plus tendres, aux plus pressantes prières, elle affligeait plus que jamais le cœur de ses pauvres parents. Eux cependant persévéraient dans l'oraison, et le Seigneur daigna enfin exaucer leurs larmes et leurs supplications. C'était le

quatrième jour de la maladie. L'enfant était tombée dans un profond et doux sommeil. Quand elle se fut éveillée, elle appela sa mère : « Maman, je mourrai. » — « Et pourquoi mourrais-tu ma fille ? Dieu te rendra la santé, et tu tâcheras alors de faire plaisir à tes parents. » — « Non, maman, le Seigneur Jésus m'a dit que je viendrai auprès de lui, et maintenant je ne désire plus de rester dans ce méchant monde. » — Elle demanda ensuite son petit frère, l'exhorta de la manière la plus pressante à donner son cœur au Seigneur Jésus, afin de devenir un enfant docile et obéissant, puis chanta avec une émotion marquée ces lignes d'un cantique : « C'est toi, Jésus, que je demande. Soutiens, Seigneur ! ta faible enfant, » — et expira peu de moments après.

Le cœur de l'homme est désespérément malin, et le cœur de l'enfant, quoi qu'en dise une sentimentale pédagogie, est naturellement tout aussi porté vers le mal que le cœur de l'adulte. Aussi des parents chrétiens même ont-ils souvent la douleur de ne point voir porter à leur pieuse éducation les fruits qu'ils en attendaient. Qu'ils prient et qu'ils ne se lassent pas de prier ! Tôt ou tard le Seigneur les exaucera. Tôt ou tard, Il bénira en faveur de leurs enfants les larmes qu'ils auront répandues en sa présence.

Précieuse ressource que la prière, élément essentiel, base indispensable de toute éducation chrétienne, instrument merveilleux placé à la portée des riches et des pauvres, des grands et des petits, des ignorants et des savants, dont l'usage ne peut jamais nuire et dont les bienfaits effets s'étendent jusques dans la vie éternelle ! Pourquoi faut-il que tant d'hommes, que

tant de chrétiens en méconnaissent la vertu, en dédaignent l'emploi? Combien nous plaignons les enfants dont les parents bornent toute leur sollicitude à fournir aux besoins de leur corps, à leur procurer des plaisirs, à leur amasser de l'argent! Combien nous plaignons ceux dont les parents ne savent pas prier! — O vous, qui tenez ce livre en vos mains, père, mère! priez-vous pour vos enfants?



Encore une autre année.

Le récit suivant fut adressé à quelques milliers de gens, vieux et jeunes, peu avant la fin de l'année dernière (1862). Oh! qu'il puisse être en bénédiction cette année-ci, pour ceux de mes jeunes lecteurs qui seraient encore du nombre de ceux qui occupent inutilement la terre.

Une petite fille était bien malade dans un lointain pays; c'était le dernier jour et la dernière heure de l'année: — Maman, dit-elle, je vais mourir; mais je ne suis pas prête à mourir; maman, la vieille année n'est pas encore passée, veux-tu me lire un passage dans l'évangile de Luc, le 8^{me} verset du XIII^{me} chapitre, puis laisse-moi y poser mon doigt et prie Jésus de m'épargner encore une année; car, maman, je sais que je ne puis mourir maintenant. — La mère trouva le passage et y posa le doigt amaigri de son enfant, puis toutes deux firent ensemble une prière fervente, de-

mandant au Seigneur que la mourante fût laissée « encore une année. » Leur cri parvint aux oreilles du Seigneur, et la jeune malade fut épargnée. Dans la même nuit de cette année-ci les vents glacials passaient et repassaient sur sa tombe, car le Seigneur lui avait fait précisément selon sa prière. Elle avait été épargnée jusqu'à la fin de l'année suivante, pendant laquelle elle avait été amenée au Seigneur Jésus, et quand l'année finit et que la nouvelle commença, elle était recueillie en sûreté dans le pays de la promesse.

Oh ! chers jeunes gens, au commencement de cette année 1863, le Seigneur Jésus peut avoir dit de vous : « Laisse-le, laisse-la encore une année, » maintenant les dernières heures de cette année vont sonner et où en êtes-vous ? Il eût suffi d'un rien, vous le savez, pour que vous fussiez déjà, de l'autre côté, sur les rives d'une éternité sombre et sinistre ; et qu'en serait-il de vous, s'il eût été dit à votre égard : « Je les ai laissés encore cette année, mais ils ne portent point de fruit ; coupe-les, coupe-les ; pourquoi occuperaient-ils inutilement la terre ? » A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ! Mais de peur que cela n'arrive, — oh ! je vous en supplie, réfugiez-vous tout de suite dans les bras du Seigneur Jésus. Hâtez-vous de tomber à ses pieds, et de le recevoir comme votre Sauveur. Ne mettez pas ce papier de côté avant d'avoir ainsi reçu Christ ; et alors, que la vie terrestre cesse pour vous, en quelque temps que ce soit, votre vie, votre réelle vie sera cachée avec Christ en Dieu ; et quand Christ, qui est votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui en gloire.

TABLE DES MATIÈRES.

	pages.
Moïse enfant	3.
La maison de la réunion	8.
Viens et vois	13.
Le chêne couvert de lierre et le rosier sauvage	15.
Les étrennes	19.
Aux parents de nos chers lecteurs	23.
Le choix de Moïse	25.
La maison de la gloire	32.
Bonnes nouvelles	36.
Correspondance	40.
Le buisson ardent	49.
L'heureuse délivrance.	56.
Le grand incendie	61.
Une réunion de prières à Dublin	65.
Le Seigneur et les petits enfants	68.
Abnégation de Jean	73.
Le nom éternel.	75.
Précieux souvenirs.	81.
Je voyais qu'il sentait ce qu'il disait	85.
La montagne de Morijah	88.
La puissance de la Bible	94.
Avertissement	95.
Le petit Georges ; ou Dans le feu avec Jésus	97.
Je suis un méchant garçon	99.
La petite réunion dans la mine	101.
La montre	105.
La foi d'un enfant	106.
Courage chrétien	107.
Aller chez soi pour ne plus mourir	108.
La résistance désespérée	110.
Un jour à la fois ; ou L'anniversaire d'Anna Blake	121.
L'enfant obéissant	125.
Un petit enfant les conduira	129.
La dernière nuit d'Israël en Egypte	152.
L'enfant Jésus au Temple.	140.
Le passage de la mer Rouge	145.
La petite fille qui prie.	154.
Une histoire vraie	157.
Un ami	160.
La montagne de Sion	163, 176.

	pages.
Le chrétien persan	169.
Scènes du désert	181.
La montagne en feu	195.
Une Africaine âgée convertie	201.
Si nous avions prévu	204.
La mine d'or	206.
Les deux maisons	210.
Trop tard	214.
Le veau d'or	217.
Lâchez la branche	224.
La prière exaucée	228.
Un précieux trésor	229.
La barre de fer.	233.
Le congé	235.
L'heureux mouleur	238.
Bonnes nouvelles venant d'un pays éloigné	241.
Les prières d'une mère	248.
L'enfant sous la roue	250.
Les deux médiateurs	252.
Tous doivent ressusciter; ou Moffat et le chef africain	261.
Le serpent d'airain	265.
Ils se sont donnés premièrement au Seigneur.	275.
Histoire véritable; ou, Comment un petit enfant trouva la paix	276.
La prière des parents.	281.
Encore une autre année	283.

Poésies.

Un souhait de bonne année	24.
La bonne Nouvelle	47.
La naissance de Jésus	72.
La foi	96.
La foi, l'espérance et l'amour	120.
Cantique d'actions de grâce d'un enfant pieux	131.
Les brebis de Jésus	168.
Les arbres de la Bible.	190.
Salut par la foi	203.
La croix	215.
La nuit	240.
Jésus apaisant la tempête.	265.
A une jeune personne, à l'occasion de son anniversaire	272.